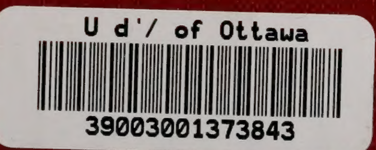
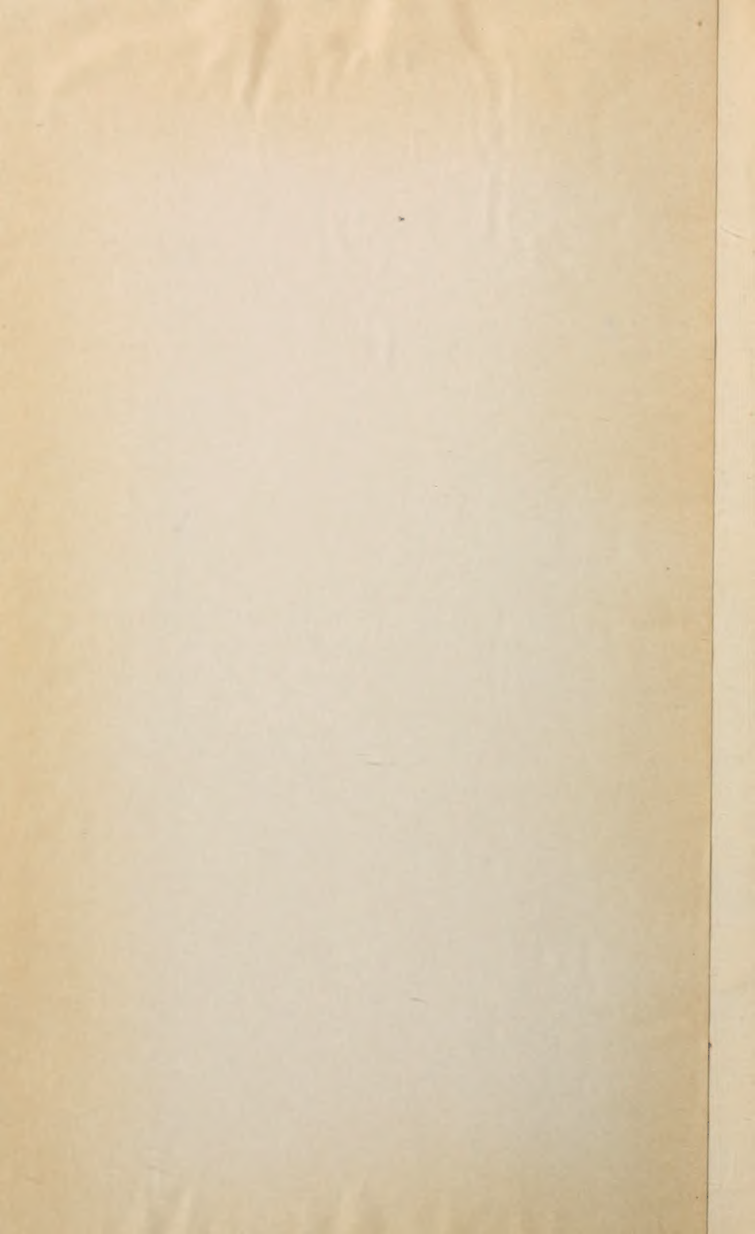
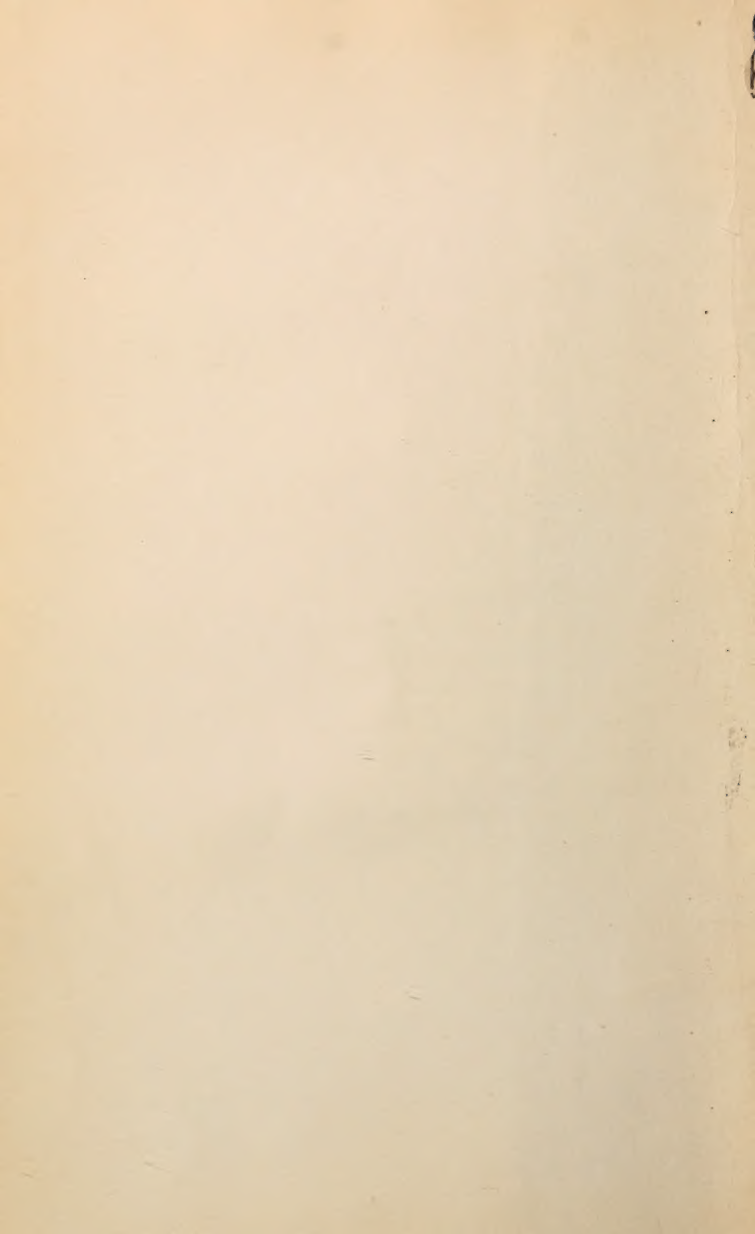


U d'/ of Ottawa
39003001373843





AUTEURS CHRÉTIENS ET PAÏENS.

COLLECTION

DE

CLASSIQUES LATINS

COMPARÉS

publiée sous la direction de

M. LE CHANOINE L. GUILLAUME

DEUXIÈME SÉRIE

[4]

OCTAVIUS

DE

M MINUCIUS FÉLIX

par J. P. WALTZING

professeur à l'Université de Liége
correspondant de l'Académie royale de Belgique.

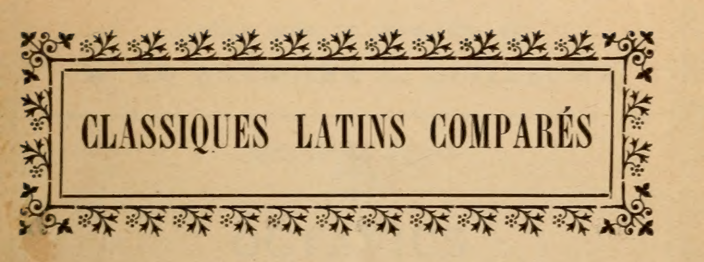
PARTIE DU MAÎTRE.

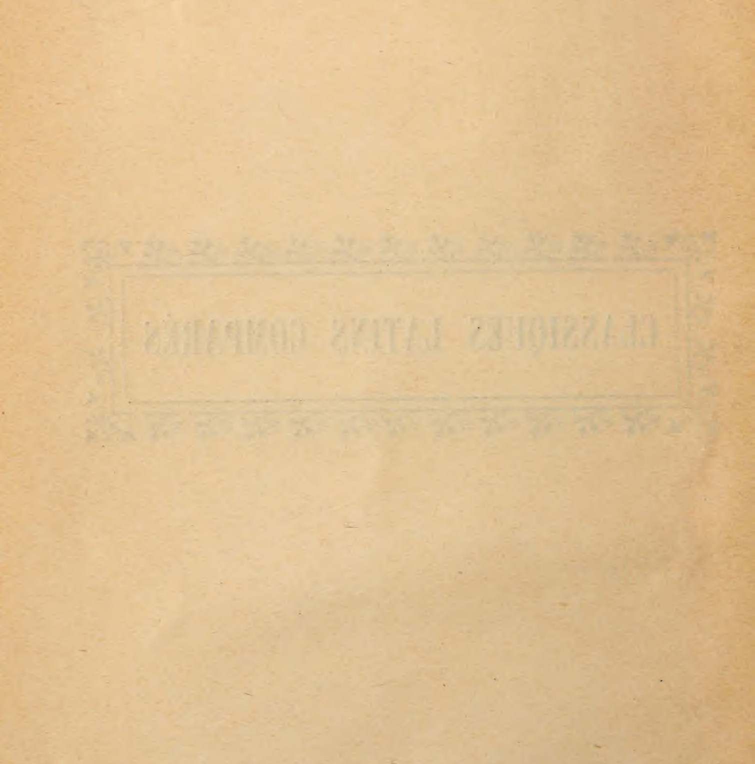
SOCIÉTÉ SAINT-AUGUSTIN

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie

1909




CLASSIQUES LATINS COMPARÉS



AUTEURS CHRÉTIENS ET PAÏENS.

COLLECTION

DE

CLASSIQUES LATINS

COMPARÉS

publiée sous la direction de

M. LE CHANOINE L. GUILLAUME

DEUXIÈME SÉRIE

[4]

OCTAVIUS

DE

M. MINUCIUS FÉLIX

par J. P. WALTZING

professeur à l'Université de Liége
correspondant de l'Académie royale de Belgique.

PARTIE DU MAÎTRE.

SOCIÉTÉ SAINT-AUGUSTIN

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie

1909

I

OCTAVIUS

DE

M. MINUCIUS FÉLIX

TRADUCTION LITTÉRALE

Deuxième édition, revue et corrigée.



I. Tandis que, plongé dans mes pensées, je rappelais en moi-même le souvenir de mon bon et très fidèle ami Octavius, je me sentis pénétré d'une si tendre affection pour lui, que je me figurais, en quelque sorte, retourner moi-même dans le passé, et non pas seulement évoquer dans ma mémoire des temps écoulés et disparus sans retour. (2) En effet, en se dérobant à mes yeux, son image ne s'est imprimée qu'avec plus de force dans mon cœur et, pour ainsi dire, au plus profond de mon être. (3) Et ce n'est pas sans raison qu'en nous quittant cet homme excellent et pieux nous a laissé de lui un immense regret ; car, de son côté, il a toujours brûlé pour nous d'une amitié si vive, que, dans les divertissements comme dans les affaires sérieuses, sa volonté s'accordait avec la nôtre ; nous avions les mêmes désirs et les mêmes aversions : on eût dit d'une seule âme partagée entre deux hommes. (4) C'est ainsi que lui seul fut le confident de mes goûts, et qu'il partagea aussi mes erreurs ; et lorsque, le brouillard s'étant dissipé, je sortis de l'abîme des ténèbres pour m'élever vers la lumière de la sagesse et de la vérité, il ne me refusa pas sa compagnie, mais, ce qui est plus glorieux encore, il s'élança pour me montrer la route. (5) C'est pourquoi, tandis que ma pensée parcourait tout le temps de notre vie commune et de notre intimité, mon esprit arrêta principalement son attention sur cette conversation fameuse, où Octavius prit à partie Quintus Cécilius, encore empêtré dans les vanités de la superstition, et, par une discussion très sérieuse, le convertit à la vraie religion.

II. En effet, les affaires et le désir de me voir l'avaient conduit à Rome et il avait abandonné sa maison, sa femme, ses enfants, d'autant plus aimables qu'ils étaient encore à

l'âge innocent, et qu'ils s'essayaient encore à balbutier des demi-mots, parler si doux à l'oreille par l'hésitation même d'une langue qui se heurte et trébuche en quelque sorte. (2) A son arrivée, mes paroles sont impuissantes à exprimer la grande, l'immense joie qui me transporta : ce qui augmentait cette joie, c'est que le retour d'un ami si cher était inattendu.

(3) Donc, après un ou deux jours, que nous passâmes côte à côte sans nous quitter un seul instant, pour calmer le vif désir de nous voir et pour nous raconter mutuellement ce que nous ignorions l'un de l'autre à cause de notre éloignement réciproque, nous décidâmes de gagner la délicieuse ville d'Ostie. Je pensais que mon corps trouverait dans les bains de mer un traitement agréable et tout indiqué pour le purifier de ses humeurs ; et d'ailleurs les vacances de la vendange avaient suspendu les travaux judiciaires. Car, à cette époque, après la période estivale, l'automne s'acheminait vers une température plus douce.

(4) Donc, au point du jour, nous nous dirigions vers la mer, pour nous promener sur le rivage, afin que la brise vivifiât nos membres de son souffle léger et pour jouir du plaisir inexprimable de sentir le sable s'affaisser mollement en cédant sous les pas. Tout à coup Cécilius, remarquant une statue de Sérapis, approcha la main de la bouche, suivant l'usage du vulgaire superstitieux, et y imprima un baiser de ses lèvres.

III. Alors Octavius me dit : « Ce n'est pas bien, mon frère Marcus, de laisser un homme qui, dans ta maison et au dehors, s'attache à tes côtés, dans cet aveuglement de l'ignorance populaire, au point de permettre qu'en plein jour il donne tête baissée contre des pierres, toutes façonnées en statues, toutes couvertes de parfums et de couronnes qu'elles sont ! Tu le sais pourtant, la honte d'un pareil égarement rejaillit tout aussi grande sur toi que sur lui-même. »

(2) Pendant qu'Octavius parlait ainsi, nous avions traversé toute la ville et nous nous trouvions à l'endroit du rivage où les maisons cessent. (3) Là, l'eau venait battre doucement l'extrémité du sable et semblait l'étendre pour en faire un lieu de promenade ; et, la mer, qui est toujours agitée, même quand les vents sont tombés, venait couvrir le rivage, non pas en vagues blanches et écumantes, mais en flots sinueux et ondulés, qui nous causaient un plaisir extrême. Sur le bord même, la mer venait mouiller la plante de nos pieds ; car, tantôt s'avançant, elle envoyait les flots se jouer devant nous ; tantôt, se repliant et se retirant, elle les absorbait en elle-même. (4) Avançant peu à peu et tranquillement, nous longions les sinuosités légères du rivage et nous abrégions le chemin par des récits. C'était Octavius qui nous racontait son voyage par mer. (5) Mais lorsque nous eûmes parcouru une étendue assez longue, nous retournâmes sur nos pas, et nous suivions de nouveau le chemin que nous venions de faire. Arrivés à cet endroit de la côte où des barques tirées à sec et placées sur des rouleaux reposaient à l'abri de l'action délétère du sol, nous apercevons des enfants qui s'amusaient à l'envi, en poussant des cris de joie, à lancer des tessons dans la mer. (6) Ce jeu consiste à ramasser sur le rivage un tesson, de forme arrondie et poli par le battement des flots ; on le tient dans la position horizontale entre les doigts, on se penche autant que possible vers le sol, puis on le fait rouler sur les flots, de telle façon que le projectile ou bien rase la surface de la mer et surnage, en glissant avec un mouvement insensible, ou bien frappe la surface des flots, s'élance et rebondit, soulevé par des soubresauts répétés. Parmi les enfants, celui-là se proclamait vainqueur dont le tesson courait le plus loin et faisait le plus grand nombre de ricochets.

IV. Nous étions donc captivés par l'attrait de ce spectacle ; Cécilius seul n'y prêtait aucune attention, et la lutte

enfantine ne le faisait pas rire ; mais silencieux, inquiet, se tenant à l'écart, il trahissait sur son visage je ne sais quelle expression de douleur. (2) Je lui dis : « Que signifie cela ? Comment se fait-il, Cécilius, que je ne reconnais pas ta gaieté habituelle et que je cherche en vain cette joie du regard que tu gardais même dans les affaires sérieuses ? »

(3) Il répondit alors : « Les paroles prononcées tantôt par Octavius m'ont piqué au vif et me tourmentent : il s'est emporté contre toi et, en t'accusant de négligence à mon égard, il a voulu m'adresser un reproche d'ignorance, d'autant plus grave qu'il est indirect. (4) Je ne veux pas en rester là : c'est au sujet de la question tout entière que j'ai affaire avec Octavius. S'il veut que je discute avec lui en champion de cette secte même qu'il attaque, il comprendra bientôt qu'il est plus facile de disserter entre amis que de mettre en ligne les arguments de la philosophie. (5) Asseyons-nous seulement sur ces jetées en pierre, qui ont été construites pour protéger les bains et qui s'avancent jusque dans la haute mer. Nous pourrons nous reposer de la promenade et discuter avec plus d'attention. »

(6) Sur ces mots, nous nous assîmes. J'étais placé de façon que, couvert de chaque côté par un de mes amis, j'occupais la place du milieu ; et ce ne fut pas une marque de déférence, ni du rang, ni de la considération, attendu que toujours l'amitié rend les hommes égaux, s'ils ne le sont pas déjà ; mais ils voulaient qu'en qualité d'arbitre, et assis tout près de l'un et de l'autre, je pusse prêter l'oreille et que, placé entre eux, je séparasse les deux adversaires

V. Alors Cécilius commença de la sorte : « Marcus mon frère, à la vérité, pour toi l'objet de la présente discussion n'est point chose douteuse ; car, après avoir suivi consciencieusement l'un et l'autre genre de vie, tu as répudié l'un et approuvé l'autre. Cependant, en cette occurrence, il faut que tu disposes ton esprit de telle façon que tu puisses

tenir la balance entre nous en juge absolument équitable, sans faire pencher tes préférences vers l'une ou l'autre des deux parties. Il ne faut pas en effet que ton jugement paraisse être moins le résultat de notre discussion que le produit de tes sentiments personnels. (2) Par conséquent, si tu occupes ton siège comme quelque juge inconnu et étranger aux deux parties, il ne me sera pas difficile de démontrer que tout dans les choses humaines n'est que doute, incertitude, indécision, que tout est vraisemblance plutôt que vérité. (3) Et il y a d'autant plus lieu de s'étonner que quelques esprits, se laissant rebuter par une recherche approfondie de la vérité, préfèrent céder en aveugles à une opinion quelconque, que de persévérer dans leurs investigations avec un zèle opiniâtre. (4) Il en résulte qu'on ne peut résister à un sentiment d'indignation, de tristesse, quand on voit certains hommes, je dis des hommes sans études, sans culture littéraire, ignorant même les arts manuels, décréter quelque certitude au sujet de l'univers et de sa majesté, alors que sur cette question, depuis tant de siècles, depuis toujours, les philosophes de nombreuses écoles ont délibéré et délibèrent encore. (5) Et leur hésitation est naturelle, car la faiblesse humaine est si peu apte à l'observation des choses divines, que les corps placés au-dessus de nos têtes et suspendus dans le ciel, comme les choses plongées dans les profondeurs de la terre, il ne nous est pas donné de les connaître, qu'il est impie de les scruter et que nous pouvons nous croire assez heureux et assez sages, si, suivant la vieille maxime d'un philosophe, nous parvenons à une connaissance assez intime de nous-mêmes. (6) Mais, puisque, nous adonnant à un labeur insensé et absurde, nous nous égarons au-delà des limites de notre faiblesse et que, relégués sur la terre, nous avons l'ambition téméraire de franchir le ciel lui-même et les astres eux-mêmes, cessons du moins de compliquer notre égarement de vaines et terrifiantes conjectures.

(7) Supposé qu'à l'origine les germes se soient condensés par un effet de la nature se fécondant elle-même, quel est alors le dieu créateur ? Que, par des rencontres fortuites les éléments de l'univers se soient soudés, ordonnés, façonnés, quel dieu est l'architecte ? Que le feu ait allumé les astres et que sa propre matière tienne le ciel suspendu ; que par son propre poids la terre se soit affermie et que la mer se soit formée par l'accumulation des eaux, d'où vient notre crainte religieuse ? d'où vient notre terreur ? que signifie notre superstition ? (8) L'homme, ainsi que tout être vivant qui naît, respire, grandit, est un agrégat spontané d'atomes, en lesquels de nouveau l'homme, ainsi que tout être vivant, se décompose, se dissout, se désagrège : de même, toutes choses refluent vers leur source et se résolvent en elles-mêmes sans le secours d'aucun ouvrier, d'aucun ordonnateur, d'aucun créateur. (9) C'est ainsi que, par l'accumulation des germes ignés, nous voyons des soleils, toujours nouveaux, resplendir ; c'est ainsi que les vapeurs exhalées par la terre forment des brouillards, qui toujours grandissent ; et, quand les brouillards se condensent et s'accumulent, les nuées s'élèvent plus haut dans les airs ; et quand ces nuages retombent, les pluies ruissellent, les vents soufflent, les grêles crépitent, ou quand les nuages s'entrechoquent, le tonnerre gronde, l'éclair scintille, la foudre éclate, et j'ajoute qu'elle tombe çà et là, se jette sur les monts, se précipite sur les arbres, atteint sans distinction les lieux sacrés et profanes, frappe les coupables et souvent aussi les hommes pieux. (10) Parlerai-je des tempêtes inconstantes et incertaines, qui, sans ordre et sans discernement, emportent toutes choses dans un mouvement impétueux ? et des naufrages, où les destinées des bons et des mauvais sont mêlées et les mérites confondus ? et des incendies, où les innocents et les coupables trouvent la mort en même temps ? Et lorsqu'une région du ciel est infectée par une contagion pestilentielle, tous ne périssent-

ils pas sans distinction ? Et au plus fort de l'ardente mêlée, ne sont-ce pas les plus braves avant tout qui succombent ? (11) Dans la paix même, les méchants ne sont pas seulement égalés aux bons, mais ils sont honorés, de telle sorte qu'à propos de beaucoup d'entre eux on ne sait s'il faut détester leur perversité ou envier leur bonheur. (12) Que si le monde était régi par une Providence divine et par l'autorité d'un dieu quelconque, jamais un Phalaris et un Denys ne mériteraient le trône, ni un Rutilius ou un Camille l'exil, ni un Socrate le poison. (13) Voyez ces arbres chargés de fruits, voyez cette moisson déjà blanchissante, ces raisins déjà remplis de jus : la pluie les gâte, la grêle les hache. Tant il est vrai que la vérité, cachée et dissimulée à nos yeux, est incertaine, ou, ce qui paraît plus croyable, c'est la fortune affranchie de toute loi qui règne sur le monde, avec ses hasards capricieux et fuyants.

VI. Puisqu'il existe donc, ou bien une Fortune dont l'action est visible ou bien une Nature impénétrable, combien plus respectueux et combien préférable n'est-il pas de prendre comme guide de la vérité, la pratique de nos ancêtres, de professer la religion traditionnelle, d'adorer les dieux que nos parents nous ont appris à craindre avant de les connaître plus familièrement, et de ne pas porter de jugement sur la divinité, mais d'en croire nos ancêtres, qui, à une époque encore neuve, à la naissance même du monde, méritèrent de trouver dans les dieux des protecteurs ou des rois ? De là vient même que dans tous les empires, dans toutes les provinces, dans toutes les villes, nous voyons chaque peuple avoir son culte national, et honorer des dieux municipaux ; ainsi, les Éleusiniens adorent Cérès, les Phrygiens la Mère des Dieux, les Épidauriens Esculape, les Chaldéens Bélus, les Syriens Astarté, les Tauriens Diane, les Gaulois Mercure ; quant aux Romains, ils adorent tous les dieux. (2) Si leur pouvoir et leur autorité se sont étendus

sur la surface du monde tout entier, s'ils ont propagé leur Empire au delà des voies du soleil et des routes même de l'Océan, c'est que dans les guerres leur courage était respectueux de la divinité, c'est qu'ils ont donné pour rempart à leur ville les cérémonies religieuses, la chasteté des vierges, des prêtres aux dignités et aux titres variés ; c'est qu'assiégés et n'ayant plus d'autre refuge que le Capitole, ils honorèrent encore les dieux, qu'un autre, les voyant en colère, eût répudiés, et ils traversèrent les rangs des Gaulois étonnés de l'audace de leur religion, sans autres armes que celles de leur culte ; c'est que dans les remparts ennemis qu'ils avaient pris, au milieu des transports de la victoire, ils respectaient les dieux vaincus ; c'est que partout ils recherchèrent les dieux pour en faire leurs hôtes, pour les adopter, et qu'ils élevèrent des autels même aux dieux inconnus et aux Mânes. (3) Ainsi, en s'appropriant le culte de toutes les nations, ils méritèrent en même temps de régner sur elle . Depuis lors, il n'ont cessé de montrer ce respect que le temps fortifie bien loin de l'affaiblir : car l'antiquité donne aux cérémonies et aux temples un caractère d'autant plus saint qu'elle a pu ajouter plus d'années à leur existence.

VII. Cependant, ce n'est pas sans raison (je veux, en effet, faire une concession, moi aussi, et mon erreur sera plus pardonnable que la vôtre), ce n'est pas sans raison que nos ancêtres se sont appliqués à l'observation des augures, à la consultation des entrailles, à l'institution des cérémonies sacrées, à la dédicace des temples. (2) Consulte l'histoire consignée dans les livres ; tu verras bientôt qu'en introduisant les rites de toutes les religions, ils avaient pour but soit de remercier les dieux d'une faveur, soit de détourner leur colère menaçante ou de l'apaiser, quand elle éclatait dans toute sa violence. (3) Témoin la Mère de l'Ida, qui, par son arrivée, prouva la chasteté d'une matrone et délivra la ville de la crainte des ennemis ; témoin les statues équestres éri-

gées près du lac Juturne aux deux frères, tels qu'ils étaient apparus, haletants sur leurs coursiers écumants et fumants, quand ils annoncèrent la victoire sur Persée, le jour même où ils l'avaient remportée ; témoin les jeux en l'honneur de Jupiter offensé, repris à la suite du songe d'un plébéien, et le dévouement si efficace des Décius ; témoin aussi Curtius, qui, par la masse de son cheval ou par les objets qu'on jeta pour l'honorer, combla le gouffre profond et béant. (4) Plus souvent même que nous ne l'aurions voulu, le mépris des auspices a attesté la présence des dieux. Ainsi, l'Allia est un « nom funeste » ; ainsi, au lieu de livrer bataille aux Carthaginois, Claudius et Junius périrent dans un lugubre naufrage ; et, pour grossir et rougir du sang des Romains le lac Trasimène, Flaminius méprisa les augures ; et pour que nous eussions à reprendre aux Parthes nos drapeaux, Crassus s'est attiré des présages menaçants et s'en est moqué. (5) Je laisse de côté les faits anciens, dont le nombre est grand ; je ne dis rien des chants des poètes sur les anniversaires des dieux, sur les présents et les offrandes qu'on leur fit ; je passe aussi nos destinées prédites par les oracles, de peur que l'ancienneté de ces faits ne vous les fasse paraître par trop fabuleux. Porte tes regards sur les temples et sur les sanctuaires des dieux qui protègent et qui ornent la ville de Rome ; ils sont bien plus vénérables à cause de la présence des dieux qui les habitent, qui y ont élu domicile, qu'ils ne sont riches par la décoration, par les ornements et par les offrandes. (6) C'est là que les devins, remplis du dieu et confondus avec lui, prédisent les événements futurs, annoncent les précautions à prendre contre les dangers, donnent un remède aux malades, l'espérance aux affligés, un secours aux indigents, une consolation aux malheurs, un soulagement aux peines. Même pendant le repos, nous voyons, nous entendons, nous reconnaissons ces dieux que pendant le jour notre impiété nie, rejette et blasphème.

VIII. Ainsi donc, malgré l'incertitude des systèmes sur la nature des dieux immortels et sur leur origine, tous les peuples restent d'accord pour croire fermement à leur existence. C'est pourquoi je ne supporte pas l'audace ni cette sorte de philosophie impie dont se vantent certains hommes qui cherchent à détruire ou à ébranler une religion si ancienne, si utile, si salutaire. (2) On a beau citer le fameux Théodore de Cyrène ou son prédécesseur, Diagoras de Mélos, que l'antiquité surnomma l'athée. Ces deux philosophes, en niant l'existence des dieux, ont anéanti toute la crainte qui maintient l'humanité dans les bornes, et toute piété ; jamais pourtant, avec cette doctrine impie, leur prétendue philosophie ne leur vaudra ni vraie gloire, ni autorité. (3) Les Athéniens chassèrent de leur territoire Protagoras d'Abdère, qui discourait sur les dieux en philosophe plutôt qu'en impie, et ils brûlèrent ses écrits à l'assemblée du peuple : et quand nous voyons des hommes (vous pardonnerez la vivacité que je déploie à défendre la cause entreprise), quand nous voyons des hommes, dis-je, d'une secte incorrigible, illicite, désespérée, s'attaquer aux dieux, ne faut-il pas en gémir ? (4) Avec un ramassis des gens les plus ignorants, recrutés dans la lie du peuple, et de femmes crédules, faciles à séduire à cause de la faiblesse de leur sexe, ces gens forment dans le peuple une conjuration impie. Dans des réunions nocturnes, par des jeûnes solennels, par des repas indignes de l'homme, ce pacte est scellé non par une sorte de cérémonie sacrée, mais par un sacrilège. C'est une race sournoise et ennemie de la lumière, muette au grand jour, bavarde dans les coins solitaires. Ils méprisent les temples à l'égal des tombeaux, conspuent les dieux, rient des sacrifices ; ils regardent nos prêtres avec pitié, ô sacrilège, ces malheureux dignes de pitié eux-mêmes ! Les honneurs et la pourpre, ils n'en font aucun cas, eux qui sont à moitié nus ! (5) Oh ! quelle étonnante sottise et quelle

incroyable audace ! Ils bravent les supplices présents, tandis qu'ils redoutent les tourments incertains et futurs ; ils craignent de mourir encore après la mort, et, en attendant, la mort ne les effraie pas : car l'espérance trompe leur frayeur par la pensée consolante d'une vie nouvelle.

IX. Et déjà, de même que les plantes mauvaises croissent avec plus d'abondance, nous voyons, grâce à la corruption des mœurs qui s'étend de jour en jour, se multiplier dans le monde entier les sanctuaires abominables de cette association impie. Il faut exterminer complètement cette association, il faut la vouer à l'exécration. (2) C'est à des marques, à des signes mystérieux qu'ils se reconnaissent, et ils s'aiment les uns les autres presque avant de se connaître. Généralement aussi, ils pratiquent entre eux une sorte de culte des voluptés coupables, et ils s'appellent indistinctement frères et sœurs, de sorte que, par l'intervention de ce nom sacré, ce qui ne serait qu'une simple débauche devient un inceste. Ainsi leur vaine et folle superstition se fait encore gloire de ses crimes ! (3) S'il n'y avait là un fond de vérité, la renommée perspicace ne rapporterait pas sur leur compte des faits tellement honteux et tellement abominables qu'on ne peut les raconter sans demander pardon. J'entends dire qu'ils consacrent et adorent la tête de l'animal le plus vil, de l'âne, poussés je ne sais par quelle absurde croyance : culte bien digne de telles mœurs, dont il est né ! (4) Et celui qui raconte que leur culte consiste à adorer un homme puni du dernier supplice pour un crime, ainsi que le bois funèbre d'une croix, celui-là leur attribue des autels bien dignes de ces hommes infâmes et criminels : car ils adorent ce qu'ils méritent ! (5) Le récit qu'on fait de l'initiation des recrues est aussi horrible que connu. Un tout jeune enfant, recouvert de farine pour abuser le novice sans défiance, est placé devant celui qui doit être initié aux mystères. Trompé par ce bloc enfariné, qui lui fait croire que ses coups sont

inoffensifs, le néophyte tue l'enfant en lui portant des blessures invisibles et cachées. O sacrilège! le sang de cet enfant, ils le lèchent avidement; ses membres, ils se les disputent et se les partagent; c'est par cette victime qu'ils cimentent leur alliance, et c'est par cette complicité dans le crime qu'ils s'engagent à un mutuel silence! Voilà des cérémonies plus affreuses que tous les sacrilèges. (6) Et leurs banquets, tout le monde les connaît, partout on en parle; le discours de notre compatriote de Cirta l'atteste également. Au jour de fête, ils se réunissent pour le festin, avec tous leurs enfants, leurs sœurs, leurs mères, individus de tout sexe et de tout âge. Là, après un copieux repas, lorsque l'animation du festin est à son comble et que l'ardeur de l'ivresse allume les passions incestueuses, ils excitent un chien, attaché au candélabre, à bondir vivement, en lui jetant une bouchée au de là de la longueur de la corde qui le retient. (7) Ainsi, la lumière qui aurait pu les trahir est renversée et s'éteint; alors, au milieu des ténèbres qui favorisent la débauche, remplis d'une passion criminelle, ils s'étreignent au hasard du sort, et, si tous ne sont pas incestueux en fait, ils le sont tous par l'intention, car tous appellent de leurs vœux ce qu'il peut arriver à chacun de faire.

X. J'omets à dessein beaucoup de faits: ceux que j'ai rapportés ne sont que trop nombreux, et ces horreurs, le mystère même dont s'entoure ce culte pervers, en prouve la vérité, sinon de toutes, au moins de la plupart. (2) Pourquoi, en effet, font-ils de si grands efforts pour tenir secret et pour cacher l'objet de leur culte, quel qu'il soit, puisque la vertu aime toujours la publicité et que les crimes seuls cherchent le secret? Pourquoi n'ont-ils pas d'autels, pas de temples, pas de statues connues? Pourquoi ne parlent-ils jamais en public, ne se réunissent-ils jamais librement, si ce qu'ils honorent avec tant de mystère n'est pas punissable et honteux? (3) Mais quelle est l'origine, quelle est la nature, et

quelle est la demeure de ce dieu unique, solitaire, abandonné, qu'aucun peuple libre, qu'aucun royaume, que la superstition romaine elle-même ne connaissent pas ? (4) Le peuple juif, cette nation abandonnée et digne de pitié, n'a lui aussi qu'un seul dieu, mais il l'a honoré publiquement, par des temples, par des autels, par des victimes et par des cérémonies : cependant ce dieu a si peu de force et de puissance qu'il est captif des Romains, qui ne sont que des hommes, avec son propre peuple ! (5) Mais les chrétiens, voyez quelles énormités, quelles monstruosités ils imaginent encore ! Ce dieu, qui est le leur, qu'ils ne peuvent ni montrer ni voir, s'enquiert soigneusement des mœurs de tous, des actions de tous, des discours enfin et des pensées secrètes de tous : car il court de tous côtés et il est présent partout. Ils le représentent comme un être tracassier, inquiet, curieux même jusqu'à l'impudence, puisqu'il assiste à toutes les actions, puisqu'il erre en tous lieux, alors qu'il ne peut pourtant ni s'occuper de chacun en particulier, s'il est sollicité en tous sens, ni satisfaire tout le monde, s'il donne son attention à chacun.

XI. Ce n'est pas tout ! Les chrétiens menacent d'incendie la terre entière et le ciel lui-même avec ses astres ; ils en préparent la ruine, comme si l'ordre éternel de la nature, établi par les lois divines, allait être troublé, ou comme si le lien qui unit tous les éléments allait se rompre, l'assemblage des corps célestes se disloquer et cet édifice gigantesque, qui contient et embrasse tout l'univers, s'écrouler. (2) Et, non contents de cette croyance insensée, ils y ajoutent et y rattachent des contes de vieilles femmes : ils proclament qu'ils renaîtront après la mort, quand ils seront cendre et poussière, et par je ne sais quelle confiance aveugle, ils ajoutent foi à leurs propres mensonges : on croirait qu'ils sont déjà ressuscités ! (3) C'est une double perversité et une double folie, de menacer de destruction le ciel et les astres, que nous laissons comme nous les avons trouvés, et de se

promettre à soi-même l'éternité après la mort, après l'anéantissement complet, puisque nous mourons comme nous naissons ! (4) De là vient apparemment qu'ils détestent les bûchers et qu'ils condamnent la sépulture par le feu, comme si tout corps, bien que soustrait aux flammes, ne se dissolvait pas en poussière avec les années et avec le temps; comme s'il importait que les bêtes féroces déchirent votre corps, ou que les mers l'engloutissent, ou que la terre le recouvre, ou que la flamme le consume : en effet, si les cadavres ont quelque sentiment, toute sépulture leur est un supplice et, s'ils n'en ont point, la flamme leur est un bienfait, parce qu'elle les détruit rapidement (5) Trompés par cette erreur, ils se promettent à eux-mêmes, comme gens de bien, une vie heureuse et perpétuelle après la mort, tandis qu'ils menacent les autres, hommes injustes à leurs yeux, d'un châtiment éternel. J'aurais bien des choses encore à dire à ce sujet, si je n'avais hâte d'en finir. Qu'ils sont plutôt eux-mêmes injustes, je l'ai déjà montré et je ne m'en occupe plus. Néanmoins, même si j'accordais qu'ils sont justes, je dois dire que le vice ou la vertu sont imputables au destin : c'est l'opinion du plus grand nombre. (6) Et vous-mêmes, vous partagez ce sentiment ; en effet, vous attribuez à Dieu toutes nos actions, comme d'autres les attribuent au destin : ainsi, ce n'est pas par un acte spontané qu'on adhère à votre secte, mais parce qu'on a été choisi par Dieu. Vous imaginez donc un juge inique, qui punit dans les hommes le sort et non la volonté.

(7) Je voudrais cependant vous demander si c'est avec des corps ou sans corps, et avec quels corps, avec le même corps ou bien avec un nouveau corps, que l'on ressuscite. Est-ce sans corps ? Mais, autant que je sache, sans corps, il n'y a ni esprit, ni âme, ni vie. Est-ce avec le même corps ? Mais il est détruit depuis longtemps. Est-ce avec un autre corps ? C'est donc un nouvel homme qui naît, et ce n'est pas l'ancien qui est reconstitué. (8) Et d'ailleurs, depuis le temps si long

qui s'est passé, depuis les siècles innombrables qui se sont écoulés, un seul homme est-il revenu des enfers, du moins à la façon de Protésilas, avec un congé de quelques heures seulement, pour que son exemple puisse nous faire croire? (9) Toutes ces fictions d'une imagination maladive et ces consolations ineptes ne sont que jeux inventés par les poètes trompeurs pour donner du charme à leurs poésies; et vous, en gens crédules que vous êtes, vous n'avez pas honte de les renouveler pour les appliquer à votre Dieu!

XII. L'expérience du présent elle-même ne vous montre pas combien fallacieuse est la promesse et combien vains sont les vœux qui vous abusent. Malheureux, jugez donc de ce qui vous menace après la mort, pendant que vous êtes encore vivants. (2) Voyez: une partie d'entre vous, et c'est la plus grande, la meilleure, comme vous dites, est pauvre, a froid, peine, souffre de la faim; et votre Dieu le supporte, il ferme les yeux, il ne veut ou ne peut secourir les siens: il est donc faible ou injuste! (3) Toi, qui rêves une immortalité posthume, quand la maladie te secoue, quand les fièvres te brûlent, quand la douleur te déchire, ne sens-tu pas encore ta condition? Ne reconnais-tu pas encore ta fragilité? Malgré toi, malheureux, tu es convaincu de faiblesse et tu ne veux pas l'avouer!

(4) Mais je passe sur ces maux communs à tous les hommes. Voici les menaces, les supplices, les tortures qui vous sont réservés, et les croix à subir et non plus a adorer, les flammes mêmes que vous présagez et que vous craignez: où est-il, ce Dieu, qui peut secourir ceux qui ressuscitent, et ne peut venir en aide aux vivants? (5) N'est-il pas vrai que, sans votre Dieu, les Romains commandent, qu'ils règnent, qu'ils jouissent du monde entier et qu'ils sont vos maîtres, tandis que vous, qui vivez dans l'attente et dans l'anxiété, vous vous abstenez des plaisirs honnêtes: vous ne fréquentez point les spectacles, vous n'assistez pas aux processions,

les banquets publics se font sans vous ; vous abhorrez les combats sacrés, les mets sur lesquels on a prélévé la part des dieux, et les boissons dont on a versé des libations sur les autels. Ainsi, vous avez peur des dieux auxquels vous ne croyez pas ! (6) Vous ne couronnez pas votre tête de fleurs ; vous ne répandez pas d'essences sur votre corps ; vous réservez les parfums pour les funérailles ; vous refusez même des couronnes aux tombeaux. Pâles, tremblants, vous êtes dignes de pitié — j'entends de celle de nos dieux ! Ainsi, malheureux que vous êtes vous ne ressuscitez pas, et en attendant, vous ne jouissez pas de la vie.

(7) C'est pourquoi, si vous avez un reste de sagesse et de pudeur, cessez de scruter les régions célestes, les destinées et les secrets du monde. Regardez à vos pieds : c'est bien assez, surtout pour des gens dépourvus d'instruction et de politesse, rudes et grossiers. Car, s'il ne vous est pas donné de comprendre les affaires civiles, à plus forte raison vous est-il refusé de discuter les affaires divines.

XIII. Cependant, si vous avez envie de philosopher, c'est Socrate, le prince de la sagesse, que doivent prendre pour modèle, s'ils le peuvent, tous ceux d'entre vous qui en sont capables. Quand on interrogeait ce grand homme sur les choses célestes, sa réponse est connue : « Ce qui est au-dessus de nous, disait-il, ne nous concerne pas. » (2) C'est donc à juste titre que l'oracle rendit hommage à sa sagesse extraordinaire. Lui-même pénétra le sens de cet oracle et comprit que, s'il avait été proclamé supérieur à tous les hommes, ce n'était pas parce qu'il connaissait tout, mais parce qu'il savait qu'il ignorait tout : ainsi l'aveu de l'ignorance est une preuve de la suprême sagesse. (3) De cette source découla le doute prudent qu'Arcésilas et beaucoup plus tard Carnéade et la plupart des Académiciens professèrent au sujet des plus hauts problèmes : c'est là une manière de philosopher qui est sans danger pour les ignorants

et glorieuse pour les savants. (4) Eh quoi ! tous les hommes ne doivent-ils pas admirer et imiter l'hésitation de Simonide le Lyrique ? Un jour, le tyran Hiéron lui demandait ce qu'il pensait des dieux et de leur nature ; d'abord, Simonide réclama un jour pour réfléchir ; le lendemain, il demanda un nouveau délai de deux jours ; puis, sur rappel, il en demanda deux encore. Enfin le tyran voulut savoir les raisons d'un si long retard et Simonide répondit que, plus il poursuivait ses recherches plus obscure se faisait la vérité. (5) Quant à moi, je suis aussi d'avis qu'il faut laisser les choses incertaines dans l'état où elles sont, et, alors que tant d'hommes éminents délibèrent, il ne faut pas porter un arrêt, à la légère et témérairement, dans l'un ou l'autre sens, de crainte de faire naître une superstition de vieille femme ou de détruire toute religion. »

XIV. Ainsi parla Cécilius, et comme l'impétuosité de sa parole avait fini par calmer son indignation, il ajouta en souriant : « Octavius osera-t-il répondre à ce que j'ai dit, Octavius, cet homme de la lignée de Plaute, le premier parmi les meuniers, mais le dernier des philosophes ? »

(2) « Cesse, dis-je, de t'applaudir à ses dépens ; c'est troubler l'ordre de la discussion que de triompher déjà, avant qu'on ait de part et d'autre plaidé à fond, surtout que, dans cette discussion, votre but n'est pas la gloire, mais la vérité. (3) Ton discours m'a causé un plaisir extrême par son ingénieuse variété ; cependant, ce qui me touche plus profondément, je ne dis pas dans le débat actuel, mais dans toute espèce de discussion, c'est ce fait que presque toujours, suivant les forces de ceux qui discutent et suivant le pouvoir de leur éloquence, la vérité la plus évidente devient obscure. (4) La cause en réside, tout le monde le sait, dans la faiblesse des auditeurs, dont l'attention est détournée des idées par le charme des mots ; qui, sans réfléchir, approuvent tout ce qu'on dit et ne discernent pas le faux du vrai, ignorant

que, si la vérité peut se trouver dans l'incroyable, le mensonge peut aussi se cacher sous le vraisemblable. (5) Aussi, plus souvent il leur arrive d'ajouter foi aux affirmations, plus souvent sont-ils convaincus d'erreur par de plus habiles : et ainsi ils sont continuellement déçus à cause de leur étourderie, et, au lieu d'accuser le juge, ils se plaignent de l'incertitude de la vérité, ils rejettent toutes les opinions et ils préfèrent suspendre leur jugement sur tout, plutôt que de se prononcer sur des choses trompeuses. (6) Nous devons donc nous garder de prendre en aversion toutes les discussions, semblables à beaucoup d'hommes trop peu défiants, qui deviennent sauvages au point de maudire et de haïr l'humanité : c'est que, trop imprudemment crédules, ils se sont laissés circonvenir par ceux qu'ils regardaient comme d'honnêtes gens ; et bientôt, par une erreur tout à fait semblable, tout leur devient suspect et ils craignent comme des méchants ceux en qui ils auraient pu reconnaître des gens de bien.

(7) C'est pourquoi, soyons sur nos gardes, et, puisqu'on discute avec acharnement le pour et le contre, puisque d'un côté se trouve souvent une vérité obscure, tandis que de l'autre éclate une étonnante subtilité, qui, grâce à la faconde, approche de la certitude d'une démonstration incontestée, pesons avec soin chaque chose, autant que possible, afin d'être en mesure, si nous louons l'ingéniosité, de discerner ce qui est juste, de l'affirmer et de l'admettre. »

XV. Cécilius répondit : « Tu manques au devoir d'un juge consciencieux ; car c'est une criante injustice d'énerver la force de mon plaidoyer en intercalant ici des considérations si importantes. Il faut que mes arguments demeurent entiers et intacts et c'est à Octavius qu'il incombe de les réfuter l'un après l'autre, s'il le peut. »

(2) « Les réflexions que tu me reproches, lui dis-je, je les ai présentées dans l'intérêt commun, si je ne me trompe :

j'ai voulu dire que nous ne devons prononcer notre arrêt qu'après un examen scrupuleux, et considérer, non pas l'emphase de l'éloquence, mais la solidité du fond. D'ailleurs, je ne dois pas détourner plus longtemps notre attention, puisque tu t'en plains ; car il nous est loisible d'écouter en silence la réponse de notre ami Januarius, qui est impatient de se faire entendre. »

XVI. Octavius prit la parole : « Oui, dit-il, je parlerai, aussi bien que je pourrai et selon mes moyens ; et toi, Minucius, tu dois unir tes efforts aux miens pour effacer dans l'eau vive des paroles de vérité la souillure des injures amères.

Et d'abord, je ne dissimulerai pas que l'opinion de mon ami Natalis, incertaine, vague et fuyante, a oscillé au point que nous ne pouvons savoir si elle était troublée par la malice ou si c'est l'erreur qui l'a fait chanceler. (2) Car il a affirmé tour à tour qu'il croyait aux dieux et qu'il doutait de leur existence, pour que ma réponse, basée sur une thèse si incertaine, fût plus incertaine encore. Mais chez mon ami Natalis, je n'admets pas la roublardise, je n'y crois pas; car la subtile finesse est loin de sa candeur. (3) Qu'est-ce à dire alors ? L'homme qui ne connaît pas le bon chemin, parvenu au point où la route, comme il arrive, se divise en plusieurs embranchements, s'arrête et demeure perplexe, parce qu'il ne connaît pas le chemin : il n'ose ni se décider pour l'un d'eux ni les tenir tous pour excellents. Il en est ainsi de l'homme qui ne possède pas un critérium infaillible de la vérité : quand il entend lancer une hypothèse peu sûre, son opinion s'évanouit dans le doute. (4) Aussi n'est-il pas étonnant de voir Cécilius sans cesse flottant, agité, ballotté entre des doctrines opposées et contradictoires. Pour que cela n'arrive plus à l'avenir, je vais réfuter et détruire les opinions qu'il a exprimées, quelque divergentes qu'elles soient, et je prouverai d'une manière irréfragable la vérité qui est une : ainsi il pourra désormais renoncer à ses doutes et à ses erreurs.

(5) Et puisque mon frère a laissé éclater son mécontentement, sa colère, son indignation, sa tristesse de voir des illettrés, des pauvres, des ignorants discourir sur les choses célestes, qu'il sache que tous les hommes, sans distinction d'âge, de sexe, de rang, ont été créés capables de raison et de sens, et que la sagesse n'est pas un privilège de la fortune, mais un don de la nature. Bien plus, les philosophes eux-mêmes et les inventeurs des arts dont l'histoire a conservé le souvenir, avant de conquérir un nom immortel par leur génie, ont passé pour des plébéiens, des ignorants, des va-nu-pieds. Je vais encore plus loin : les riches, enchaînés par leurs richesses, ont l'habitude de lever les yeux vers l'or plutôt que vers le ciel; ce sont nos coréligionnaires pauvres qui ont découvert la sagesse et qui ont transmis leur doctrine aux autres. D'où il appert que le génie n'est pas donné par les richesses, ni acquis par l'étude, mais qu'il est enfanté à la naissance même de notre intelligence. (6) Il ne faut donc pas s'indigner ni s'attrister, si l'on voit le premier venu explorer les choses divines, se faire une opinion sur elles et l'exposer ; car ce qui est à considérer, ce n'est pas l'autorité de celui qui discute, mais la solidité de la discussion elle-même. Ajoutons que, plus le discours est dépourvu d'art, plus la pensée est claire ; car elle n'est pas fardée ni cachée par la pompe et les grâces de l'éloquence, mais elle apparaît telle quelle est, n'ayant pour l'appui et pour règle que la vérité.

XVII. Et je ne refuse pas d'admettre ce que Cécilius s'est principalement efforcé d'établir : oui, l'homme doit se connaître, et examiner ce qu'il est, d'où il vient, pourquoi il existe ; s'il est un agrégat d'éléments, ou une combinaison d'atomes, ou plutôt, s'il a été créé, formé, animé par Dieu? (2). Or, c'est précisément une question que nous ne pouvons étudier ni résoudre qu'en portant nos recherches sur l'univers ; car ces deux problèmes sont unis, reliés,

enchaînés, au point que, sans une enquête soigneuse sur la nature de la divinité, on ne peut connaître la nature de l'homme, de même qu'on ne pourrait bien gouverner une cité, sans connaître notre cité commune qui est le monde tout entier. Cela est d'autant plus vrai que nous différons des bêtes sauvages, des animaux, en ce que ceux-ci, étant penchés en avant et courbés vers la terre, ne sont nés que pour chercher leur pâture, tandis que nous, dont le front s'élève, nous, à qui il est donné de regarder le ciel, qui avons reçu la parole et la raison, ces moyens de reconnaître Dieu, de le comprendre, de l'imiter, il ne nous est pas possible d'ignorer la splendeur céleste qui pénètre d'elle-même dans nos yeux et dans nos sens. Car c'est un véritable sacrilège, et un très grand, de chercher à terre ce qu'il faut trouver en haut.

(3) Aussi, ceux qui prétendent que ce magnifique arrangement du monde n'est pas l'œuvre d'une intelligence divine, mais une agglomération de ne je sais quels morceaux unis au hasard, me paraissent eux-mêmes privés de raison, de sens, d'yeux enfin. (4) En effet, quoi de plus clair, de plus indiscutable, de plus évident pour celui qui lève les yeux au ciel et qui examine ce qui est à ses pieds et ce qui l'entoure, que l'existence d'une divinité à l'intelligence supérieure, qui anime, meut, entretient, gouverne toute la nature?

(5) Regarde le ciel lui-même : vois comme son étendue est immense, avec quelle rapidité il tourne : observe que tantôt, la nuit, il est parsemé d'étoiles, et que tantôt, le jour, il brille de l'éclat du soleil : tu reconnaîtras combien est merveilleux et divin l'équilibre qu'y fait régner le modérateur suprême. Vois aussi comment le soleil, par sa révolution, fait l'année, comment la lune, par son croissant, par son décours, par sa disparition, détermine le cours du mois. (6) Que dire du retour successif des ténèbres et de la lumière, qui nous permet de reprendre tour à tour le travail et le

repos ? Mais c'est aux astronomes qu'il faut laisser le soin d'en dire plus long sur les constellations, soit qu'elles guident la navigation, soit qu'elles amènent le temps du labourage et de la moisson. Chacune de ces merveilles, pour être créée, exécutée et réglée, a eu besoin d'un ouvrier sans égal et d'une intelligence parfaite ; je dis plus, on ne peut s'en rendre compte, les sonder et les comprendre, sans une grande pénétration d'esprit, sans une profonde intelligence.

(7) Et quand nous voyons se succéder les saisons et les fruits avec une constante variété, ces saisons ne témoignent-elles pas de l'existence de leur auteur et de leur père : le printemps avec ses fleurs comme l'été avec ses moissons, l'automne avec ses fruits mûrs comme l'hiver avec ses olives si nécessaires ? Cet ordre serait facilement troublé, s'il n'était maintenu par une suprême intelligence. (8) N'est-ce pas l'effet d'une sage prévoyance d'empêcher qu'un perpétuel hiver ne dessèche la terre par sa glace ou qu'un perpétuel été ne la brûle par sa chaleur, et d'intercaler entre ces deux saisons la température modérée de l'automne et du printemps ? De la sorte, l'année finie revient sur ses pas et la transition d'une saison à l'autre s'effectue insensiblement et sans danger.

(9) Contemple la mer : elle est contenue dans les limites du rivage ; vois les arbres : ils tirent la vie des entrailles de la terre ; considère l'Océan : ses vagues sont soumises tour à tour au flux et au reflux ; vois les sources : les veines qui les alimentent ne tarissent jamais ; regarde les cours d'eau : ils s'avancent animés d'un continuel mouvement.

(10) Dirai-je avec quel art sont distribuées les montagnes escarpées, les collines en pente douce, les plaines qui s'étendent au loin ? Parlerai-je des moyens de défense variés dont disposent les animaux les uns contre les autres ? Ceux-ci sont armés de cornes ; ceux-là ont pour rempart leurs

dents ; ils sont pourvus de griffes solides ou d'aiguillons pointus, ou encore leur liberté est assurée par l'agilité de leurs pieds ou par le ressort de leurs ailes.

(11) C'est surtout la beauté même de la forme humaine qui proclame un Dieu créateur : l'attitude droite, le visage tourné vers le ciel, les yeux placés dans la partie la plus élevée comme dans un observatoire, et tous les autres sens établis dans la tête comme dans une forteresse.

XVIII. Il serait trop long d'entrer dans le détail. Il n'y a pas une partie de l'homme qui n'existe et pour son utilité et pour son ornement ; et, ce qui est plus étonnant, nous avons tous la même figure, mais chacun a certains traits qui le distinguent des autres : ainsi, considérés tous ensemble, nous paraissons nous ressembler tous et, quand on nous considère un à un, on nous trouve différents les uns des autres.

(2) Et la façon dont nous naissons ? Le désir de procréer ne nous a-t-il pas été donné par Dieu ? N'est ce pas une disposition divine qu'au moment où l'enfant va naître, les mamelles se gonflent de lait et que le tendre nouveau-né grandit, trouvant dans cette blanche rosée une nourriture abondante ?

(3) Et Dieu ne se borne pas à veiller sur l'ensemble ; il prend soin aussi des parties : la Bretagne est privée de soleil, mais elle est réchauffée par la tiédeur de la mer qui l'entoure ; le Nil a coutume de tempérer la sécheresse de l'Égypte ; l'Euphrate compense pour la Mésopotamie le manque de pluies ; l'Indus tout à la fois ensemence et arrose, dit-on, les contrées de l'Orient.

(4) Si tu entrais dans une maison et si tu voyais toutes choses parfaitement ordonnées, disposées, décorées, tu croirais certainement qu'à cette maison préside un maître et que ce maître vaut beaucoup mieux encore que toutes ces belles choses : de même, dans cette demeure qu'on appelle

le monde, quand tu découvres au ciel et sur la terre une providence, un ordre, une loi, sois persuadé qu'il existe un maître et un père de l'univers, plus beau que les astres eux-mêmes et que toutes les parties du monde tout entier.

(5) Mais peut-être, puisqu'il n'y a pas de doute possible sur la Providence, crois-tu qu'il y a lieu de se demander si le royaume céleste est gouverné par l'empire d'un seul maître ou par la volonté d'un grand nombre : problème qu'il ne sera pas difficile de résoudre, si tu penses aux royaumes de la terre, qui ont certainement leur modèle dans le ciel.

(6) Quand le partage d'un trône a-t-il commencé de bonne foi ou fini sans effusion de sang ? Je ne parle pas des Perses, qui décernèrent la royauté en tirant un augure du hennissement des chevaux ; je laisse de côté « le couple thébain », cette fable oubliée. Mais l'histoire des frères jumeaux, qui se disputaient la royauté sur des bergers et sur une hutte, est bien connue. Un gendre et son beau-père ont rempli le monde entier de leurs guerres et la fortune d'un si grand Empire n'a pu suffire à deux hommes.

(7) Voyez les autres exemples : les abeilles ont un seul roi, les moutons ont un seul guide, les bœufs ont un seul chef. Et tu pourrais croire qu'au ciel la majesté suprême est partagée et que toute la souveraineté de ce vrai et divin empire est divisée ! N'est-il pas évident que Dieu, père de toutes choses, n'a ni commencement ni fin, puisqu'il accorde la vie à toutes choses et à lui-même l'éternité ; puisque, avant l'existence du monde, il était un monde à lui-même : lui qui crée tout ce qui existe par sa parole, dispose tout par sa sagesse, achève tout par sa puissance.

(8) On ne peut le voir : il est trop éclatant pour nos yeux ; on ne peut le saisir : il est trop subtil pour notre toucher ; nous ne pouvons le mesurer : il est au-dessus de nos sens, il est infini, immense, et lui seul sait jusqu'où va sa grandeur. Notre intelligence est trop bornée pour le comprendre, et

nous ne pouvons nous faire une idée digne de lui qu'en disant qu'il est au-dessus de nos idées. (9) Je vous dirai toute ma pensée : celui qui croit connaître la grandeur de Dieu, l'amoindrit ; celui qui ne consent pas à l'amoindrir, ne la connaît pas.

(10) Il ne faut pas chercher de nom à Dieu ; son nom est « Dieu ». On n'a besoin de noms que lorsqu'il faut distinguer par une appellation spéciale chaque individu dans une multitude : à Dieu, qui est seul de son espèce, le nom de « Dieu » appartient tout entier. Si je l'appelle « père », on pourra croire qu'il est de chair ; « roi », on supposera qu'il est terrestre ; « maître », on comprendra certainement qu'il est mortel. Laisse de côté tous ces noms accessoires, et tu le verras dans toute sa clarté.

(11) Mais quoi ! n'ai-je pas ici pour moi le consentement universel ? J'entends les hommes du peuple : lorsqu'ils tendent les bras vers le ciel, ils ne disent pas autre chose que « Dieu », et « Dieu est grand », « Dieu est véridique » « s'il plaît à Dieu ». Est-ce là le langage naturel du vulgaire ou la profession de foi d'un chrétien? Ceux-mêmes qui considèrent Jupiter comme le maître souverain, se trompent, il est vrai, sur le nom, mais sont d'accord avec nous sur l'unité de la puissance divine.

XIX. J'entends aussi les poètes proclamer un seul « père des dieux et des hommes » et dire que « la pensée des mortels se conforme aux jours que fait luire le père de toutes choses ». (2) Et Virgile, le poète de Mantoue ? N'a-t-il pas dit d'une manière plus claire, plus juste et plus vraie : « A l'origine, un souffle divin anime intérieurement le ciel et la terre et les autres parties du monde et une intelligence qui est répandue en eux les agite ; de là est sortie la race des hommes et des animaux et tout ce qu'il y a d'êtres animés ? »

Ailleurs encore, il donne le nom de « dieu » à cette intelligence et à ce souffle. Voici ses paroles : « Et en effet dieu

circule à travers toutes les terres, les régions de la mer et le ciel profond ; de lui sont sortis la race des hommes et des animaux, la pluie et le feu ». Et nous, affirmons-nous que Dieu est autre chose qu'intelligence, raison et esprit ?

(3) Passons en revue, si tu veux bien, les doctrines des philosophes : tu verras que, malgré la différence de langage, ils sont unanimes au fond pour admettre cette opinion.

(4) Je laisse de côté les anciens et les primitifs, à qui leurs belles maximes ont à elles seules valu le nom de sages. Citons en tout premier lieu Thalès de Milet, qui fut le premier de tous à disserter sur les choses célestes. Ce Thalès de Milet a dit que l'eau est le principe de toutes choses, et que Dieu est cette intelligence qui a tout formé de l'eau. Je veux bien que cette théorie « de l'eau et de l'esprit » soit trop profonde et trop sublime pour qu'elle puisse être d'invention humaine et que ce soit une révélation divine : tu vois au moins que l'opinion du fondateur de la philosophie est tout à fait d'accord avec la nôtre. (5) Anaximène ensuite, et, après lui, Diogène d'Apollonie, déclarent que l'air est Dieu, un Dieu infini et immense ; eux aussi ont de la divinité une idée semblable à la nôtre. (6) Anaxagore voit Dieu dans l'ordonnance de l'univers et dans le mouvement qui ont pour auteur une intelligence infinie ; pour Pythagore, Dieu est un esprit qui circule et se répand dans la nature tout entière, et c'est de là, dit-il, que tous les êtres animés tirent leur vie. (7) Comme tout le monde le sait, Xénophane enseigne que Dieu est le Tout infini, doué d'intelligence ; Antisthène admet une foule de dieux populaires, mais, au-dessus de tous, un seul Dieu qui est la nature ; Speusippe reconnaît comme Dieu une puissance animée qui régit tout. (8) Et Démocrite, bien qu'il soit l'inventeur des atomes, n'appelle-t-il pas Dieu, le plus souvent, la nature d'où émanent les « images », ainsi que notre intelligence ? Pour Straton encore, n'est-ce pas la nature qui est Dieu ? Même Épicure, lui qui imagine, ou que

les dieux sont oisifs ou qu'ils n'existent pas, place au-dessus d'eux la nature. (9) Aristote varie là-dessus ; cependant il attribue à un seul être la souveraine puissance : tantôt c'est l'intelligence, tantôt c'est le monde qu'il appelle Dieu, tantôt il place Dieu au-dessus du monde. Théophraste varie aussi dans ses idées ; tantôt c'est au monde, tantôt c'est à l'intelligence divine qu'il assigne la première place. Héraclide de Pont, bien qu'il varie, attribue également au monde une intelligence divine. (10) Zénon, Chrysippe et Cléanthe donnent aussi plusieurs formes à leurs opinions, mais tous les trois finissent par en revenir à l'unité de la Providence. Cléanthe, en effet, a déclaré Dieu, tantôt l'intelligence et l'esprit de la nature, tantôt l'éther, et le plus souvent la raison. Zénon, son maître, veut que le principe de toutes choses soit tantôt la loi naturelle et divine, tantôt l'éther et tantôt la raison. Le même philosophe, en expliquant que Junon, c'est l'air, Jupiter le ciel, Neptune la mer, Vulcain le feu, et ainsi des autres dieux du vulgaire, qu'il dit être des éléments, attaque et réfute péremptoirement les erreurs populaires.

(11) Chrysippe enseigne à peu près la même doctine : il appelle dieu une puissance divine douée de raison, la nature et le monde, parfois aussi l'inévitable nécessité, et il imite Zénon dans l'interprétation physique des poésies d'Hésiode, d'Homère et d'Orphée. (12) Diogène de Babylone suit la même méthode, quand il expose et explique que l'enfantement de Jupiter et la naissance de Minerve, ainsi que les autres faits de ce genre, sont des appellations qui désignent des phénomènes et non des dieux. (13) Quant à Xénophon le Socratique, il affirme que l'on ne peut voir la forme du vrai Dieu, et que par conséquent on ne doit point la chercher ; Ariston le Stoïcien dit qu'on ne peut absolument pas la saisir : ils ont l'un et l'autre senti la majesté de Dieu, en désespérant de la comprendre. (14) Le langage de Platon sur Dieu est plus clair, aussi bien quant au fond que

quant à la forme, et il serait tout à fait divin, s'il n'était parfois gâté par le mélange des préjugés politiques. Et en effet pour Platon, dans le *Timée*, Dieu, par son nom même, est le père du monde, le créateur de l'âme, l'auteur des choses célestes et terrestres ; il est difficile, comme il le dit au début, de le trouver à cause de son infinie et incroyable puissance ; et il est impossible, quand on l'a trouvé, de le définir pour la foule.

(15) Voilà des idées qui sont à peu près les nôtres : en effet, nous connaissons Dieu, nous le disons père de toutes choses et jamais nous n'en parlons en public, à moins qu'on ne nous interroge.

XX. J'ai exposé les opinions de presque tous les philosophes, dont la gloire est la plus éclatante : ils n'admettaient qu'un seul Dieu, quoique sous des noms multiples, si bien que chacun peut penser que les chrétiens de maintenant sont des philosophes, ou que les philosophes d'alors étaient déjà des chrétiens.

(2) Or, si le monde est régi par une Providence et gouverné par la volonté d'un seul Dieu, l'antiquité ignorante, charmée ou trompée par ses fables, ne doit point nous faire partager ses idées et nous jeter dans l'erreur, puisqu'elle est réfutée par l'opinion de ses propres philosophes, qui ont pour eux l'autorité de la raison et de l'ancienneté. (3) En effet, nos ancêtres crurent si facilement aux mensonges, qu'ils ont admis aveuglément d'autres monstruosités encore, vrais prodiges : Scylla au corps changeant, la Chimère aux formes multiples, l'Hydre renaissant de ses fécondes blessures, les Centaures, chevaux réunis à leurs cavaliers ; bref, tout ce que la renommée peut imaginer, ils l'écoutaient avec plaisir. (4) Eh quoi ! n'ont-ils pas cru à ces contes de vieilles femmes, aux métamorphoses des hommes en oiseaux et en bêtes sauvages, et aussi des hommes en arbres et en fleurs ! Si ces métamorphoses s'étaient faites, elles se feraient encore ;

puisqu'elles ne peuvent plus se faire, elles ne se sont pas faites non plus. (5) Semblablement, nos ancêtres se sont trompés en ce qui concerne les dieux : crédules, incapables de réflexion, ils y ont ajouté foi avec une naïve simplicité. C'est en honorant leurs rois avec une religieuse vénération, c'est en désirant les voir après leur mort dans des portraits, c'est en cherchant à garder leur souvenir dans des statues, qu'ils ont fini par changer en objets d'un culte ce qui n'avait été que des sujets de consolation. (6) Enfin, avant que le monde se fût ouvert au commerce, avant que les peuples mêlassent leurs rites et leurs mœurs, chaque nation vénérait son fondateur, ou un général illustre, ou une reine chaste et d'un courage supérieur à son sexe, ou l'auteur d'une découverte utile, ou l'inventeur d'un art ; elle les vénérait comme des citoyens d'excellente mémoire et donnait ainsi à la fois une récompense aux morts et un exemple à la postérité.

XXI. Lis les écrits des historiens ou ceux des philosophes : comme moi, tu reconnaîtras ces faits. Les hommes qui furent considérés comme dieux en récompense de leur mérite ou d'un bienfait, sont énumérés par Evhémère, qui indique le jour de leur naissance, leur patrie, leurs tombeaux et les classe par provinces : Jupiter de Crète, Apollon de Delphes, Isis de Pharos, Cérès d'Éleusis. (2) Suivant Prodicus, on admit parmi les dieux ceux qui, dans leurs courses, se rendirent utiles aux hommes par la découverte de fruits inconnus. C'est à la même opinion que se range le philosophe Persée : il réunit sous les mêmes noms les fruits découverts et leurs inventeurs, comme on dit dans la comédie que « Vénus est de glace sans Bacchus et Cérès [1] ».

(3) L'illustre Alexandre le Grand, roi de Macédoine, dans un écrit remarquable adressé à sa mère, dit que le secret

1. TÉRENCE, *Eun.*, 4, 5, 6. CICÉRON, *De natura deorum*, II, 23, 60.

concernant les hommes-dieux lui fut révélé par un prêtre qui redoutait sa puissance : dans cet écrit, il présente Vulcain comme le premier de tous ; la race de Jupiter ne serait venue qu'ensuite. (4) Comme on sait, c'est Saturne qui fut le premier ancêtre de cette race et de cet essaim de dieux : or, tous les écrivains de l'antiquité grecque et romaine rapportent que ce fut un homme. C'est là ce qu'affirment Népos et Cassius dans leur histoire, et c'est ainsi que parlent Thallus et Diodore. (5) Ce Saturne donc, s'étant enfui de Crète par crainte de son fils irrité, était venu en Italie ; il reçut l'hospitalité chez Janus et, en Grec civilisé qu'il était, il apprit à ces hommes ignorants et grossiers beaucoup de choses : à graver des lettres, à frapper des monnaies, à fabriquer des instruments de travail. (6) C'est pourquoi il voulut que le pays où il s'était caché fût appelé Latium (de *latere*, être caché), parce qu'il y avait trouvé une cachette sûre ; il y fonda une ville qu'il appella Saturnia de son propre nom, de même que Janus donna son nom au Janicule, et l'un et l'autre laissèrent ce souvenir à la postérité. (7) C'était assurément un homme, celui qui a fui ; c'était un homme, celui qui s'est tenu caché : il était père d'un homme et fils d'un homme. En effet, s'il fut appelé fils de la Terre ou fils du Ciel, c'est qu'il passa en Italie pour être né de parents inconnus : ainsi, aujourd'hui encore, nous disons des gens qui apparaissent subitement à nos yeux, qu'ils sont tombés du ciel, et nous appelons fils de la terre des gens dont l'origine est obscure ou inconnue. (8) Son fils, Jupiter, régna sur la Crète, après l'expulsion de son père ; il y mourut et y eut des fils. On y visite encore la caverne de Jupiter, on y montre son tombeau, et son culte suffit pour prouver que ce fut un homme.

(9) Il serait superflu de passer les dieux en revue, les uns après les autres, et de dérouler toute la généalogie de cette race ; car la condition mortelle qui est prouvée pour les

parents, a passé par le seul ordre de succession aux autres. Mais vous direz peut-être qu'il en est qui sont devenus dieux après leur mort, que Romulus devint dieu grâce au faux serment de Proculus, que Juba devint dieu par la seule volonté des Maures, qu'on déifie les autres rois, à qui on décerne l'apothéose, moins pour faire croire à leur divinité que pour honorer leur puissance passée ! (10) J'ajoute enfin que c'est bien contre leur gré qu'on leur attribue ce nom : ils préfèrent rester toujours hommes, ils craignent de devenir dieux, ils ne le veulent pas, même quand ils ont atteint la vieillesse.

Donc, on ne peut changer en dieux, ni des morts, puisqu'un dieu ne peut mourir, ni des êtres qui sont nés, puisque tout ce qui naît est sujet à la mort et qu'il n'y a de divin que ce qui n'a ni commencement ni fin. (11) En effet, s'il est né des dieux jadis, pourquoi n'en naît-il plus aujourd'hui ? Dira-t-on par hasard que Jupiter est trop vieux, que Junon ne peut plus enfanter et que Minerve a blanchi avant de devenir mère? Ou plutôt, s'ils ont cessé de procréer, la raison n'en est-elle pas qu'on n'ajoute plus aucune foi à des contes de ce genre ?

(12) Du reste, si les dieux pouvaient procréer sans pouvoir mourir, nous aurions plus de dieux que tous les hommes réunis : le ciel ne pourrait plus les contenir, ni l'air les renfermer, ni la terre les porter. Il ressort clairement de là que tous ceux dont nous lisons la naissance et dont nous connaissons la mort, n'étaient que des hommes.

XXII. Qui donc peut douter que, si la foule adresse ses prières et rend un culte public aux images consacrées de ces dieux, c'est parce que l'opinion et l'esprit des gens ignorants se laissent séduire par la beauté artistique, éblouir par l'éclat de l'or, fasciner par le brillant de l'argent et la blancheur de l'ivoire ? (2) Si l'on réfléchit aux instruments de torture et aux outils au moyen desquels toute statue est

préparée, qui ne rougira de craindre une matière, dont l'artisan s'est fait un jouet pour la transformer en dieu ? (3) En effet, le dieu de bois, qui est peut-être un reste d'un bûcher ou d'un gibet, est dressé, coupé, équarri, raboté. (4) Le dieu d'airain ou d'argent, fait d'un vase immonde, comme le fit plus d'une fois un roi d'Égypte, est fondu, frappé à coups de marteau, et il reçoit sa figure sur l'enclume. Le dieu de pierre est taillé, sculpté et poli par un affreux coquin. Et ce dieu ne ressent pas plus l'injure qu'il subit à sa naissance, que, dans la suite, il n'est sensible au culte que lui rend votre vénération.

(5) Mais peut-être direz-vous que la pierre ou le bois ou l'argent n'est pas encore dieu Quand donc naît le dieu ? Voilà qu'il est fondu, forgé, sculpté : ce n'est pas encore un dieu ; voici qu'on le soude, qu'on l'assemble, qu'on le dresse : ce n'est pas encore un dieu ; voici qu'on l'orne, qu'on le consacre, qu'on le prie : enfin, le voilà dieu, parce que un homme a voulu qu'il le fût et l'a consacré !

(6) Avec combien plus de vérité les animaux muets jugent-ils vos dieux, grâce à leur seul instinct ! Les souris, les hirondelles, les milans savent qu'ils sont insensibles : ils les rongent, les foulent, se posent sur eux, et si vous ne les chassez pas, ils nichent dans la bouche même de vos dieux. Les araignées, à leur tour, tissent leurs toiles sur leur visage et suspendent leurs fils à leur tête. (7) Et vous, vous les frottez, vous les nettoyez, vous les grattez, et ces dieux que vous faites, que vous protégez, vous les redoutez ! C'est que personne d'entre vous ne songe qu'il doit connaître Dieu avant de l'adorer ; c'est que vous vous efforcez d'obéir aveuglément à vos parents, c'est que vous préférez devenir les adeptes de l'erreur d'autrui, que de vous fier à vous-mêmes ; c'est enfin que vous n'avez aucune idée de ce que vous craignez ! Ainsi, en consacrant l'or et l'argent, vous avez consacré la cupidité ; ainsi vous avez mis le sceau à la forme

de ces vaines statues ; ainsi est née la superstition romaine.

(8) Si vous passez en revue les rites des Romains, combien de choses ridicules, mais aussi combien de choses pitoyables ne trouverez-vous pas ? Au plus fort de l'hiver, des gens courent çà et là, presque nus ; d'autres marchent coiffés d'un bonnet ; ils portent de vieux boucliers ; ils frappent des tambours en peau d'âne ; ils promènent, en mendiant, leurs dieux de rue en rue. Il y a des temples dont ils ne permettent l'entrée qu'une fois par an ; il en est d'autres qu'il est toujours défendu de visiter. Il y a des cérémonies dont l'accès est interdit aux hommes et quelques-unes n'admettent pas la présence des femmes ; il y a même des mystères auxquels les esclaves ne peuvent assister sans une profanation qu'il faut expier ; il y a des objets sacrés qui doivent être couronnés par une femme qui n'a eu qu'un seul mari ; d'autres doivent l'être par une femme qui en a eu plusieurs, et c'est avec un scrupule extrême qu'on recherche celle qui peut compter le plus d'adultères ! (9) Que dis-je ? Celui qui fait des libations avec son propre sang, et supplie les dieux en se couvrant de blessures, ne ferait-il pas mieux d'être impie, que d'être religieux de la sorte ! Et celui qui se mutile avec un tesson, que fera-t-il pour offenser Dieu, lui qui agit de la sorte pour l'apaiser ? car si Dieu voulait des eunuques, il pourrait en créer, au lieu d'en faire.

(10) Qui ne comprendrait pas que ce sont des esprits malades, insensés, pervertis, qui tombent dans ces extravagances, et que ces égarés, par leur multitude même, se prêtent un réciproque appui. Dans ce cas, l'excuse de la commune folie est dans le grand nombre des fous !

[Considère, auprès de l'hirondelle d'Isis, son sistre, et le tombeau vide de son Sérapis ou Osiris, dont les membres sont dispersés çà et là].

XXIII. Examine enfin le culte même et les mystères mêmes de ces dieux : tu y trouveras des fins tragiques, des

morts et des funérailles, des deuils et des lamentations en l'honneur de ces malheureuses divinités. Isis, avec son Cynocéphale et ses prêtres chauves, pleure la perte de son fils, elle se lamente, elle le cherche. Les malheureux adorateurs d'Isis se frappent la poitrine et imitent la douleur de cette mère infortunée. Puis, l'enfant retrouvé, Isis se réjouit, les prêtres bondissent de joie, le Cynocéphale qui l'a trouvé, s'en glorifie. Et, chaque année, ils ne cessent de perdre ce qu'ils trouvent et de trouver ce qu'ils perdent ! N'est-il pas ridicule de pleurer ce qu'on adore ou d'adorer ce qu'on pleure ? Et pourtant ce culte, jadis égyptien, est devenu romain aujourd'hui.

(2) Cérès, entourée de torches allumées et de serpents, anxieuse et agitée, erre çà et là et cherche Libera, qui a été enlevée et déshonorée : ce sont les mystères d'Éleusis. (3) Et quel est le culte de Jupiter ? Sa nourrice, c'est une chèvre, et enfant, il est soustrait à son père avide, pour que celui-ci ne le dévore pas, et les Corybantes frappent et font retentir leurs cymbales, pour que le père n'entende pas ses vagissements.

(4) Des mystères de Cybèle à Dindyme, j'ai honte de parler : ne pouvant séduire l'amant qui, pour son malheur, lui plaisait (car elle-même était laide et vieille, étant mère d'une foule de dieux), elle le mutila, sans doute pour qu'il y eût un eunuque parmi les dieux ! C'est même à cause de cette légende que les Galles, ces demi-hommes, l'honorent en mutilant leur corps. Ce ne sont plus des cérémonies religieuses, mais des tortures !

(5) Eh quoi ! la forme elle-même et l'attitude de vos dieux ne prouvent-elles pas leur ridicule et leur ignominie ? Vulcain est un dieu boiteux et paralytique ; Apollon, après tant d'années, est imberbe ; Esculape est barbu, bien qu'il soit le fils d'Apollon qui est toujours jeune ; Neptune a les yeux glauques, Minerve les a bleus ; Junon a des yeux de vache ; Mercure a les pieds ailés, Pan a des sabots, Saturne a les

pieds enchaînés. Janus, lui, a deux fronts, comme s'il pouvait aussi marcher en arrière ! Diane parfois est une chasseresse portant très haut la ceinture; celle d'Ephèse est flanquée d'une masse de mamelles et de seins ; la Diane Trivia a trois têtes et une foule de mains qui la rendent terrible à voir. (6) Et votre Jupiter lui-même? Ses statues sont tantôt imberbes, tantôt barbues ; quand on l'appelle Hammon, il a des cornes ; Capitolin, il tient des foudres ; Latiaris, il est arrosé de sang ; Férétrius, il porte une couronne. Et pour ne pas énumérer trop longuement la série des Jupiters, je me borne à dire qu'il y a autant de représentations monstrueuses de Jupiter qu'il y a de noms.

(7) Érigone se pendit à un lacet pour devenir la « Vierge » parmi les astres flamboyants ; Castor et Pollux meurent alternativement pour revivre ensuite ; Esculape est frappé de la foudre pour ressusciter comme dieu ; Hercule, pour dépouiller l'homme, est brûlé sur le bûcher de l'Oeta.

XXIV. Ces fables et ces erreurs, nous les apprenons de parents ignorants, et, ce qui est plus grave, nous travaillons à les développer en nous par nos études mêmes et par notre éducation, principalement par la lecture des poètes, qui, grâce à leur autorité, ont fait un tort extrême à la vérité. (2) Aussi Platon a-t-il bien fait de chasser l'illustre Homère, après l'avoir loué et couronné, de la république dont il trace le plan dans un dialogue. (3) Car c'est lui surtout qui, dans la guerre de Troie, bien qu'il ne fasse que se jouer de vos dieux, les a mêlés cependant aux affaires humaines ; c'est lui qui mit aux prises des couples de dieux, qui blessa Vénus, qui enchaîna Mars, le blessa et le mit en fuite. (4) Il raconte que c'est grâce à Briarée que Jupiter évite le danger d'être garrotté par les autres dieux, et qu'il pleure en pluie de sang son fils Sarpédon, ne pouvant l'arracher à la mort ; que, séduit par la ceinture de Vénus, il se sentit enflammé pour son épouse Junon d'un amour plus vif qu'il

n'en avait d'habitude pour ses amantes. (5) Ailleurs, Hercule enlève le fumier des étables, et Apollon fait paître le troupeau d'Admète. Pour Laomédon, Neptune construit des murs et le malheureux maçon ne reçut pas de salaire pour son travail. (6) Là, on forge sur l'enclume, dans les cavernes de l'Etna, la foudre de Jupiter et les armes d'Énée, bien que le ciel et la foudre et les éclairs aient existé bien longtemps avant la naissance de Jupiter en Crète, et bien qu'il ne fût pas plus possible au Cyclope d'imiter les flammes de la vraie foudre, qu'à Jupiter de ne pas les craindre. (7) Que dirai-je de Mars et de Vénus, pris en flagrant délit d'adultère, et de la passion honteuse de Jupiter pour Ganymède, qui reçut sa consécration dans le ciel ? Toutes ces fables n'ont été inventées que pour autoriser en quelque sorte les vices des hommes.

(8) Par ces fictions et d'autres du même genre, par ces mensonges qui ne sont que trop séduisants, on corrompt l'âme des enfants ; avec ces légendes gravées dans l'esprit, ils atteignent l'âge viril ; avec ces mêmes croyances, ils vieillissent, les malheureux, alors que la vérité s'offre d'elle-même, mais seulement à ceux qui la cherchent.

XXV. « Mais, dira-t-on, c'est précisément cette superstition qui a donné aux Romains leur empire, qui l'a accru et qui l'a établi sur une base solide ; car c'est moins à leur valeur qu'à leur religion et à leur piété qu'ils devaient leur force ». — Oui, vraiment, l'insigne et noble justice romaine a commencé au berceau même de leur empire naissant ! (2) A leur origine, n'est-ce pas le crime qui les a rassemblés ? n'ont-ils pas grandi, forts de la terreur qu'inspirait leur férocité ? En effet, c'est dans un lieu d'asile que s'est réuni le premier noyau de ce peuple : là avaient afflué des hommes perdus, des criminels, des incestes, des assassins, des traîtres ; et, pour se distinguer de son peuple par un forfait, Romulus lui-même, leur chef et leur roi, commit

un fratricide ! Voilà sous quels auspices naquit cette religieuse cité ! (3) Bientôt des jeunes filles étrangères, déjà promises, déjà fiancées, et quelques femmes mariées furent enlevées au mépris de la coutume, déshonorées, outragées ; les Romains firent la guerre aux pères de celles-ci, c'est-à dire à leurs beaux-parents, et versèrent le sang de familles alliées. Quoi de plus impie ? quoi de plus téméraire ? qui a jamais compté à ce point sur l'audace même dans le crime ? (4) Et puis, chasser les voisins de leur territoire, détruire leurs villes avec leurs temples et leurs autels, rassembler de force les captifs, grandir enfin par le malheur d'autrui et par ses propres crimes, c'est la politique commune à Romulus, aux autres rois, et, plus tard, aux chefs de la République.

(5) Ainsi, tout ce que les Romains occupent, habitent et possèdent, est le fruit de leur audace ; tous leurs temples proviennent du butin, c'est-à-dire de la destruction des villes, des dépouilles des dieux, du massacre des prêtres.

C'est joindre la dérision à l'insulte que de se faire les serviteurs des religions qu'on a vaincues, et les adorateurs des dieux qu'on a soumis et faits prisonniers. Car adorer ce qu'on a pris les armes à la main, c'est consacrer un sacrilège, non des divinités. (6) Les Romains ont donc commis autant d'impiétés qu'ils ont remporté de triomphes ; ils ont autant de fois dépouillé les dieux qu'ils ont érigé de trophées enlevés aux nations. (7) Par conséquent, si les Romains sont si grands, ce n'est pas parce qu'ils ont été religieux, c'est parce qu'ils ont été impunément sacrilèges. En effet, ils n'ont pu avoir pour aides dans leurs guerres mêmes ces dieux contre lesquels ils avaient pris les armes. « Mais, dira-t-on, ces dieux abattus, ils se mirent à les honorer après en avoir triomphé. » — Eh ! que peuvent donc pour les Romains ces dieux qui n'ont pu protéger leurs adorateurs contre les armes romaines ?

(8) Quant aux dieux nationaux des Romains, nous les

connaissons : Romulus, Picus, Tiberinus, Consus, Pilummus et Volummus sont leurs dieux ; Tatius trouva Cloacine et lui rendit un culte ; Hostilius fit de même pour la Terreur et la Pâleur; puis, je ne sais qui dédia des autels à la Fièvre. Voilà donc la religion qui a nourri cette ville : des maladies et des infirmités ! Il faut sans doute aussi compter Acca Larentia et Flora, deux infâmes prostituées, parmi les maladies des Romains, et parmi leurs divinités !

(9) Ce sont apparemment ces dieux qui vous ont soutenus contre les autres dieux, adorés chez les différentes nations, et qui ont étendu votre empire. Car on ne peut admettre que le Mars de Thrace, le Jupiter de Crète, la Junon d'Argos, de Samos ou de Carthage, la Mère de l'Ida et ces dieux, ou plutôt ces monstres de l'Égypte, vous aient protégés contre leurs propres fidèles.

(10) Dira-t-on peut-être que chez les Romains les vierges étaient plus chastes, les prêtres plus pieux et plus saints ? Mais presque la majorité des Vestales, à l'insu de Vesta sans doute, furent punies pour inceste ; et les autres jouirent de l'impunité, non que leur vertu fût mieux gardée, mais parce qu'elles furent plus heureuses dans leurs débordements. (11) Où voit-on plus souvent que dans les temples et parmi les autels, que par les prêtres, engager les débauchés, exercer le métier de prostitueur, préparer des adultères ? Enfin, la passion s'enflamme et se donne carrière plus souvent dans les cellules des gardiens des temples que dans les lieux de débauche eux-mêmes.

(12) D'ailleurs, avant les Romains, par la volonté de Dieu qui dispense les empires, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs même et les Égyptiens régnèrent longtemps, sans avoir ni Pontifes, ni Arvales, ni Saliens, ni Vestales, ni Augures, ni ces poulets sacrés renfermés dans une cage, dont l'appétit ou le dégoût décide du suprême intérêt de la république.

XXVI. Car j'arrive maintenant à ces fameux auspices et à ces augures des Romains, dont tu as laborieusement réuni les exemples, et qu'on s'est repenti, à ce que tu assures, d'avoir négligés, et félicité d'avoir observés. (2) Claudius, prétend-on, Flaminius et Junius ont perdu leur armée, parce qu'ils n'ont pas cru devoir attendre l'augure favorable tiré des poulets. (3) Eh quoi ! Régulus n'a-t-il pas observé les augures, et ne fut-il pas fait prisonnier? Mancinus a respecté la religion : il passa sous le joug et fut livré à l'ennemi ; Paul Emile aussi trouva les poulets gloutons : cependant il fut écrasé à Cannes, avec la majeure partie du peuple romain. (4) Caius César méprisa les augures et les auspices qui voulaient l'empêcher de faire passer ses navires en Afrique avant l'hiver : sa traversée et sa victoire n'en furent que plus faciles.

(5) Mais que dire des oracles et où s'arrêter ? Après sa mort, Amphiaräus s'est mis à prédire l'avenir, lui qui ne sut pas que sa femme allait le trahir pour un collier. L'aveugle Tirésias voyait les choses futures sans voir le présent. (6) La réponse d'Apollon Pythien à Pyrrhus est une invention d'Ennius, car à cette époque déjà, Apollon avait cessé de parler en vers. L'oracle de ce dieu, prudemment équivoque, se tut lorsque les hommes devinrent plus instruits et moins crédules. Et Démosthène, qui savait que les réponses de l'oracle étaient apocryphes, se plaignait de ce que la Pythie « philippisait ».

(7) On dira que les auspices ou les oracles ont pourtant rencontré quelquefois la vérité. On peut croire que, parmi tant de mensonges, le hasard eut parfois les apparences d'une volonté réfléchie ; mais j'essaierai de remonter jusqu'à cette source même d'erreur et de perversité, d'où sont sorties ces ténèbres, et de mettre leurs causes en pleine lumière.

(8) Il y a des esprits impurs, errants, déchus de leur force

céleste par suite de leurs désordres et de leurs passions terrestres. Ces esprits donc, après avoir perdu la pureté de leur nature, sous le poids et par la souillure des vices, cherchent à se consoler de leur malheur, et, perdus eux-mêmes, ils ne cessent de perdre les autres ; pervertis, ils ne cessent de communiquer leur erreur perverse ; éloignés de Dieu, ils ne cessent d'en séparer les autres en introduisant de fausses religions. (9) Que ces esprits soient des démons, les poètes le savent, les philosophes l'enseignent. Socrate le reconnaît, lui qui obéissait à la volonté et aux ordres d'un démon familier, quand il s'agissait d'entreprendre une affaire ou d'y renoncer. (10) Les mages aussi, non seulement connaissent les démons, mais tous les miracles qu'ils font, c'est par les démons qu'ils les accomplissent ; c'est par leur inspiration et leur influence qu'ils font leurs jongleries, qu'ils font voir ce qui n'existe point ou empêchent de voir ce qui est. (11) De ces mages, le premier en paroles et en œuvres, Hostanès, rend au vrai Dieu l'hommage qu'il mérite ; il sait que des anges, c'est-à-dire des serviteurs et des messagers, gardent le trône de Dieu, se tiennent auprès de lui pour le vénérer, de telle sorte qu'un signe de tête, un regard du Seigneur suffit pour les faire trembler d'effroi. Ce même mage a déclaré aussi que les démons sont des êtres célestes, errants, ennemis de l'humanité. (12) Eh quoi ! Platon, qui estime que c'est chose difficile de découvrir Dieu, fait-il la moindre difficulté à parler des anges et des démons ? Et même, dans son *Banquet*, n'essaie-t-il pas de définir la nature des démons? Il veut, en effet, que ce soit une substance intermédiaire entre la mortelle et l'immortelle, c'est-à-dire entre le corps et l'esprit, formée par un mélange de la pesanteur terrestre et de la légèreté céleste, d'où naît aussi, nous dit-il, l'amour qui s'insinue dans le cœur des hommes, y excite des sensations, y provoque des affections et y répand le feu de la passion.

XXVII. Or donc, ces esprits impurs, qui, suivant les

mages et les philosophes, sont des démons, se tiennent cachés sous les statues et les images consacrées. Par leur souffle, ils acquièrent l'autorité dont jouirait une divinité présente : tantôt ils inspirent les devins, tantôt ils siègent dans les temples, tantôt ils font palpiter les fibres des entrailles, ils dirigent le vol des oiseaux, ils règlent les sorts, il font rendre des oracles, où un peu de vérité est enveloppé d'une plus grande quantité de mensonges. (2) Car ils se trompent et ils trompent, d'abord parce qu'ils ignorent la pure vérité, ensuite parce que ce qu'ils en savent, ils n'osent l'avouer, de peur que cela ne tourne à leur perte. Ainsi ils nous abaissent du ciel vers la terre, ils nous éloignent du vrai Dieu pour nous tourner vers des dieux qui ne sont que matière ; ils troublent la vie, ils inquiètent le sommeil, et, se glissant même secrètement dans nos corps, en esprits subtils qu'ils sont, ils font naître des maladies, effraient les esprits, torturent les membres, pour nous forcer à les adorer, pour que, engraissés par l'odeur des autels et la chair des victimes, ils aient l'air d'avoir opéré la guérison, quand ils n'ont fait que retirer le charme qu'ils avaient jeté. (3) De là encore ces maniaques, que vous voyez courir par les rues ; on les prendrait, eux aussi, pour des devins, opérant hors des temples, à les voir se démener, hurler comme des Bacchantes et tournoyer. C'est le démon qui les excite, de même qu'il excite les autres ; il n'y a de différence que dans la forme extérieure de leur folie. (4) C'est d'eux encore que viennent ces faits que tu rappelais tout à l'heure : le songe envoyé par Jupiter pour réclamer des jeux, l'apparition des Castors à cheval, le navire qui suivit la ceinture d'une matrone.

(5) En toutes ces choses, comme la plupart d'entre vous le savent, les démons eux-mêmes reconnaissent leur intervention, chaque fois que nous les chassons des corps par la torture de nos paroles et par la flamme de nos prières. (6) Saturne, Sérapis et Jupiter et tous les démons que vous

honorez, vaincus par la douleur, déclarent d'eux-mêmes ce qu'ils sont, et ils ne mentent pas, bien que cela tourne à leur honte, surtout en présence de quelques-uns des vôtres. (7) Croyez-en leur propre témoignage, quand ils avouent qu'ils sont des démons : en effet, quand nous les conjurons au nom du seul et vrai Dieu, malgré eux, les malheureux tremblent d'effroi dans le corps et ils décampent sur-le-champ ou bien disparaissent peu à peu, selon l'aide que donne la foi du patient ou selon la grâce de celui qui le guérit. Ainsi ils fuient le voisinage immédiat des chrétiens, qu'ils cherchaient à persécuter de loin dans les assemblées chrétiennes par votre intermédiaire. (8) Voilà pourquoi ils s'insinuent dans les âmes simples, ils se servent de la crainte pour y semer secrètement la haine contre nous : car il est naturel de haïr celui qu'on craint et de traiter en ennemi, si l'on peut, celui qu'on redoute. C'est ainsi qu'ils s'emparent des esprits et ferment les cœurs, afin que les hommes commencent à nous haïr avant de nous connaître, de peur que, nous connaissant, ils ne puissent nous imiter, ou, du moins, qu'ils ne puissent pas nous condamner.

XXVIII. Comme il est injuste de juger sans connaître et sans examiner, ainsi que vous faites ! Croyez-en nous-mêmes et notre repentir. (2) Car nous aussi, nous avons été ce que vous êtes, et jadis, encore aveugles et ignorants, nous avions les mêmes opinions que vous, croyant que les chrétiens vénéraient des monstruosités, dévoraient des enfants, célébraient entre eux des festins incestueux. Et nous ne comprenions pas que c'étaient les démons qui donnaient toujours l'essor à ces fables, sans qu'elles eussent jamais été vérifiées ni démontrées. Nous ne réfléchissions pas que, depuis si longtemps, il ne s'était trouvé personne pour trahir, bien qu'on fût certain d'obtenir, je ne dis pas le pardon de son crime, mais une récompense de cette délation. Nous ne songions pas qu'il y avait si peu de mal chez les chrétiens,

qu'un chrétien accusé n'avait ni honte ni crainte, et ne se repentait que d'une seule chose : c'était de ne pas avoir été chrétien plus tôt ! (3) Et nous autres, quand nous nous chargions quelquefois de défendre et de protéger des sacrilèges et des incestueux, même des homicides, nous pensions qu'on ne devait pas du tout entendre ces accusés. Quelquefois même, la pitié pour eux nous rendait plus cruels : quand ils confessaient leur foi, nous les torturions pour les forcer à nier, croyant les arracher à leur perte, et, à leur égard, nous faisions un usage absurde de la torture, puisqu'elle ne devait pas faire éclater la vérité, mais contraindre au mensonge. (4) Et si l'un d'eux, plus faible, serré et vaincu par la douleur, niait qu'il fût chrétien, nous étions bien disposés pour lui, comme si, en abjurant son nom, il se fût justifié de tous ses méfaits par ce désaveu. (5) Reconnaissez-vous que nous avons eu les sentiments et la conduite que vous avez encore ? En effet, si la raison et non l'instigation du démon présidait aux jugements, il faudrait plutôt forcer les chrétiens, non pas à désavouer leur qualité de chrétiens, mais à confesser leurs débauches incestueuses, leurs cérémonies sacrilèges, leurs sacrifices d'enfants. (6) C'est en effet de ces fables et d'autres semblables que les mêmes démons, pour faire de nous un objet d'horreur et d'exécration, ont rempli les oreilles des ignorants. Et pourtant, cela n'est pas étonnant, car la rumeur publique, que les mensonges entretiennent et qui se dissipe dès que la vérité apparaît, est encore une œuvre des démons : ce sont eux, en effet, qui sèment et propagent les faux bruits.

(7) D'eux vient cette fable que tu entends raconter, dis-tu, et d'après laquelle une tête d'âne serait pour nous une chose sacrée. Qui donc est assez fou, pour se livrer à un pareil culte ? Qui donc a la folie plus grande encore de croire à ce culte ? Il est vrai que vous-mêmes vous consacrez des ânes tout entiers dans les étables avec votre Épone et que vous dévorez dévotement ces mêmes ânes avec Isis. De même,

vous immolez et vous vénérez à la fois des têtes de bœufs et des têtes de béliers ; vous consacrez des dieux moitié hommes et moitié boucs, des dieux aux faces de lions et de chiens. (8) Et le bœuf Apis, ne l'adorez-vous pas et ne le nourrissez-vous pas, comme les Égyptiens ? Vous ne condamnez pas non plus le culte que ceux-ci ont institué en l'honneur des serpents, des crocodiles, des autres bêtes sauvages, des oiseaux et des poissons. Le meurtre d'un de ces dieux est même puni de mort ! (9) Les mêmes Égyptiens, avec un grand nombre d'entre vous, redoutent autant l'aigreur des oignons qu'Isis, et Sérapis ne les fait pas plus trembler que les flatuosités qui sortent du corps !

(10) Celui-là aussi qui débite ces fables sur un culte infâme rendu aux prêtres, essaie de nous imputer ses propres infamies. Car ces impudicités sont peut-être le culte de ceux qui prostituent toutes les parties de leur corps, qui appellent élégance toute espèce d'impudicité, qui portent envie à la licence des courtisanes, qui se livrent à toutes les débauches contre nature : hommes dont la langue est impure, même s'ils se taisaient, qui éprouvent le dégoût de leur impudicité avant d'en ressentir la honte. (11) O crime horrible ! ils commettent sur eux-mêmes des attentats que l'âge tendre ne peut supporter, et que la servitude la plus dure ne peut imposer !

XXIX. Ces turpitudes et d'autres semblables, il ne nous est pas même permis de les écouter, et il serait honteux de nous en justifier plus longuement. En effet, vous imaginez, sur le compte de personnes chastes et vertueuses, des actions que nous croirions impossibles, si vous n'en prouviez l'existence par votre conduite.

(2) Quant à ce que vous attribuez à notre religion le culte d'un malfaiteur et de sa croix, vous versez dans une erreur qui est bien loin de la vraisemblance, en supposant qu'un malfaiteur ait *mérité* de passer pour un dieu ou qu'un être terrestre ait *pu* passer pour tel. (3) En vérité, il est à plaindre,

celui qui place toute son espérance dans un homme mortel ; car, cet homme mort, tout le secours qu'il peut donner disparaît. (4) Les Égyptiens, j'en conviens, choisissent un homme pour l'adorer : c'est lui seul qu'ils cherchent à se rendre propice, c'est lui qu'ils consultent en toutes choses, c'est à lui qu'ils immolent des victimes. Mais cet homme, qui est un dieu pour les autres, est certainement un homme pour lui-même, bon gré mal gré ; en effet, il ne trompe pas sa propre conscience, s'il trompe celle des autres. (5) Les princes et les rois aussi, on ne les honore pas comme des grands hommes, comme des hommes d'élite, ce qui est permis, mais on les flatte, par une honteuse et fausse adulation, comme des dieux : et pourtant, pour un homme éminent, notre respect serait une récompense plus juste, et pour un homme de bien, notre affection serait une récompense plus douce. Ainsi on invoque leur divinité, on adresse des supplications à leurs images, on implore leur génie, c'est-à-dire leur démon ; et il y a moins de danger pour vous de prêter un faux serment par le génie de Jupiter que par celui d'un roi !

(6) Quant aux croix, nous ne les adorons pas et nous ne les désirons pas. Mais vous autres, qui consacrez des dieux de bois, peut-être adorez-vous bel et bien des croix de bois comme faisant partie de vos dieux. (7) Car vos enseignes mêmes, et vos bannières et les étendards des camps, qu'est-ce autre chose que des croix dorées et ornées ? Vos trophées victorieux n'imitent pas seulement la forme d'une simple croix, mais même celle d'un homme crucifié. (8) Le signe de la croix, nous le voyons d'une façon toute naturelle dans un navire, qui vogue à pleines voiles ou qui glisse les rames étendues. Le signe de la croix se voit encore lorsqu'on dresse un joug, et lorsqu'un homme lève les bras pour vénérer Dieu en esprit. Ainsi donc, le signe de la croix repose sur l'ordre de la nature ou c'est votre religion qui le forme.

XXX. Je voudrais maintenant prendre à partie celui qui

dit ou qui croit que notre initiation a lieu par le meurtre et avec le sang d'un enfant. Crois-tu possible qu'un corps si tendre, si faible soit susceptible de recevoir de si mortelles blessures ? que quelqu'un puisse tuer un nouveau-né, qui est à peine un homme, répandre et boire ce jeune sang ? Personne ne peut croire à pareille barbarie à moins d'en être capable. (2) Et en effet, c'est vous autres que je vois exposer aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie les fils que vous avez procréés, ou bien leur infliger une mort terrible en les étranglant. Il y a des femmes qui, par les médicaments qu'elles prennent, étouffent dans leurs entrailles mêmes le germe destiné à devenir un être humain, et commettent un infanticide avant d'avoir enfanté !

(3) Et c'est assurément de l'exemple de vos dieux que viennent ces pratiques. Saturne, en effet, n'exposa pas ses fils, mais les dévora. Par une conséquence naturelle, dans certaines parties de l'Afrique, des parents lui immolaient leurs enfants, en étouffant leurs vagissements sous les caresses et les baisers, afin de ne pas offrir à Saturne une victime plaintive. (4) C'était un usage sacré pour les habitants de la Tauride Pontique et pour l'Égyptien Busiris, d'immoler leurs hôtes ; et pour les Gaulois, de sacrifier à Mercure des victimes humaines ou plutôt inhumaines ; et c'était un sacrifice propre aux Romains, d'enterrer vivant un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise. De nos jours encore, ils honorent Jupiter Latiaris par des homicides, et, ce qui est bien digne du fils de Saturne, ils engraissent ce dieu avec le sang d'un malfaiteur, d'un criminel. (5) C'est ce dieu lui-même, je crois, qui apprit à Catilina à sceller sa conjuration par le sang ; à Bellone, à verser le sang humain pour initier à son culte ; au peuple enfin, à guérir l'épilepsie au moyen du sang d'un homme, c'est-à-dire par un mal pire encore. (6) Ils n'agissent pas autrement, ceux qui dévorent les bêtes sauvages provenant de l'arène, encore couvertes

et teintes de sang, ou gorgées des membres ou de la chair d'un homme. Pour nous, il ne nous est pas permis d'assister à un homicide ni en spectateur ni en auditeur, et nous nous gardons tellement de verser le sang humain, que nous ne voulons pas même dans nos aliments le sang des animaux comestibles.

XXXI. Quant au festin incestueux, c'est un gros mensonge que la troupe des démons a imaginé contre nous, afin de souiller la gloire de la chasteté par l'outrage d'une monstrueuse infamie, et d'écarter ainsi de nous les hommes, en les effrayant par cette croyance abominable, avant qu'ils aient eu le temps de reconnaître la vérité. (2) C'est ainsi qu'au sujet de ce banquet, ton Fronton, lui aussi, n'a fait que jeter l'insulte en déclamateur, et il n'a pu déposer en témoin: car c'est plutôt parmi vos peuples que ces crimes ont pris naissance. (3) La loi permet, chez les Perses, d'avoir commerce avec sa mère. Pour les Égyptiens et les Athéniens, le mariage avec une sœur est légitime. Vos histoires et vos tragédies, que vous lisez et que vous écoutez avec plaisir, glorifient les incestes. Ainsi vous honorez même des dieux incestueux, qui se sont unis à leur mère, à leur fille, à leur sœur. (4) Il est donc naturel que vous soyez souvent pris en flagrant délit d'inceste, et que vous commettiez ce crime toujours. Même sans le savoir, malheureux que vous êtes, vous pouvez vous jeter dans des unions illégitimes. En éparpillant vos amours indifféremment partout, en procréant des enfants en tout lieu, en exposant ceux-là mêmes qui sont nés dans vos foyers, comme vous faites souvent, en les abandonnant à la pitié d'autrui, il vous arrive nécessairement de rencontrer les vôtres, de tomber sur vos propres enfants. Ainsi vous ourdissez une tragédie incestueuse, sans même en avoir conscience !

(5) Nous, au contraire, nous montrons de la pudeur, non seulement sur nos visages, mais encore dans nos cœurs :

nous restons sans peine fidèles au lien d'un seul mariage et nous ne reconnaissons qu'une seule femme pour perpétuer notre race, ou bien aucune. Les festins que nous célébrons, ne sont pas seulement pudiques, mais encore sobres ; en effet, nous ne nous adonnons pas à la gourmandise et nous ne prolongeons pas les repas à boire du vin, mais nous tempérons notre gaîté par la gravité. Chastes de langage, plus chastes encore de corps, beaucoup de nous conservent, sans en tirer gloire, l'éternelle virginité d'un corps sans tache. Bref, le désir de l'inceste est tellement loin de nous, que même une chaste union fait rougir beaucoup des nôtres.

(6) Et si nous refusons vos honneurs et vos pourpres, il n'en résulte pas que nous soyons la lie du peuple. Nous ne sommes pas non plus des factieux, parce que nous sommes tous animés d'un bon esprit, aussi paisibles quand nous sommes réunis que quand nous sommes seuls. Enfin, vous ne pouvez nous accuser de n'être bavards que dans les coins solitaires, si vous rougissez ou si vous craignez de nous écouter en public.

(7) Quant à ce fait que notre nombre augmente tous les jours, loin de suffire pour nous convaincre d'erreur, il témoigne en faveur de notre secte ; car une vie vertueuse fait que les partisans persévèrent et qu'on fait des recrues parmi les étrangers. (8) De même, ce n'est pas à des marques physiques, comme vous le pensez, mais à un autre signe, à l'innocence et à la modestie, que nous nous reconnaissons sans peine ; de même encore, chose qui vous afflige, nous nous aimons d'une affection mutuelle, parce que nous ne savons pas haïr ; de même enfin, et cela vous fait envie, nous nous appelons « frères », comme étant fils d'un seul Dieu, notre Père, comme participant à la même foi et comme cohéritiers de la même espérance. Vous, au contraire, vous ne vous reconnaissez pas mutuellement, vous

êtes pleins de haine les uns contre les autres, et vous ne reconnaissez des frères les uns dans les autres que pour commettre des fratricides.

XXXII. Pensez-vous encore que, pour n'avoir ni temples ni autels, nous cachions l'objet de notre culte? Quelle image de Dieu pourrais-je façonner, puisque, à juger sainement, l'homme lui-même est une image de Dieu? Quel temple pourrais-je lui bâtir, puisque tout cet univers qu'il a construit, ne peut le contenir? (2) Et alors que moi, qui ne suis qu'un homme, je demeure plus à l'aise, enfermerais-je dans une chapelle la grandeur d'une pareille majesté? Ne vaut-il pas mieux lui dédier un sanctuaire dans notre cœur? Ne faut-il pas plutôt le consacrer dans notre esprit? Offrirais-je à Dieu des victimes, grandes et petites, qu'il a créées pour mon usage, en sorte que je lui renverrais son présent? Ce serait de l'ingratitude! Car une victime agréable, c'est un esprit droit, un cœur pur, une âme sincère. (3) C'est pourquoi, pratiquer la vertu, c'est invoquer Dieu; cultiver la justice, c'est faire des libations à Dieu; s'abstenir de la fraude, c'est se rendre Dieu propice; arracher un homme au péril, c'est immoler à Dieu la plus belle des victimes. Voilà nos sacrifices, voilà le culte dû à Dieu : ainsi, chez nous, celui-là est le plus religieux qui est le plus juste.

(4) Mais, dites-vous, ce Dieu que nous adorons, nous ne le montrons pas et nous ne le voyons pas. Oui, certes; mais si nous croyons à l'existence de Dieu, c'est parce que, sans le voir, nous pouvons le sentir. En effet, dans ses œuvres et dans tous les mouvements de l'univers, nous voyons son action toujours présente : quand il tonne, quand il éclaire, quand la foudre tombe, quand le temps est serein. (5) Et ne trouve pas étrange, si tu ne vois pas Dieu. Le vent et les souffles remuent, secouent, agitent toutes choses, et pourtant nos yeux ne voient ni vent ni souffles. Le soleil même, qui donne à tous la faculté de voir, nous ne pouvons le regarder

en face. Ses rayons forcent le regard de se détourner ; la vue s'obscurcit, si on l'envisage, et, si on le considère plus longtemps, la vue s'éteint. (6) Quoi donc ? L'auteur même du soleil, cette source même de la lumière, tu en pourrais soutenir la vue, alors que ses éclairs te font détourner les yeux, et que sa foudre t'oblige à te cacher ? Tu veux voir Dieu avec des yeux de chair, et ton âme elle-même, qui te fait vivre et parler, tu ne peux ni la voir ni la saisir !

(7) Mais, dites-vous encore, Dieu ignore les actions humaines, et, résidant au ciel, il ne peut être auprès de tous, ni connaître chacun en particulier. — Tu es dans l'erreur, ô homme, et tu t'abuses. De quel lieu, en effet, Dieu serait-il éloigné, puisque toutes les choses, célestes et terrestres, ainsi que celles qui sont en dehors de cette province du monde sont pleines de Dieu ? Partout, il est non seulement très près de nous, mais répandu dans nous.

(8) Considère de nouveau le soleil : il est fixé au ciel, mais il est répandu sur toutes les terres ; partout présent, il circule entre toutes choses, il s'y mêle et nulle part sa clarté n'est troublée. (9) A plus forte raison, Dieu, qui est l'auteur de toutes choses et qui contemple toutes choses, à qui rien ne peut être caché, est-il présent dans les ténèbres, présent dans nos pensées, ces autres ténèbres. Nous n'agissons pas seulement sous lui, mais nous vivons, pour ainsi dire, avec lui.

XXXIII. Et ne nous flattons pas de notre nombre : il nous semble que nous sommes innombrables, mais pour Dieu, nous sommes très peu nombreux. Nous, nous distinguons les peuples et les nations : pour Dieu, ce monde tout entier n'est qu'une seule famille. Les rois connaissent tout ce qui se passe dans leur royaume par les missions confiées à leurs ministres : Dieu n'a pas besoin de rapports, car nous ne vivons pas seulement sous ses yeux, mais dans son sein.

(2) Mais, dites-vous, il n'a servi de rien aux Juifs d'honorer,

eux aussi, un seul Dieu, par des autels et des temples, avec la pompe la plus éclatante. — Tu t'abuses par ignorance, si, oubliant ou ne sachant pas l'histoire du passé, tu ne te souviens que de l'histoire récente. (3) En effet, les Juifs aussi ont déserté notre Dieu, je dis « notre Dieu », parce que le même Dieu existe pour tous les hommes. Tant qu'ils l'ont adoré avec un cœur pur, innocent et pieux, tant qu'ils ont obéi à ses salutaires commandements, de peu qu'ils étaient, ils devinrent innombrables ; de pauvres, ils devinrent riches, et d'esclaves, ils devinrent rois. Une poignée d'entre eux anéantit de grandes armées ; sans armes, ils vainquirent des ennemis armés, les poursuivant dans leur fuite, par l'ordre de Dieu et avec l'aide des éléments.

(4) Relis leurs écrits, ou ceux de Flave Josèphe, pour ne pas nous arrêter aux plus anciens, ou bien, si tu préfères les Romains, cherche le livre d'Antonius Julianus sur les Juifs : tu verras que c'est par leur perversité qu'ils ont mérité leur sort et que rien ne leur est arrivé, qui ne leur eût été prédit depuis longtemps, s'ils persistaient dans leur rébellion. (5) Ainsi tu comprendras qu'ils ont été plutôt déserteurs que désertés, et qu'ils n'ont pas été faits captifs avec leur Dieu, comme tu le dis en impie, mais livrés par Dieu comme transfuges de la loi.

XXXIV. Pour ce qui est de l'embrasement du monde, nier qu'un feu puisse tomber tout à coup ou que l'eau puisse manquer, c'est une erreur qu'il faut laisser au vulgaire. (2) En effet, qui d'entre les sages met en doute, qui ignore que tout ce qui a pris naissance doive mourir et que ce tout ce qui a été fait doive périr ? que le ciel aussi, avec tout ce que le ciel renferme, aura une fin, comme il a eu un commencement? Si l'eau douce des souces et l'eau de la mer cessent d'alimenter le soleil, la lune et les autres astres, le monde entier sera la proie du feu : telle est l'opinion constante des Stoïciens, parce que, disent-ils, l'humidité disparue, l'univers

que vous voyez s'enflammera tout entier. (3) Les Épicuriens professent tout-à-fait la même doctrine au sujet de la conflagration des éléments et de la ruine du monde. (4) Platon déclare que les parties du globe sont tantôt inondées, tantôt embrasées chacune à son tour ; et, après avoir dit que le monde a été créé éternel et indissoluble, il ajoute cependant que pour Dieu seul, son auteur, le monde est dissoluble et périssable. Ainsi, rien d'étonnant, si ce gigantesque édifice est détruit par celui qui l'a construit.

(5) Tu vois donc que les philosophes, dans leurs discussions, affirment ce que nous disons, non pas que nous ayons marché sur leurs traces, mais parce qu'ils ont emprunté aux divines prédictions des prophètes une ombre de la vérité qu'ils ont défigurée.

(6) Il en est ainsi encore de la résurrection. Les plus illustres d'entre les philosophes, Pythagore d'abord et surtout Platon, ont enseigné ce dogme, mais ils ont dénaturé et amoindri la vérité. Ils veulent, en effet, qu'après la dissolution des corps, les âmes seules demeurent perpétuellement et passent, par des migrations répétées, dans d'autres corps toujours nouveaux. (7) Ils ajoutent, pour altérer tout à fait la vérité, que les âmes des hommes entrent dans des animaux domestiques, des oiseaux et des bêtes sauvages. En vérité, cette opinion est digne, non d'un philosophe qui étudie, mais d'un mime qui débite des bouffonneries. (8) Cependant, pour notre thèse, il suffit que, sur ce point encore, vos sages s'accordent en quelque manière avec nous.

(9) D'ailleurs, qui serait assez sot et assez borné pour oser contester que l'homme, qui a pu être créé par Dieu, puisse être reconstitué par lui ; que le corps de l'homme, qui n'est rien après sa mort, de même qu'il n'a rien été avant sa naissance, puisse renaître du néant, ainsi qu'il est sorti du néant ? Au contraire, il est plus difficile de donner l'existence à ce qui n'est pas, que de reproduire ce qui a existé.

(10) Crois-tu qu'une chose périsse pour Dieu, parce qu'elle se dérobe à nos faibles regards ? Tout corps qui se dessèche et se réduit en poussière, ou qui se dissout en eau, ou qui se condense en cendres, ou qui s'envole en fumée, échappe à nos sens, mais est conservé pour Dieu, sous la garde des éléments. Et nous ne craignons pas, comme vous le pensez, que le mode de la sépulture ne nuise à la résurrection ; mais nous suivons d'ordinaire la plus vieille et la meilleure coutume, celle de l'inhumation.

(11) De plus, vois comme toute la nature prélude, pour notre consolation, à la résurrection future. Le soleil se couche et renaît, les astres disparaissent et reviennent, les fleurs meurent et revivent ; après avoir vieilli, les arbustes se couvrent de feuilles ; les semences doivent se corrompre pour reprendre vigueur. Il en est des corps dans le siècle, comme des arbres en hiver : ils cachent leur verdeur sous une apparente aridité. (12) Pourquoi es-tu impatient de les voir revivre et revenir au cœur de l'hiver ? Il nous faut aussi attendre le printemps des corps.

Et je n'ignore pas que la plupart des hommes, ayant conscience de ce qu'ils méritent, désirent de n'être rien après leur mort, plutôt qu'ils ne croient au néant : ils préfèrent, en effet, être anéantis entièrement que de revivre pour subir des supplices. Leur erreur s'augmente tout à la fois par la liberté qui leur est accordée dans ce monde et par l'infinie longanimité de Dieu, dont le jugement sera d'autant plus juste qu'il est plus lent à venir.

XXXV. Et pourtant les livres des savants et les chants des poètes avertissent les hommes de ce fleuve ardent et de ce feu qui, partant des marais du Styx, fait plusieurs fois le tour des Enfers : les savants et les poètes ont appris ces choses, à la fois par la révélation des démons et par les oracles des prophètes, et ils ont enseigné qu'elles ont été préparées pour d'éternels supplices. (2) Et voilà pourquoi, chez eux, Jupiter

lui-même, le roi des dieux, jure avec une crainte religieuse par les rives brûlantes et par le noir abîme : car, comme il prévoit le châtiment réservé à lui-même et à ses adorateurs, il le redoute et tremble.

(3) Ces tourments n'ont ni mesure ni terme. Là le feu, comme s'il avait une intelligence, brûle et répare, dévore et entretient. De même que les feux de la foudre atteignent les corps sans les consumer, de même que les feux de l'Etna et du Vésuve et ceux de tous les volcans brûlent sans s'épuiser : de même, ce feu vengeur s'entretient sans détruire ceux qui brûlent, et il se nourrit des corps qu'il déchire sans les ronger.

(4) Il n'y a que les impies qui puissent douter que Dieu châtie justement, comme sacrilèges et criminels, ceux qui ne le connaissent pas ; car, ce n'est pas un moindre crime d'ignorer que d'offenser l'auteur de toutes choses et le maître de l'univers. (5) Et, bien qu'il soit vrai que l'ignorance de Dieu suffirait pour mériter un châtiment, de même que la connaissance de Dieu suffirait pour obtenir son pardon,cependant, si l'on nous compare, nous chrétiens, à vous autres, on nous trouvera beaucoup meilleurs que vous, bien que quelques-uns des nôtres s'écartent de la discipline. (6) En effet, vous défendez l'adultère et vous le commettez : pour nous, nous ne naissons hommes que pour nos épouses. Vous punissez les crimes quand ils sont perpétrés ; chez nous, d'y penser même est un crime. Vous craignez les témoins : nous redoutons même la conscience, témoin auquel on ne peut échapper. Enfin, la prison regorge de vos partisans : on n'y trouve pas un chrétien, à moins que ce ne soit un martyr ou un renégat de sa religion.

XXXVI. Quant au destin, qu'on n'y cherche ni consolation de ses malheurs, ni excuse de sa conduite. Admettons que notre condition dépende de la fortune : l'esprit demeure libre et, par conséquent, ce sont les actions de l'homme qui

sont jugées, et non pas sa qualité ni son rang. (2) En effet, qu'est-ce autre chose que le *destin*, sinon ce que Dieu a *destiné* à chacun de nous par sa parole ? Lui qui peut connaître d'avance notre caractère et notre étoffe, il fixe aussi la destinée de chacun suivant ses mérites et ses qualités. Ainsi, ce n'est pas notre naturel qui est puni, ce sont les dispositions de notre esprit. En voilà assez sur le destin pour le moment : ce peu suffira ; ailleurs, nous en parlerons plus longuement et d'une manière plus approfondie.

(3) D'autre part, quant à ce que nous passons presque tous pour être pauvres, ce n'est pas notre honte, mais notre gloire : car le luxe énerve l'âme, tandis que la frugalité la fortifie. (4) Au reste, peut-on être pauvre, si l'on n'a aucun besoin, si l'on ne convoite pas le bien d'autrui, si l'on est riche aux yeux de Dieu ? Le pauvre est plutôt celui qui, ayant beaucoup, désire encore davantage. (5) Je vais dire le fond de ma pensée : personne ne peut être aussi pauvre qu'il l'était en naissant. Les oiseaux vivent sans patrimoine et les troupeaux paissent au jour le jour : c'est pour nous toutefois qu'ils sont nés, et en réalité nous les possédons, si nous ne les convoitons pas. (6) Aussi, de même qu'un voyageur marche d'autant plus à son aise qu'il est moins chargé, de même, dans ce voyage de la vie, le plus heureux est celui que la pauvreté allège des soucis, et non pas celui qui gémit sous le poids des richesses. (7) Cependant, si nous croyions que les richesses nous fussent utiles, nous les demanderions à Dieu : il pourrait nous en accorder une bonne part, lui à qui tout appartient. Mais nous aimons mieux de mépriser les richesses que de les accumuler sans fin : nous ambitionnons plutôt l'innocence, nous demandons plutôt la patience, nous préférons être bons que d'être prodigues.

(8) Si nous sentons les infirmités physiques de la nature humaine et si nous en souffrons, ce n'est pas un châtiment, mais une milice. Le courage se fortifie par les afflictions et

le malheur est souvent une école de vertu ; enfin, les forces morales et physiques s'engourdissent sans le travail et l'exercice. Voyez tous vos grands hommes eux-mêmes, que vous nous proposez en exemple : ce sont leurs malheurs qui les ont rendus célèbres. (9) Il n'est donc pas vrai que Dieu ne puisse pas nous secourir ou qu'il dédaigne de le faire, puisqu'il est le maître de toutes choses et qu'il aime les siens : mais c'est dans l'adversité qu'il nous sonde et nous apprécie ; c'est par les épreuves qu'il pèse le caractère de chacun ; jusqu'au dernier soupir, il s'enquiert de la volonté de l'homme, étant sûr que rien ne peut lui échapper. Ainsi, il nous éprouve par les revers, comme on éprouve l'or par le feu.

XXXVII. Quel beau spectacle pour Dieu, que de voir un chrétien combattre contre la douleur, affronter les menaces, les supplices, les tortures, braver en riant le bruit des instruments de mort et la cruauté du bourreau, maintenir sa liberté contre les rois et les princes, ne céder qu'à Dieu seul, son maître, et défier en triomphateur et en vainqueur celui-là même qui a prononcé la sentence contre lui ! Car c'est être vainqueur que d'avoir atteint son but ! (2) Quel est le soldat qui n'affronte le danger avec plus d'audace sous les yeux de son général ? Nul en effet n'obtient la récompense avant l'épreuve. Et pourtant ce que le général n'a pas, il ne le donne point : il ne saurait prolonger la vie, il ne peut accorder que des distinctions militaires. (3) Mais, au contraire, le soldat de Dieu ne se voit ni abandonné dans la douleur, ni anéanti par la mort. Ainsi, un chrétien peut paraître malheureux, mais ne peut l'être réellement. Vous-mêmes, vous portez aux nues les hommes éprouvés par le malheur, tels que Mucius Scévola, qui, s'étant mépris en voulant frapper le roi, eût péri au milieu des ennemis, s'il n'avait point sacrifié sa main droite. (4) Mais combien des nôtres ont supporté, sans un cri de douleur, que non seulement leur main droite, mais leur corps tout entier fussent

brûlés, consumés, alors surtout qu'il dépendait d'eux d'être sauvés ! (5) Mais pourquoi comparer des hommes à Mucius ou à Aquilius ou à Régulus ? Nos enfants et nos faibles femmes se rient des croix et des tortures, des bêtes féroces et de toutes les épouvantes des supplices, avec une patience que Dieu leur inspire dans la douleur. (6) Et vous ne comprenez pas, ô malheureux, qu'il n'est personne qui veuille subir un châtiment sans raison ni qui puisse supporter les tortures sans le secours de Dieu !

(7) Mais ce qui vous trompe peut-être, c'est que ceux qui ignorent Dieu abondent en richesses, sont comblés d'honneurs et jouissent du pouvoir. Ces infortunés ne sont élevés plus haut que pour retomber plus bas. Comme des victimes, ils sont engraissés pour le supplice et couronnés pour le châtiment. Je vais plus loin : ces hommes ne sont portés aux commandements et aux dignités que pour qu'un pouvoir sans frein trafique à son gré de leur génie malfaisant. (8) Car, sans la connaissance de Dieu, quel bonheur solide peut exister, puisque c'est la mort ? Semblable à un songe, le bonheur s'évanouit, avant qu'on puisse le tenir. (9) Tu es roi : mais tu ressens autant de crainte que tu en inspires, et quelque nombreuse que soit la suite qui t'accompagne, tu es cependant seul au jour du danger. Tu es riche : mais il est dangereux d'avoir confiance dans la fortune ; dans le court voyage de la vie, un abondant viatique n'est pas un secours, mais une charge. (10) Tu t'enorgueillis de tes faisceaux et de ta pourpre : illusion humaine bien vaine et souci des dignités bien frivole, que de vouloir briller sous la pourpre, quand le cœur est souillé. Tu est noble par naissance et tu élèves tes aïeux aux nues : mais nous naissons tous de condition égale, la vertu seule nous distingue.

(11) Nous donc, pour qui la conduite et la vertu seules ont du prix, nous nous abstenons naturellement de vos funestes plaisirs, de vos cortèges et de vos spectacles : nous

savons que leur origine se rattache à votre culte et nous en condamnons les attraits corrupteurs. Car qui, dans les jeux du cirque, n'aurait horreur de la démence des gens du peuple qui se disputent? Et dans les combats de gladiateurs, qui n'aurait horreur de cette école de l'homicide? (12) Dans les jeux scéniques même, la folie n'est pas moins grande et la turpitude s'étale plus à l'aise ; en effet, tantôt un mime raconte les adultères ou les représente ; tantôt un histrion efféminé, en jouant l'amour, l'inspire aux spectateurs. Il flétrit vos dieux en leur endossant des infamies, des soupirs amoureux, des haines ; par des douleurs simulées, il vous arrache des larmes, et cela, par des gestes vains et une vaine mimique. Ainsi, vous réclamez de vrais homicides, et vous en pleurez de faux !

XXXVIII. Si nous dédaignons les restes des sacrifices et les coupes des libations, ce n'est pas un aveu de notre crainte, mais une affirmation de la vraie liberté. En effet, bien que tout ce qui naît, soit un don inviolable de Dieu et ne puisse être altéré par aucun usage, nous nous abstenons pourtout de ces offrandes, pour qu'on ne puisse pas penser que nous nous soumettons aux démons, auxquels on fait des libations, ou que nous rougissons de notre religion.

(2) Mais qui donc peut douter que nous aimions les fleurs printanières, alors qu'au printemps, nous cueillons et la rose et le lis et toutes les autres fleurs agréables par leur couleur ou leur parfum ? Nous nous servons de fleurs détachées pour les répandre, et de molles guirlandes pour les mettre autour de notre cou. Si nous ne plaçons pas de couronnes sur nos têtes, excusez-nous : le doux parfum d'une fleur, nous avons l'habitude de le sentir par le nez, et non par l'occiput ni par les cheveux.

(3) Nous ne couronnons pas non plus nos morts. Pour moi, je m'étonne plutôt que, si les morts ont du sentiment, vous en approchiez une torche, et que vous leur donniez

une couronne, s'ils n'ont pas de sentiment : s'ils sont heureux, ils n'en ont pas besoin, et s'ils sont malheureux, les fleurs ne peuvent les réjouir. (4) Nous faisons nos funérailles avec cette même simplicité que nous montrons dans la vie; nous n'attachons pas à nos morts une couronne qui se dessèche, mais nous attendons de Dieu une couronne de fleurs éternellement fraîches. Paisibles, humbles, confiants dans la générosité de notre Dieu, nous sommes animés de l'espoir d'une félicité future, dont sa majesté présente est un gage certain. Ainsi donc, nous ressuscitons heureux, heureux dès maintenant dans la contemplation de l'avenir.

(5) Que Socrate, le bouffon d'Athènes, s'arrange donc, lui qui a déclaré ne rien savoir et qui se glorifie du témoignage d'un démon bien trompeur cependant ! Qu'Arcésilas aussi, et Carnéade et Pyrrhon et toute la foule des Académiciens délibèrent ! Que Simonide, à son tour, demande sans cesse des délais ! Nous autres, nous méprisons l'orgueilleux sourcil de ces philosophes, que nous connaissons pour des corrupteurs, des adultères, des tyrans et des hommes toujours éloquents pour attaquer leurs propres vices ! (6) Nous qui portons la sagesse, non pas sur notre visage, mais dans notre cœur, qui ne disons pas de grandes choses, mais qui les faisons, nous nous glorifions d'avoir trouvé ce que ceux-là ont cherché avec les plus grands efforts sans pouvoir y atteindre.

Pourquoi sommes-nous ingrats et pourquoi nous envions-nous notre bonheur, si c'est à notre époque que la vérité sur Dieu est arrivée à sa maturité ! Jouissons de notre bonne fortune et réglons notre opinion sur la raison : que la superstition soit réprimée, que l'impiété soit confondue, que la vraie religion seule demeure ! »

XXXIX. Octavius avait terminé son discours. Pendant quelques instants, nous le regardâmes, interdits et silencieux. Pour moi, mon admiration était si grande que j'étais tout

hors de moi : j'admirais qu'il eût prouvé par des arguments, par des exemples, par des autorités tirées de ses lectures, toutes ces choses qu'il est plus facile de sentir que de dire, qu'il eût vaincu les méchants avec ces mêmes armes de la philosophie dont ils se servent, enfin qu'il eût montré la vérité non seulement facile à comprendre, mais encore facile à accepter.

XL. Tandis que je faisais ces réflexions sans rien dire, Cécilius s'écria : « Je félicite vivement mon ami Octavius ; mais je me félicite aussi et je n'attends pas l'arrêt. Nous avons vaincu l'un et l'autre, car dussé-je paraître impudent, je m'attribue la victoire. En effet, si Octavius est mon vainqueur, moi j'ai triomphé de l'erreur.

(2) Pour ce qui est donc du fond de la question, je reconnais la Providence, je me rends quant à l'existence de Dieu et je tombe d'accord de la pureté de votre religion, que, dès à présent, j'appelle la nôtre. Cependant, il me reste sur le cœur quelques difficultés, qui ne font pas obstacle à la vérité, mais dont l'éclaircissement est nécessaire pour une complète instruction. Comme le soleil est à son déclin, nous les examinerons demain, et ce sera plus facile, parce que nous sommes d'accord sur l'ensemble. »

(3) « Ma joie, dis-je à mon tour, est plus complète encore et je me réjouis au nom de nous tous, parce que la victoire d'Octavius me profite aussi, car je suis dispensé de la mission si odieuse de prononcer l'arrêt. Toutefois mes paroles ne sauraient lui donner les louanges qu'il mérite. Le témoignage d'un homme, et surtout d'un seul homme a peu de poids ; mais Octavius a reçu une récompense inappréciable de Dieu, qui a inspiré son discours et dont le secours lui a procuré la victoire. »

(4) Après, nous nous séparâmes, heureux et joyeux, Cécilius d'avoir cru, Octavius d'avoir vaincu, et moi de la foi de l'un et de la victoire de l'autre.

II

LANGUE ET SYNTAXE

DE

MINUCIUS FÉLIX



1. Nous ne nous proposons pas ici de faire une étude complète et raisonnée de la langue et du style de Minucius Félix ; notre seul but est de présenter, sous une forme méthodique, les particularités du vocabulaire, de la grammaire et du style que nous avons relevées au cours de notre commentaire.

Cette étude systématique a paru d'autant plus nécessaire qu'il n'existe pas encore de grammaire du latin post-classique [1]. Pour ne pas l'allonger outre mesure, nous ne répéterons pas ici les explications données dans notre édition classique de l'*Octavius*, à laquelle nous prions le lecteur de bien vouloir se reporter chaque fois.

Nous nous plaçons au point de vue des élèves qui n'ont encore lu que des auteurs classiques et particulièrement Cicéron. Comparer toujours la langue post-classique à la langue classique, c'est encore un moyen de fortifier la connaissance de celle-ci.

Il nous arrivera plus d'une fois de relever ici des particularités syntaxiques qui ne sont pas étrangères à la langue classique, mais sur lesquelles nous avons cru bon d'attirer l'attention.

BIBLIOGRAPHIE.

2. La langue et le style de Minucius Félix ont fait depuis

---

1. On trouvera, dans l'*Historische Grammatik der lat. Sprache*, hrsg. von G. LANDGRAF, t. III, 1, p. 88-96, une liste de travaux spéciaux sur la langue de chaque auteur latin. Cette liste, dressée en 1903, est devenue incomplète.

La grammaire historique de A. DRAEGER (*Historische Syntax der lateinischen Sprache*, I-II. 2te Aufl. Teubner, 1878) s'arrête vers la fin du IIe siècle et rendra de grands services ; mais elle ne s'occupe que peu des auteurs chrétiens (I, p. VII).

quelques années l'objet de nombreux travaux, mais le sujet est loin d'être épuisé.

Voyez la bibliographie complète dans notre édition critique (Louvain, Ch. Peeters, 1903), continuée dans nos *Studia Minuciana* (= *Musée Belge*, 1902 et 1906, et à part).

E. Theissen, *De genere dicendi M. Minucii Felicis*. Diss. Tübingen, 1894.

E. Wölfflin, *Minucius Felix. Ein Beitrag zur Kenntnis des afrikanischen Lateins*. Archiv für lat. Lex., 7, 1892, p. 467-84.

B. Seiller, *De sermone Minuciano*. Diss. Augsbourg, Pfeiffer, 1893.

Ploss, *Der Sprachgebrauch des M. F.* Progr. Borna, 1894.

E. Norden, *De M. Minucii Felicis aetate et genere dicendi*. Progr. Greifswald, 1897.

L. Dalmasso, *L'arcaismo nell' Octavius di M. F.* Rivista di filologia, 1909, t. 37, fasc. 1. 33 pp.

Nous citerons plus loin les travaux spéciaux.

On peut aussi consulter les éditions annotées de Lindner, Holden, Dombart, Léonard, l'*index verborum rerumque grammaticarum* de Boenig (pp. 82-116), et notre *Lexicon Minucianum*, cité plus loin, p. 73, en note.

Enfin, certains articles critiques fournissent beaucoup pour l'étude de la langue :

J. Vahlen, *Opuscula academica*, II, pp. 106-132 (Annotationes criticae in Octavium. Index lect. 1894. Berlin), et *Hermes*, 28, 1893, p. 354-9 ; 30, 1895, p. 385-90.

E. Norden, *Goett. gelehrte Anzeigen*, 1904, n° 4, p. 293-312 (sur l'éd. Boenig).

C. Synnerberg, *Randbemerkungen zu M. F.* I et II. Helsingfors, 1889 et 1903.

P. Thomas, *Notes sur M. F.* Rev. de l'Instr. publ. en Belg., 47 et 48 (1904 et 1905).

P. v. Winterfeld, *Zu M. F.* Philologus, 63, 1904, p. 315-316.

A. Elter, *Prolegomena zu Minucius Felix*. Bonn, 1909.

A. Ausserer, *De clausulis Minucianis*. Innsbrück, Wagner, 1906.

Évolution de la langue latine.

3. La langue latine a subi, sous l'Empire, diverses influences qui ont amené peu à peu la transformation du vocabulaire et de la grammaire.

> Ut silvae foliis pronos mutantur in annos,
> Prima cadunt : ita verborum vetus interit aetas
> Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.

Horace avait prévu le renouvellement du vocabulaire ; il en avait indiqué les causes et tracé les règles (1). Il faut des mots nouveaux, disait-il, pour désigner les choses nouvelles ; la langue se transforme avec les idées :

> Si forte necesse est
> Indiciis monstrare recentibus abdita rerum.

Or, ce fut d'abord la littérature, et plus encore la philosophie grecques, popularisées à Rome depuis Cicéron, qui importèrent quantité d'idées inconnues jusque-là, surtout des idées abstraites. Cicéron lui-même avait dû innover souvent : « *Qualitates* » *appellavi quas* ποιότητας *Graeci appellant* (*Acad.*, 1, 25. Cf. *De n. d.*, 2, 91-4). Que de changements dans les mœurs, dans les institutions, dans les idées, dans la civilisation en général, pendant le cours des premiers siècles de l'Empire ! Et par conséquent, que de besoins nouveaux à satisfaire ! Le temps vint, d'autre part, où Rome subit l'influence des provinces qu'elle avait soumises, où l'Afrique, l'Espagne, la Gaule eurent leurs écoles, fournirent des écrivains à la littérature latine et où chaque province donna à Rome quelque chose de son caractère propre, de ses idées et de sa civilisation nationale. Il arriva

---

1. HORACE, *Art poét.*, 47-72. Tout ce passage est à méditer.

que la langue vulgaire, que Rome avait apprise au monde, prenant sa revanche d'une longue oppression, reparut dans la bouche et sous la plume des descendants des vaincus romanisés et vint réclamer le droit de cité dans la langue littéraire :

Plus de mot sénateur, plus de mot roturier !

Ce mot révolutionnaire de Victor Hugo [1] fut de plus en plus vrai de la langue latine et on cessa de plus en plus d'observer les règles sévères qui avaient banni de la prose tout mot de la langue vulgaire ou archaïque ou poétique.

Enfin, au cours du IIe siècle commença de se faire sentir une influence beaucoup plus puissante et plus décisive, car elle devait renouveler toute la civilisation romaine, idées, sentiments, institutions, et par conséquent la langue. « Une religion nouvelle était née, avait grandi et conquis peu à peu le monde, entraînant avec elle une révolution complète et proposant à l'humanité un idéal nouveau. C'était plus qu'il ne fallait pour bouleverser la langue » [2]. Le christianisme introduisit une foule de notions nouvelles qui, à la différence de la philosophie, furent acceptées de tous les hommes, cultivés ou illettrés. Il acheva d'habituer l'esprit romain aux spéculations abstraites et remplit la langue latine d'une abondance de mots abstraits ; il donna le goût des expressions et des tournures abstraites.

Ces causes diverses agirent sur la syntaxe comme sur le vocabulaire.

---

1. Toute la pièce est curieuse à lire. On la trouvera expliquée dans le charmant livre d'E. LEGOUVÉ, *La lecture en action* (Paris, Hetzel), p. 112 et s.

2. H. GOELZER, *La latinité de S. Jérôme*, p. 20. Nous recommandons de lire l'*Introduction* de cet ouvrage.

VOCABULAIRE.

4. Pour enrichir et renouveler le vocabulaire, les écrivains ont à leur disposition un certain nombre de procédés qu'ils appliquent soit instinctivement soit avec réflexion. La création de *mots nouveaux*, tirés des mots latins ou empruntés au grec ; le retour aux *mots archaïques ;* le droit de cité accordé aux termes de la *langue poétique* ou du *parler populaire*, enfin les *significations nouvelles* attribuées aux mots connus et les *alliances de mots* neuves, telles sont les principales sources, où chaque écrivain puise les éléments d'une langue qui porte la double empreinte de son temps et de sa personnalité. Car, depuis que la discipline classique a cessé de contenir les écrivains dans les bornes imposées par l'usage [1], une tendance s'est fait jour, c'est celle de se créer un style personnel, capable de séduire un public de plus en plus délicat et raffiné.

5. Mots nouveaux. On trouve, dans les 40 chapitres de l'*Octavius*, environ 230 mots [2] que ne renferment pas les lexiques de Cicéron [3]. La plupart étaient entrés dans le trésor de la langue commune avant M. F. On ne peut compter comme véritables néologismes que les mots qui

---

1. César disait : *Habe semper in memoria atque in pectore, ut tamquam scopulum sic fugias inauditum atque insolens verbum.* (Aulu-Gelle, 1, 10, 4.) Cic., *De orat.*, 3, 97 : *Moneo ut caveatis, ne exilis, ne inculta sit vestra oratio, ne vulgaris, ne obsoleta.* 3, 39 : *Non erit utendum verbis iis quibus jam consuetudo nostra non utitur.*

2. Voy. notre *Lexicon Minucianum* (Bibl. de la Fac. de Philosophie et Lettres de l'Univ. de Liége. Série gr. 8°, fasc. III), et notre article : *M. F. et le Thesaurus linguae latinae* (*Musée Belge*, 1906, p. 67-74).

3. H. Merguet, *Wörterbuch zu Cicero.* Leipz., Dieterich, 1905.

lui sont propres (*semel dicta*, ἅπαξ εἰρημένα) et ceux qu'on trouve chez lui pour la première fois.

Nous citerons d'abord les *semel dicta* et les mots les plus rares ; puis nous étudierons la formation des autres.

6. Voici dix SEMEL DICTA (ils sont expliqués dans notre commentaire) :

Substantifs : *intergressu* (15, 2), *notaculum* (31,8), *procupido** (26,12).

Adjectifs : *multivira* (22, 8), formé d'après *univira (ib.)*, *inexesus* (35, 3).

Verbes : *inrotare* (3, 6), *pudescit* et *taedescit* (28, 10) ; *consubsidunt* (40, 2).

Adverbe : *paenitenter* (26, 1).

Participe : *adstrangulatos* (30, 2).

7. Dix autres mots se trouvent chez M. F. POUR LA PREMIÈRE FOIS :

adfirmator (31, 2), opposé à *testis*, *concatenatus* (17, 2), *detriumphatus* (25, 7), *intererro* (10, 5), *litabilis* (32, 2), *perditio* (27, 2), *reparatio* (17, 6), *physiologicus* (19, 11), *solubilis* (34, 4), *vivifico* (32, 6).

Ces créations ne sont peut-être pas toutes dues à M. F., mais elles prouvent, dans leur ensemble, qu'il était un styliste original.

8. Ajoutons quelques MOTS RARES :

cantabrum, drapeau (29, 7); *hibernum* sc. *tempus* pour *hiems* (34, 11); *hodieque*, aujourd'hui encore (21, 11) ; *impossibile* (19, 14) ; *perpes* pour *perpetuus* (11, 5) ; *praemicare*, étinceler (5, 9) ; *nidificare*, créé peut-être par Virgile (22, 6), et les adverbes *solummodo*, pour *solum* ou *tantum* ou *modo* (18, 3 ; 28, 2 ; 35, 6) et *inpraesentiarum* (5, 1). Etc.

9. FORMATIONS DES MOTS. La plupart des mots nouveaux sont formés régulièrement, par composition ou par dérivation, au moyen de *préfixes* ou de *suffixes* connus et conformément aux procédés familiers à la langue latine. La nouveauté consiste dans le nombre de ces mots et dans l'emploi qui en est fait. *Gramm.*, § 91 et 223 [1].

1. On peut consulter utilement, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres : E. BERGER, *Stylistique latine* ; O. WEISE, *Les caractères de*

Suffixe *tor* ou *sor*, *trix*. Chaque verbe peut donner naissance à un dérivé concret en *tor* ou *sor*, *trix*, qui marque l'*agent*. Le latin classique s'était montré réservé dans l'emploi de ces mots, il en avait restreint le nombre, parce qu'il ne les appliquait qu'à celui qui fait *habituellement* l'action du verbe ou à qui cette action a valu un nom dans l'histoire : *Romulus conditor urbis*. Hors ces deux cas, il préfère le participe présent ou la périphrase de la proposition relative : *legentes*, *qui legunt*. Or, le nombre de ces mots se multiplie, parce qu'on s'habitue à désigner par eux celui qui ne fait qu'une fois l'action du verbe. M. F. en a 25 ; voici ceux que Cicéron n'a pas : *adfirmator*, *moderator*, *repertor*, *nutrix* et *venatrix*. Les mots en *tor* servent à éviter une périphrase, qui paraît souvent lourde.

10. Le goût pour l'abstraction se montre dans l'abondance des DÉRIVÉS ABSTRAITS qui marquent 1° l'action du verbe ou l'état 2° une qualité.

1) Suffixe *tio* ou *sio*, *tus* ou *sus*. M. F. en a 136, dont 74 en *io* et 62 en *us* :

adsertio, *auctus*, *conflagratio*, *exploratio*, *formatio*, *generatio*, *ignoratio*, *instigatio*, *intergressus*, *jaculationes*, *libratio*, *lusus*, *perditio*, *planctus*, *pollicitatio*, *reparatio*, *resurrectio*, *suspectus*, *tinnitus*, *vagitus* ne sont pas cicéroniens.

Suffixe *ura* : *genitura*.

2) Les substantifs qui marquent une qualité ont les suffixes *ia*, *tia*, *tas* et *itas*, *tudo*. C'est leur nombre qui frappe, plus que leur nouveauté [1].

ia (9) : *facundia*, *imperitia (Dei)*, *prosapia* (archaïque).

ies (3) : *temperies*.

tia (40) : *versutia*.

tas et *itas* (72) : *ariditas*, *autumnitas*, *maturitas*, *nativitas*, *olivitas*, *simplicitas*, *sinceritas*, *unitas*.

tudo : *claritudo* (32, 8), à côté de *claritas* (16, 5 ; 17, 2 ; 18, 10).

---

la langue latine ; F. ANTOINE, *Observations sur les exercices de traduction du français en latin* (trois vol. de la *Nouv. collection* Klincksieck, Paris.)

1. Nous indiquons le nombre entre parenthèses et nous citons ceux qui ne sont pas cicéroniens.

11. Parmi les autres suffixes de substantifs, citons encore :
ela (5) : *cautela*, *loquella*, *medella* ; en outre : *querella*, *tutela*.
or (28) : *viror*.
crum (4) : *ambulacrum*, *lavacrum*, pour *ambulatio*, *lavatio*.
ium (42) : *eloquium*, *homicidium*. *jejunium*, *sacrilegium*, *taedium*.
mentum (10) : *figmentum*.
men (6) : *fragmen*.
ulum : *jaculum* et *cingulum*.

12. Enfin les diminutifs, souvent mis pour les primitifs : *tirunculus*, *cellula*, *fabella*, *navicula*, *palmula*, *terriculae*, *notaculum* (de *nota*), *vasculum*, etc. *Muliercula* pour *mulier* (21, 3 ; mais « faibles femmes » 37, 5).

13. Les suffixes d'adjectifs qui ont donné le plus de mots nouveaux, sont :
bilis (16) : *favorabilis*, *impossibilis*, *inaestimabilis*, *incomprehensibilis*, *insolubilis*, *inviolabilis*, *litabilis*, *rationabilis*, *solubilis*, *venerabilis*.
alis (8) : *carnalis*, *feralis*, *natalis*, *poenalis*.
osus (17) : *fabulosus*, *inreligiosus*, *propudiosus*, *spumosus*.
ulis : *currulis* et *edulis*.
aris : *piacularis*.

14. Ajoutons les adjectifs, formés de substantifs au moyen des suffixes *atus* et *itus* : « garni de » :
alatus, *barbatus*, *pilleatus*, *sceleratus*, *spicatus*, *ungulatus* et *ignitus*, et les diminutifs *Graeculus*, *vetulus*, *parvulus* et *novellus*, dont les deux derniers sont devenus substantifs.

Cicéron n'a pas non plus *pallidus*, *trepidus*, *vividus*, *garrulus*.

14. Enfin, citons les superlatifs :
extremus et extimus (3, 2), *intimus*, *postumus*, *proximus*, superlatif qui a donné le comparatif de l'adverbe : *proximius* (19, 1), *solistimus* (27, 1).

15. Les adverbes en *e* (14) et en *o*, en *ter* ou *iter* (19) et en *tim* ou *sim* (7) sont nombreux :
consulte, *incaute*, *innoxie* — *immerito*, *inopinato*, — *audaciter* (pour *audacter*), *infeliciter*, *paenitenter*, *flagrantius* (de *flagranter*). Ceux en *im* sont tous cicéroniens : *certatim*, *gradatim*, *passim*, *sensim*, *statim*, *vicatim*, *vicissim*. Ajoutez *inpraesentiarum* (5, 1).

16. Les verbes qui se multiplient le plus, en perdant

souvent leur sens premier, ce sont les INCHOATIFS et les FRÉQUENTATIFS OU INTENSIFS. On les préfère aux verbes simples, parce qu'ils ont une forme plus pleine : leur sens est souvent le même que celui des primitifs.

Inchoatifs (41) : *ardesco*, *coalesco*, *dinosco*, *indolesco*, *sordesco* (19, 14; 37, 10), *torpesco*, *pudescit* et *taedescit* (28,10).

Fréquentatifs (18) : *desponsata*, *grassor*, *offenso*, *recurso*, *repenso*.

Un derivé en *io* est à citer : *ferocio*.

17. Signalons enfin les PARTICIPES :

adstrangulatus, *coalitus*, *compeditus*, *concatenatus*, *concinnatus*, *degravatus*, *detriumphatus*, *ebriatus*, *effigiatus*, *expansus*, *impuratus*.

et les adjectifs formés d'un participe et du préfixe *in* (14) : *impatiens*, *inexesus*, *inexploratus*, *infaustus*, *inlicitus*.

18. VERBES COMPOSÉS : a) de deux radicaux : *nidifico*, *vivifico*.

b) d'une préposition : *adstrangulo*, *concateno*, *desponso*, *detriumpho*, *inambulo*, *inroto*, *intererro*, *interprimo*. Un seul est composé de deux prépositions : *consubsidunt* (40, 2).

ADJECTIFS COMPOSÉS : *lucifugus*, *multiformis*, *multivira* et *univira*, *seminudus* et *semivir*.

On voit clairement que tous ces mots, formés régulièrement, ne sont pas contraires au génie de la langue.

19. Les VERBES COMPOSÉS D'UNE PRÉPOSITION sont préférés aux verbes simples, comme à l'époque archaïque. Ils donnent lieu à deux observations :

1° Les verbes composés sont mis l'un pour l'autre ou à la place du simple :

ejerato nomine pour *abjurato* (28,4); *inculco* pour *conculco* ou *calco* « fouler aux pieds » et « braver » (22,6 et 37,1) ; *inquiro* pour *conquiro* ou *quaero* (24,1), *reclusus* pour *inclusus* (25,12); *reservo* pour *conservo* ou *servo* (34,10 et 38,7); *repromitto* pour *promitto* 11, 3 ; *retorqueo* pour *detorqueo* ou *torqueo* (34,7).

Voici encore des composés qu'on peut considérer comme mis pour les simples : *adstrangulatos* (30,2) ; *confingo* (10, 5 ; 26, 6) ; *contego* (9, 5; 11, 4): *coaequo* (7,3) ; *concremo* (23,7) ; *contestor* (7,4) ; *depereo* (5,10) ; *delibo* (12,5) ; *diffindi* (16,3) ; *praemico* (5,9) ; *prorogo* (13,4) ; *persentio* (13,2) ; *insparsis mendaciis* pour *sparsis* (28,6).

2° Il arrive aussi que le verbe simple est mis pour le composé :

capti pour *decepti* (20,2, cf. 11,5) ; *creo* pour *procreo* (21,12), *fleo* pour *defleo* (24, 4 ; 37, 12), *fluo* pour *defluo* (5, 9), *fundo* pour *profundo* (25,3 ; 30,1), *ligo* pour *colligo* (23,4), *nascor* pour *renascor* (34,11), *oro* pour *adoro* (22,1) ; *positus* pour *depositus* (3,3), *premo* pour *imprimo* (2,4) et pour *deprimo* (5,13), *rapio* pour *adripio* ou *corripio* (25,7), *servo* pour *observo* (26,3), *solvo* pour *dissolvo* (5,7) ; *surgo* pour *resurgo* (24,4), *tendi* pour *extendi* (3,3; 17,5), *voco* pour *invoco* (29,6) ; *voro* pour *devoro* (28,2) (*devorant* 30,6).

20. Mots archaïques [1]. Quantité de mots usités dans la langue archaïque (Plaute, Ennius, Térence, Caton, Varron, etc.) furent exclus du *sermo urbanus* et de la langue littéraire à l'époque classique. Les écrivains de l'Empire, cherchant à renouveler l'expression ou obéissant à une mode de leur temps, reprirent beaucoup de ces mots : ils les puisèrent directement dans les anciens auteurs ou les empruntèrent à la langue poétique ou à la langue vulgaire, où ils avaient survécu. Il suit de là que « archaïque, vulgaire [2], poétique » et « post-classique » sont souvent synonymes.

Voici des mots qui sont dans ce cas :

Substantifs.

ambulacrum 3, 3
autumnitas 2, 3
claritudo 32, 8
figmentum 24, 8
fragmen 2, 1
instigatio 27,3 ; 28,5
propudium 29,2
prosapia 14,1 (3)
notaculum 31,8
terriculae 37,5

1. Sur les archaïsmes en général dans M. F., voy. L. Dalmasso, *L'arcaismo nel « Octavius » di M. F.* (*Rivista di filologia*, 1909, p. 7-37).

2. Sur le latin vulgaire, voy. l'article d'E. Wölfflin, dans le *Philologus*, 34, 1876 : *Bemerkungen über das Vulgärlatein* (p. 136-65). F. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. I, p. 39-133, et la bibliographie qu'il donne.

3. Cic., *Tim.*, 11,39 : *et eorum* (sc. *deorum*), *ut utamur veteri verbo, prosapiam.* Sall., Jug., 85, 10 : *hominem veteris prosapiae ac multarum imaginum.* Quint., 1, 6, 40, cite ce mot parmi les *verba ab ultimis et jam oblitteratis repetita temporibus* ; ailleurs (8,3,26), il dit : *sed prosapia insulsum.* Cf. Elter, *op. cit.*, p. 50.

Adjectifs.

cassus 12, 1
crispus 3, 3
edulis 30,6
perpes 11,5
piacularis 22, 8
propudiosus 25,8
rationalis 19,11
ungulatus 23,5
deux composés :
perinjurius 15,1
insincerus 2,6
un superlatif :
extimus 3,3.

Participes.

compeditus 23,5
ebriatus 9, 6
effigiatus 3,1
ignitus 23,7
impiatus 28,5
impuratus 22,4

Verbes.

dedecoro 37,12
fabulor 9,4
ferocio 6,2
fugito 27,7
intererro 10,5
interprimo 10, 12
impiatum est 25,6
ludos facio 24,3
offenso 2,1
oro « parler » 40,3
propitio 29,4 ; 32,3
recurso 17,6
runcino 22,3
ruspor 5,5
et les déponents passifs :
meditor 25,11
remuneror 7,2
fabricor

Particules : absque *pour* sine (six fois, voy. 12,5) ; adeo *pour* praeterea ; inpraesentiarum 5,1.

Ellipses : crastino (die) 40,2 ; hodiernum *et* hibernum (tempus).

21. MOTS GRECS. Nous citons ici tous les mots d'origine grecque, que M. F. a employés :

astrologi
asylus
atheos
atomus (f.)
comicus
cymbalum
glaucus
historicus
machina
mysteria
philippizein
philosophus
philosophia
philosophari
physiologicus
pompa
symposion
tyrannus

et les mots chrétiens : angelus, christianus, daemon, daemonium, propheta.

22. EXPRESSIONS POÉTIQUES. La couleur poétique du style de Minucius vient à la fois des réminiscences directes des poètes, de Virgile surtout, et des expressions imagées, des métaphores poétiques dont sa langue est parsemée [1]. Il connaît Ennius (12, 7 ; 18, 6 et 19, 1) et

1. La couleur poétique éclate surtout dans l'exorde, qui est à la fois narratif et descriptif.

Térence (21, 2) par Cicéron. A Lucrèce, il emprunte une image (V, 230=2, 1 : *infracta loquella*) et ses idées sur les atomes (5, 7-9). A Catulle, il prend une construction hardie du verbe *alludere* (3, 3). Horace lui a peut-être fourni une expression (1, 3). Quant à Virgile, il l'imite en plus de vingt passages, bien qu'il ne le cite qu'une fois (19, 1) :

1,1 : *revocare* ; 1,4 : *amores* ; 3,3 : *vestigia retrahens* ; 3,4 : *oram legebamus* ; 4,5 : *obicibus* ; 5,6 : *insano indulgere labori* ; 5,10 : *caeli tractus* ; 5,13 : *vindemia* ; 6,2 : *ultra solis vias* ; 7,4 : *Allia nomen infaustum* ; *Parthos signa repetamus* ; 7,5 : *augusta numinibus* ; 9,2 : *vana superstitio* ; 16,3 : *diffinditur* ; 19,1 : *diem duxerit* et les vers cités ; 21,6 : *Latium* ; 24,1 : *nidificant*, ; 25,3 : *sine more* ; 30,5 : *haustu* ; 35,1-3 : *Stygia palus* ; 38,2 : *mollibus sertis* ; 39,1 : *intentos vultus*. Ovide paraît lui avoir été familier et Juvénal aussi (4,1) [1].

23. Voici maintenant a) quelques MOTS OU TOURNURES POÉTIQUES :

adstruere pour *addere* (6, 8) ; *adusque* pour *usque ad* (24, 8) ; *aequor* pour *mare* (3, 3) ; *aura bona* pour *odor* (38, 2) ; *autumni maturitas* et *hiberna olivitas* 17, 7 ; *caecus* pour *occultus* 9, 5 ; *cani fluctus* (3, 3) et *cana seges* (5, 13); *dorsum maris*, νῶτον θαλάσσης (3, 6); *eques* pour *equus* (7, 3) ; *facilis* pour *propitius* (6, 1) ; *labor* et *senium lunae* (17, 5); *flatus* pour *ventus* (3, 3) ; *frondesco* (34, 11) ; *lapsibus exercitis* pour *cursu* (17, 9) ; *limen aequoris* (2, 3) ; *horrifica* (22, 5) ; *pejerare deos* (7, 6 ; cf. Lucain, 6, 749) ; *plantas (= pedes) tingere* (3,3); *ubertas lactei roris* pour *lac* (18, 2) ; *vindemia* pour *uvae* (5, 13). Etc.

b) quelques *constructions poétiques* [2] :

alludere avec l'acc. (3, 3), *detriumphatos* au passif (25, 7), *inundare* au sens passif (34, 4), *inplexos* (20, 3) et *recta montium* (17, 10). Etc.

24. SIGNIFICATIONS NOUVELLES DES MOTS. Nous distinguons deux catégories :

a) les mots qui ont pris un sens nouveau par l'évolution naturelle de la langue, sans autre raison spéciale. Ils sont très nombreux et le sens nouveau peut remontrer plus ou moins haut dans l'histoire de la langue. Citons :

SUBSTANTIFS : *alumnus* au sens transitif « qui élève » (25, 8) ;

1. Voy. le commentaire et les sources dans notre première édition (1903).

2. Sur les *constructions* poétiques, voy. la Syntaxe.

antistes pour *magistra* (6, 1) ; *facilitas* « crédulité » (14, 4 ; cf. 8, 4) ; *jaculum* « une pierre jetée » (3, 6) ; *machinator* « architecte » (5, 7) ; *novellus* pour *infans* (30, 1) ; *orator* « déclamateur » (31, 2); *parricida* pour *homicida* (28, 3) ; *numen* pour *numen dei* (6, 1) ; *orbis* pour *orbis terrarum* (6, 2); *universitas* pour *universitas rerum* (17, 2): *providentia* pour *providentia dei* (18. 5) ; Cic., *De n. d.*, 2, 74 ; *filii* pour *liberi*, *filii filiaeque* (21, 8 ; 30, 2 ; 31, 4. Cf. Tert., *Ad nat.*, 1, 16.)

ADJECTIFS : *favorabilis* pour *gratus* (39, 1) ; *seminudus* au figuré (8, 4 ; 16, 5) ; *venerabilis* « respectueux » (6, 1).

VERBES : *adsistere* pour *adesse* « être présent » 27, 6 ; « assister » (20, 2 : cf. 26, 11) ; *adspirare* et *infundere* absolument « inspirer » (26, 10): *arguere* pour *examinare* (36, 9); *discedens* pour *decedens e vita* (1, 2) [1]; *demergit* pour *demergitur* (34, 11): *mereo* « obtenir » (13, 2) ; *praecerpere* « prédire » 7. 6 ; *sustinere* pour *exspectare* 38, 4 ; *ventilare* « mettre en circulation » (28, 10). Le participe *constitutus* remplace le part. présent du verbe *esse* (ὤν), voy. 17, 11 et 32, 7.

ADVERBES : *identidem* « sans cesse » (14, 6 ; 16, 4) ; *merito* et *nec immerito* (1, 1 et 13, 1) « naturellement » ; *publice* pour *palam* (31, 6).

Remarquons particulièrement le retour au sens premier, qui est aussi une façon de renouveler la langue : *ambitio* (4, 6) et *ambitus* (6, 2); *felix* « fertile » (20, 3); *errores* (3, 3); *publicus error* pour *error populi* ou *vulgi* (19, 10). Etc.

25. b) Les mots qui ont reçu un sens nouveau dans la LANGUE RELIGIEUSE, *surtout chrétienne :*

angelus, *cultura* « culte » (22, 4), *christianus*, *daemon* et *daemonium*, *fides* « la foi » (27, 7), *fratres* (9, 2), *gratia* « la grâce » 27, 7 ; *nostrates* « nos coreligionnaires » (16, 5); *profanus* pour *impius* (8, 4); *providentia* pour *providentia Dei* (18, 5, etc.) ; *saeculum* « le monde » opposé à « l'éternité » (34, 11-12) ; *sanctus* « pieux » (1, 2) [2] ; *tirunculi* « néophytes » (9, 5) ; *carnalis* opposé à « spirituel » (18, 10 et 32, 6) ; *inspirata* « inspirée par Dieu » (37, 5 et 40, 3); *jejunium* « jeûne » (8, 4); *nuntius* = *angelus* (26, 11); *religionis profugus* « renégat » (35, 6); *vivifico* (32, 6) ; *surgere*, *resurgere*, *renasci*, *reparari* « ressusciter » ; *condicio renascendi* « résurrection ».

Rem. M. F., ayant donné à son apologie une forme plutôt philosophique que théologique (Introd., § III), n'a pas eu

1. Voy. C. WEYMAN, *Zeitschr. f. oest. Gymn.*, 45, p. 1075. A. ELTER, p. 20.

2. Voy. H. DELAHAYE, *Analecta Bollandiana*, 28, p. 145 et ss. A. ELTER, *op. cit.*, p. 12.

l'occasion de se servir de beaucoup de termes propres à la langue chrétienne [1].

26. Minucius, avocat distingué, emprunte naturellement quelques mots au VOCABULAIRE JURIDIQUE :
res mihi cum Octavio est (4, 4), *convenire aliquem* (30, 1), *comperendinare* (38, 5), *obtinuit* « il a gagné sa cause » (40, 3) ; *reus religionis* (35, 6) ; *soluta legibus fortuna* est du droit public (5, 13) ; enfin *accessio* (22, 7), *adfirmator* pour *testis* (31, 2) et *adsertio* « revendication » (38, 1).

27. La langue chrétienne aime à comparer la vie à une « milice » (36, 8) et le chrétien à un soldat (*miles Dei* 37, 3). Le renégat est un transfuge *transfuga* (33, 5) ou un déserteur (*deseruisse*, ib.). *Speculator* (32, 9) est aussi un terme militaire.

28. Africanismes. Sous l'Empire, les provinces, surtout la Gaule, l'Espagne et l'Afrique, fournirent à Rome des écrivains, dont la langue devait porter la trace de leur origine ; car, dans chaque province, la langue commune, implantée par les vainqueurs, avait revêtu une physionomie spéciale [2]. On a cherché, sans beaucoup de succès jusqu'ici, à fixer les caractères des parlers provinciaux et spécialement ceux de la langue africaine. En quoi consiste l'*africitas ?*

On a soutenu d'abord qu'elle se distingue par de nombreux *archaïsmes* dans le vocabulaire et dans la syntaxe.

Les Romains étaient maîtres de l'Afrique depuis la destruction de Carthage (146 av. J.-C.). La langue que les soldats, les marchands et les colons y implantèrent, c'était le latin qu'on parlait alors, le latin vulgaire et le latin archaïque (*sermo priscus*, *sermo rusticus*). Jamais les règles classiques, qui fixèrent peu à peu le *sermo urbanus*, n'y

1. Dans l'*Archiv für lat. Lex.*, 9, 1894, 586, P. GEYER (*Oratio = Gebet*) montre que, dans M. F., *oratio* n'a pas le sens de « prière, oraison », mais celui de « discours, langage ».

2. S. Cyprien, Ep. 25 : *Latinitas et regionibus mutatur et tempore.*

furent imposées. A l'école, les grammairiens africains continuèrent même à expliquer les vieux auteurs, et les poètes de l'âge d'or n'y firent jamais la loi (Suét., *De gramm.*, 24). Il en résulte que, quand l'Afrique eut des écrivains, leur langue dut se distinguer du latin classique par une teinte d'archaïsme : c'est un des caractères du latin d'Afrique (*africitas*), de celui de Fronton, d'Apulée, de Tertullien, de S. Cyprien et d'Arnobe.

Nous avons relevé ci-dessus les *mots* archaïques employés par M. F., mais leur origine africaine n'est pas prouvée. La manie archaïsante des contemporains de Fronton suffit pour les expliquer et ils ne paraissent nullement propres aux Africains.

Nous pensons qu'il en est de même des prétendus africanismes qu'on a signalés dans la *syntaxe* de M. F.

Ce qui serait plus probant, ce serait de trouver dans le vocabulaire ou dans la syntaxe de M. F., des *nouveautés* qui lui seraient communes avec les autres Africains et avec eux seuls [1]; mais les nouveautés qu'on a maintes fois signalées comme africaines, se retrouvent également chez les écrivains qui ne sont pas originaires d'Afrique [2].

29. Tandis que la langue classique obéit à une règle qui

---

1. Surtout ce qu'on a appelé le *tumor Africus* (l'emphase et la redondance africaines) et les tournures sémitiques.

2. Sur le latin d'Afrique, voy. Wölfflin, *Archiv für lat. Lexicogr.*, 1892, 7, p. 1-7 et 467-84 ; Kuebler, *ibid.*, 1893, 8, p. 161-202. W. Kroll, *Das Afrikanische Latein* (Rhein. Museum, 52, 1897, p. 575).

On trouvera des listes d'archaïsmes et de nouveautés prétendument propres à l'Afrique dans les articles de Wölfflin et de Dalmasso (p. 15-22). Celui-ci montre qu'on n'y peut découvrir rien de proprement africain. — K. Sittl a reconnu que la thèse de son livre : *Die lokalen Verschiedenheiten der lat. Sprache* (Erlangen, Deichert, 1892. Cf. p. 92) est excessive.

Voy. aussi G. Boissier, *L'Afrique romaine*, pp. 295-300 ; P. Monceaux, *Hist. littér. de l'Afrique chrétienne*, I, p. 505-506. Dom Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, I, p. 98-104, et sa bibliographie, p. 99, note 3. Sur les écrivains païens, voy. surtout P. Monceaux, *Les Africains* (Paris, Lecène, 1894).

est la même pour tous, la langue post-classique est soumise aux caprices des tendances individuelles. Les écrivains choisissent leur modèle dans le passé et suivent le goût de leur temps. Minucius Félix a une grande prédilection pour Cicéron et il serait intéressant de montrer que son vocabulaire est beaucoup plus cicéronien que celui de ses contemporains : lecteur très assidu de Cicéron, M. F. emprunte souvent à son auteur favori l'expression d'une idée, un mot, une tournure, quand il ne lui prend pas à la fois l'idée et l'expression. Les rapprochements que nous avons faits dans notre commentaire, suffiraient pour le prouver.

Et pourtant son vocabulaire est loin d'être cicéronien ou classique. Le nombre des mots que Cicéron n'a pas connus est très considérable. M. F. ne les a pas inventés ; du moins, on peut dire que la plupart appartiennent à la langue de son temps, qui forme un ensemble assez compliqué de vocables réellement nouveaux, de termes archaïques, ou poétiques, et de mots grecs. Ce qui distingue peut-être plus encore cette langue de la langue classique que les mots eux-mêmes, c'est l'emploi plus fréquent ou différent qu'elle fait de beaucoup de mots, qui ne sont pas nouveaux par eux-mêmes ou du moins qui sont régulièrement formés suivant les procédés familiers de la langue latine.

GRAMMAIRE.

30. De même que le vocabulaire, la grammaire et le style de Minucius Félix se ressentent de l'influence de Cicéron. Sa syntaxe et son style sont plus classiques que ne le sont la syntaxe et le style des auteurs de l'époque antonine. Mais, ici encore, M. F. n'a pu ni voulu se soustraire complètement à son temps : il n'a pas songé à faire un pastiche. C'est là un point de vue faux, qui a fait commettre à Baehrens, à Cornelissen et à d'autres tant de lourdes bévues dans leurs tentatives de corriger le ms. de Paris.

On reconnaît nettement dans la grammaire de M. F. les influences qui ont été prépondérantes au IIe siècle, au siècle d'Aulu-Gelle, d'Apulée et de Fronton, à savoir :

1° la vogue des archaïsmes ou l'imitation des auteurs antérieurs à l'époque classique (Ennius et les poètes dramatiques);

2° la prédilection pour les constructions réservées autrefois à la poésie ;

3° la recherche des hellénismes, c'est-à-dire « de constructions auxquelles le latin, abandonné à lui-même, ne serait pas arrivé et qu'il n'a formées qu'en reproduisant le type grec » [1] ;

4° l'invasion des vulgarismes ou pour mieux dire, la tendance à continuer le développement de la langue dans le sens de l'analyse, tendance enrayée longtemps par la sévérité classique *(sermo urbanus)* ;

---

1. J. BRENOUS, *Étude sur les hellénismes dans la Syntaxe latine* (Paris, 1895), p. 440. « Les hardiesses de syntaxe inspirées par le grec n'étaient pas senties comme une infraction à la règle, précisément parce que la langue grecque était pour les Romains comme une seconde langue maternelle ». *Ibid.*, p. 441-2.

5° le goût de l'abstraction dans la construction ou dans la liaison des mots, comme dans l'emploi des mots, goût poussé quelquefois jusqu'à la bizarrerie.

Réunissez tout cela et ajoutez-y la tendance individualiste, le caprice de l'écrivain, qui ne rencontre plus aucun frein, et vous aurez ce que nous appelons la grammaire de l'*époque post-classique*, et non celle de la *décadence ;* car, chez les écrivains de talent, cette langue n'est pas plus une langue de décadence que ne l'est la langue française chez les auteurs du XIX[e] siècle, chez L. Veuillot ou V. Hugo, par exemple.

Orthographe.

31. L'orthographe du ms. de Paris est fautive et capricieuse [1]. On peut constater cependant que, suivant les théories des analogistes, M. F. préfère la dissimilation à l'assimilation : *adgredior*, *adpello*, *inberbis*, *inlicitus*. Il distingue les deux parties du mot composé et il écrit *insparsis* pour *inspersis* (28, 6 ; cf. 22, 10). C'est une recherche d'archaïsme [2]. Autres graphies archaïques : *locuntur* (9, 6), *inicum* (28, 1), *set* (14, 2 et 37, 9), *delitisco* (27, 1), *liniamentum*, et peut-être : *facinerosus* (25, 2), *loquella* (2, 1), *medella* (7, 6), *querella* (14, 5) et *pilleatus* (24, 3).

Déclinaisons.

32. I. SUBSTANTIFS. Génitif archaïque des noms de la 2[e] décl. en *ius*, *ium* : *obsequi* (4, 6), *plebei* (7, 3), et les noms propres : *Antoni*, *Claudi*, *Flavi*, *Januari*, *Juni*, *Octavi*, *Pythi*. Ailleurs, il écrit *ii : ingenii*, *imperii*, etc.

Accusatif des noms propres grecs : *Astarten* — *Antisthe-*

1. Voyez le relevé fait par H. BOENIG, dans la Préface de son édition, p. XV-XXII, et notre apparat critique du texte qui précède notre *Lexicon Minucianum.*

2. L. DALMASSO, L'*arcaismo nel Octavius di M. F. (Riv. di filologia*, 1909).

nen, *Socraten*, *Ganymeden*, *Socraten*, *Xenophanen*, — *Apin*, mais : *Protagoram*.

2. PRONOMS. *Haec* (de *hae-ce*), fém. plur., pour *hae* (3, 4), *istaec*, neutre pl pour *ista* (40, 1). Archaïques.

Aliqui pour *aliquis* (5, 2) et *si qui* pour *si quis* (28,4) sont peut-être archaïques.

Toto orbi pour *toti orbi* (11, 1) est surtout post-classique, mais déjà dans César [1].

Conjugaisons.

33. FORMES CONTRACTES. M. F. aime à contracter les formes du subj. parfait ou plus-que-parfait et de l'infin. parfait : *comprobaris* et *repudiaris* 5, 1; *delectarit* 14, 3; *norunt* 22, 7; *adornasset* 39, 1 ; *inplesset* 2, 3; *perisset* 37, 3; *desisset* 26, 6; *consuesse*, *nosse*, etc.

34. VOIX. Verbes déponents qui prennent un sens passif : *fabricari* 22, 5 ; 24, 6 ; 32, 1 ; 34, 4; *meditari* 25, 11; *remunerari* 7, 2. Archaïque.

Au participe : *confessus* « avoué, évident » 13, 2 ; 14, 7 ; 17, 4 ; *mentitus* « faux » 34,11.

A l'époque archaïque, on hésitait encore sur la forme de beaucoup de verbes, qui étaient tantôt à la voix active tantôt à la voix déponente : *remunero* et *remuneror*. Il en résulte que ces verbes pouvaient avoir un passif.

Participe passé passif à sens actif : *placitum* 23, 4, pour *placentem*.

Verbe qui a pris la forme passive : *deficitur* 18, 3, avec le sens de *caret*.

Verbes actifs à sens intransitif ou réfléchi : *inpingere* 3, 1, *inundare* 34, 4, *demergere* 34, 11.

Videri « être vu » *(cerni, conspici)* est fréquent dans M. F.

Verbes passifs à sens refléchi : voy. Synt. particulière.

---

1. Pour les formes, voy. F. NEUE-WAGNER, *Formenlehre der lateinischen Sprache*, Leipzig; K. E. GEORGES, *Lexikon der latein. Wortformen*, Leipz., 1890.

Ausim pour *ausus sim* (7, 1), est archaïque.

2. VERBES IMPERSONNELS : *quantum potest* = *fieri potest* (3, 6 ; 14, 7). Archaïque. *Paenitere* a un sujet personnel (28, 1 et 2,), même dans Cicéron. *Serenat* 32, 4 « il fait beau ».

Adverbes.

35. *Proximius* (19,2), comparatif d'un superlatif *(proxime)*, dont le sens s'est affaibli. — *Audaciter* (13, 5), forme analogique pour *audacter*. Quintilien (1, 6, 17) la réprouve. — *Paenitenter* (26, 1) est un *semel dictum*.

SYNTAXE.

36. Genre. *Vulgus* est masc. (2, 4) ou neutre (18, 11; 22, 1); cf. Neue, I, p. 972. — *Balnearum* 4, 5, de *balneum.* — *Terriculae* (37, 5) ou *terriculum.* — *Notaculum* 31, 8, diminutif du fém. *nota.* — *Dies* est tantôt masculin tantôt féminin ; au féminin, il signifie « jour » (7, 3), aussi bien que « époque » (2, 3).

37. Nombre. *Viscus* pour *viscera*, est poétique : *hominis viscere* 30, 6. Le singulier a un sens collectif.

38. Accord du verbe d'après le sens *(ad synesin)*: *Judaeorum gentilitas et ipsi coluerunt* 10, 4; *(vulgus) tendunt* 18, 11; *pars vestrum egetis* 12, 2 ; *uterque sustulerunt* 8, 2 ; *uterque reliquerunt* 21, 6.

Uterque est apposé au relatif : *qui uterque sustulerunt* 8, 2, pour *quorum uterque.*

39. 1. Substantif déterminant un substantif : *deos municipes* 6, 1 ; *numinibus incolis* 7, 5 ; *dii homines* 21, 3 ; *Dei parentis* 31, 8. Remarquez : *Romanis hominibus* 10, 4, où l'on oppose les Romains « qui ne sont que des hommes » aux dieux. Ordinairement *Romanus homo* est un « vrai Romain ».

2. L'adjectif qui se rapporte à un subst. féminin est une fois mis au neutre : *a Deo traditum* 19, 3.

3. Remarquez ces deux passages : *cum ita... cohaerentia sint* 17, 2, où le verbe et les attributs se rapportent à deux sujets qu'il faut tirer de ce qui précède : *quod ipsum explorare* (le problème de l'origine et de la destinée de l'homme) et *universitatis inquisitio* (le problème de l'univers). De là le neutre pluriel.

Plus loin, on trouve *illa* pour représenter *feris*, *beluis*, deux noms de choses de genre différent *feri* et *beluae*. Voy. le comm.

Accusatif.

40. Verbes transitifs qui ont pris un sens nouveau avec l'accusatif :

volo 22, 5 et 9, *nolo* (7, 6 ; 16, 2), *jubeo* 18, 7, *aliquem* ou *aliquid* (= *volo aliquem esse*, *aliquid esse*).

adsignare 19, 9 « établir » ; *inquiro* 23, 1, pour *conquiro ; inculco* 23, 6 ; 37, 1, pour *conculco* (§ 19) ; *loquar* « citer, mentionner, parler de », même dans l'expression *quid loquar?* où Cicéron met *de* (5, 10 ; 17, 10 ; 24, 7) ; *pejerare* 7, 6 « prêter un faux serment par quelqu'un » ; *scire* et *nescire aliquem* 26, 10 ; 35, 4 ; 37, 7, pour *nosse*, *ignorare*. Cet emploi de *loquor*, de *scio* et de *nescio* est archaïque ; voy. Dalmasso, p. 28.

41. Verbes intransitifs employés transitivement :

1) *detriumphare* 25, 7 (pour *devincere*) ; *inambulare litus* 3, 1 ; *inbuere sacrum* 30, 5 (cf. 9, 5 : *qui sacris inbuatur*).

2) Avec le sens prégnant : *blandiri* 8, 5, pour *blandiendo praebere ; ludere* 26, 10, pour *ludendo facere ; adludere* 3, 3, pour *ludendo adpellere*, poétique (Catulle, 64, 67) ; *sanguinem caedit* 30, 1, pour *caedendo profundit.* Cf. § 84, 5.

42. Verbes intr. marquant un sentiment (*Gramm.*, 109) : *cibos abhorretis* 12, 5 ; *Serapidem contremiscunt* 28, 9 ; *filium flere* 24, 4 ; *quis non horreat insaniam ?* 37, 11. Etc. *Ridere aliquid* (8, 4) et *ridenda* (22, 8), mais aussi *ridere de* (4, 1).

43. Double accusatif (*Gramm.*, § 114) :

Non respuit (*se*) *comitem* 1, 4. Avec *volo*, *loquor*, il est souvent le résultat de l'ellipse de *esse.* Cf. 19, 8 et plus loin : Ellipse.

Ut Parthos signa repetamus 7, 4. Virg., *Aen.*, 7, 606 : *Parthosque reposcere signa.*

Etsi ludos facit (*deos*) 24, 3, pour *ludificat.* Plaute, qui affectionne cette expression, la construit avec l'acc. ou avec le dat.

Rem. Avec *induendo stupra* 37, 12, il faut sous-entendre *eis* ; voy. plus loin : Ellipse.

44. Accusatif complément interne (*Gramm.*, 110, a, rem.) :

Il y a deux exemples hardis de l'adjectif neutre employé comme complément interne : *non eloquimur magna, sed vivimus* 38, 6 ; *omnes unum bonum sapimus* 31, 6.

45. Adjectif neutre à l'acc. avec un verbe intr. (*Gramm.*, 110) : *disserere divina* (12, 7) ; *unum paeniteret* 28, 2.

46. Verbes composés d'une préposition (*Gramm.* § 111 et 122) :

Accusatif : *Italiam accesserat* 21, 5 ; *montes inruunt*, à côté de *arboribus incurrunt* 5, 9 ; *ut populum suum praecelleret* 25, 2 ; *faciem intexunt* 22, 6.

Ellipses : (*mortem*) *obire* 21, 8; (*oratione*) *obire* 23, 6; 32, 7; (*mortem*) *occumbere* 5, 10.

Datif : *inrepere* 27, 2 ; *inserere* 27, 8 ; *insultare* 37, 1 ; *infusus* 32, 7 ; *inmersus* 26, 8 ; *intererrare* 10, 5. Etc.

Préposition répétée : *inquiro in* 10, 5 ; *influere in* 21, 9 ; *inerrare in* 31, 4. Etc.

47. Accusatif déterminatif ou adverbial (*Gramm.*, 144, r.) :

a) *Insitos esse sapientiam* 16, 5 ; *equos suis hominibus inplexi* 20, 3. Cf. Virg., *G.*, 4, 482 : *inplexae crinibus angues.* Cf. Brenous, p. 255.

b) *Nihil intendere* 4, 1 ; *nihil indignandum*, 16, 6; *nihil mirum est* 34, 5.

c) Remarquez surtout les tournures archaïques : *hoc genus cetera* 19, 2 ; *id temporis* 2, 3.

48. Acc. avec un adjectif : *pavorem fallax spes* 8, 5. Construction unique [1].

Génitif.

49. Génitif avec un substantif (*Gramm.*, 128).

Gén. objectif, au lieu d'une préposition : *veritas divinitatis* 38, 6 « la vérité *sur* Dieu » ; *ignium sepulturas* 11, 4 « *par* le feu » ; *pastorum et casae regnum* 18, 6 « sur » : *ad fidem numinis* 21, 9 « dans, en ».

50. M. F. affectionne l'emploi du pronom personnel au génitif au lieu de l'adjectif possessif (*Gramm.*, 128, 2, rem.).

Gén. objectif : *mei victor* 40, 1 ; *nostri amore* 1, 3 ; *odium nostri* 27, 8 ; *in solacium nostri* 34, 11 ; *in perditionem sui* 27, 2.

Gén. subjectif : *in usum mei* 32, 3 ; *ad cultum sui* 27, 2 et *in turpitudinem sui* 6.

Gén. d'appartenance : *nostri numerus* 31, 7.

51. Gén. de qualité employé comme sujet : *vanae et perditae mentis in ista desipere* 22, 10. Hellénisme. — *Hujusmodi* pour *talis*, 4 fois (21, 11 ; 24 8 ; 28, 6 ; 29, 1). — Sans adjectif : *horarum commeatu* 11, 8.

52. Génitif appositif ou explicatif (*Gramm.*, 128, 4).

a) Il exprime la même idée ou désigne le même objet que le substantif déterminé : *istam orbis provinciam* 32, 7 « cette province du monde qui est la terre » ; *mundi civitas*, 17, 2 ; *mundi ornatus* 17, 3 ; *in hac mundi domo* 18, 4 ; *hostiis pecudum* 27, 2 ; *quaedam libidinum religio* 9, 2 ; *confessae inperitiae prudentia* 13, 2 ; *appellationum insignia* « appellations spéciales » 18, 10 ; *additamenta vocabulorum* (*ib.*) « noms accessoires » ; *signo crucis* 29, 8 ; *nostri temporis aetate* 38, 7 « l'époque contemporaine ».

1. Cf. C. F. W. Mueller, *Syntax des Nominativs und des Akkusativs im Lateinischen.* Teubner, 1908.

b) M. F. abuse de ce géninif et s'en sert pour renforcer l'idée du substantif, comme le ferait un adjectif : *sacrorum ritus* 6, 1 « rites sacrés » ; *sacrorum religiones* 6, 2 ; *hiatum profundae voraginis* 7, 3 « gouffre profond et béant » ; *antiquitas imperitorum* 20, 2 « l'antiquité ignorante » ; *petrarum obices* 4, 5 « môle en pierres » ; *Jovis monstra* 23, 6 « Jupiters monstrueux » ; *concinnitas sermonis* 14, 2 « discussion bien ordonnée ».

c) Mots abstraits : *impietatis disciplina* 8, 2 « doctrine impie » ; *indignationis tumor* 14, 1 « indignation emphatique » 26, 8 ; 38, 7.

d) Il arrive que c'est le mot déterminé qui peut se rendre par un adjectif ; *aviditas desiderii* 2, 3 « un vif désir » ; *inperitiae caecitas* 3, 1 « ignorance aveugle » ; *effusae orationis impetus* 14, 1 « parole véhémente » ; *verborum laudibus* 40, 3 « paroles élogieuses » ; *tormenta verborum* 27, 5 ; *incendia orationis* 30, 1 « paroles enflammées ».

e) Parfois, on peut traduire par deux subst. unis par « et » ; cf. 12, 1.

53. Génitif partitif (de l'espèce) après les pronoms neutres, qui sont même à un autre cas que le nominatif. (*Gramm.*, 129, B) :

id temporis (2, 3) ; *id mali facinoris* 28, 11 ; cf. 4, 2 ; 12, 7 ; 17, 9 ; 18, 1 ; 26, 10 ; 27, 6.

Le pronom dépend même d'une préposition : *ad id loci* 3, 5.

Rem. : *aut omnia aut pleraque omnium* 10, 1, où *omnium* renforce *pleraque* (comme il renforce souvent un superlatif). Voy. Vahlen, *Hermes*, 28, p. 355.

54. Génitif partitif dépendant d'un adjectif qualificatif neutre pris subst. : *regni sui universa* 33, 1 ; *per pudenda corporis* 28, 9. Ce génitif devient poétique, s'il n'exprime plus aucune idée partitive : *de tenebrarum profundo* 1, 4, pour *de profundis tenebris ; per incertum sortis* 9, 7 ; *propositionis incerto* 16, 2 ; *recta montium*, etc. 17, 10, pour *rectos montes*.

55. Génitif de l'espèce : *error pravitatis* 26, 8 ; *execrationis horror* 28, 6.

56. Génitif avec un verbe : *objurgavit (te) neglegentiae* 4, 3 pour la symétrie et la clausule ; *vestri dominantur* 12, 5 (hellénisme); *Cretae regnavit* 21, 8 (*id.*) ; *miserantes eorum* 28, 3 (au lieu de l'acc.).

57. Génitif avec des adjectifs (*Gramm.*, § 131) : *rudis, profanus, expers* 5, 4 ; *capax* et, par analogie, *habilis* 16, 5 (au lieu du dat.) ; *communis* 17, 2 ; *reus* et *profugus* 35, 6. Sur *conscius in*, voy. 1, 4.

Datif.

58. Datif avec *cupio* (*Gramm.*, 120) : *sectae vestrae cupere* 11, 6 [1].

59. Datif marquant l'agent après un verbe passif (*dativus auctoris*), au lieu de l'abl. avec *ab*, six fois : *Anaxagorae dicitur* 19, 6 ; *Briareo liberatum esse* 24, 4 ; *ut saepius factum Aegyptio regi* 22, 4 ; *totiens Romanis inpiatum est, quotiens triumphatum* 25, 6 ; *ut ostensum (est) magis ac philosophis* 27, 1 ; *illa quae paulo ante tibi dicta sunt* 27, 4. Ce datif ne se trouve guère, à l'époque classique, qu'après les temps composés des verbes passifs. *Gramm.*, 126, r. 1 ; Brenous, p. 154-183 et surtout p. 167-168. Voy. la note sur *Deo* 11, 6, et 18, 6 : *generi et soceri bella toto orbe diffusa sunt.*

60. Datif marquant le but, au lieu de *ad : deliberationi* 13, 4 = *ad deliberandum : inambulando litori* 2, 4 [2] ; *ambulacro* 3, 3 ; *siccandis humoribus* 2, 3.

---

1. Plaute dit *cupere tui* (*Mil.*, 963) et Cécilius dit : *qui te nec amet nec studeat tui* (Ribb., 201). Voy. Brenous, p. 107. Mais Cic. et César mettent le datif.

2. Voy. l'Appendice critique.

61. Double datif : *ut nonnullis rubori (= pudori) sit* 31,5.

62. Datif marquant le terme du mouvement ou le but auquel tend une action : *cum non laudi... sed veritati nitatur* 14, 2 ; *imperiis eriguntur* 37, 7 = *ad imperia*. Poétique. Brenous, p. 193-208. Virg., *Aen.*, 5, 451 : *it caelo clamor.*

63. Datif avec un verbe composé d'une préposition : *intende* (*animum* ou *oculos*) *templis* 7, 5 ; *mari intende* 17, 9 ; cf. *in solem intende* (*oculos*) 32, 8.

Le datif est mis, même quand il y a un rapport de lieu clairement exprimé : *manum ori admovens* 2, 4 ; *aequor adpulsum nostris pedibus* 3, 3. Voy. § 46.

64. Datif éthique (*Gramm.*, 125[a]) : *si mihi considas* 5, 2.

65. Datif de relation (*dativus judicantis*). *Gramm.*, 125[a]. *Deo* « aux yeux de Dieu » 33, 1 ; 36, 4. Brenous, p. 183.

66. Datif-génitif : *cautelam periculis*, etc. = *periculorum* 7, 6 ; *Deo* 18, 9 ; *Platoni* 19, 14 ; *Stoicis* 34, 2 ; *Romanis* 10, 4.

67. Datif avec *esse : illis erat libenter audire* 20, 3. Brenous, p. 189.

68. Datif avec des adjectifs : *adpositus* 2, 3 ; 9, 4 ; *declivis* 40, 2 (au lieu de *ad* ou *in*).

Ablatif.

69. Ablatif de cause (*Gramm.*, 141-2) : *taedio* 5, 3 ; *metu* 21, 3 et 5 ; *facultatibus* 16, 5.

Avec des verbes de sentiment : *exultare gaudio* 2, 2 ; *gaudere publico* 10, 2 ; *Romanis* 33, 4 ; *gloriari* 31, 3 ; *laborare* 12, 2 ; 14, 6.

Rem. l'ellipse de *agi* avec *fato* et *Deo* (11, 6).

70. Abl. d'accompagnement et abl. de manière (*Gramm.*, 143) : *ipso corpore* etc. = *cum ipso corpore* 11, 7 ; *nullo ordine vel examine* 5, 10 ; *omni negotio* 14, 7 (cf. *sine negotio* 26, 12) ; *Protesilai sorte* 11, 8 ; *pari sorte* 37, 10.

71. Abl. déterminatif (*Gramm.*, 144) : *telis inermes* 6, 2 ; *fulgere purpura*, *mente sordescere* 37, 10 ; *nobilitate generosus es ?* 37, 6 (ici le compl. déterm. est devenu nécessaire, parce que l'adjectif a perdu son sens premier).

72. Ablatif de séparation. Avec *egere*, M. F. met l'abl. (38, 3) ou le gén. (17, 6). *Secretum*, de *secerno*, au fig. « caché à », est construit avec *ab* et l'abl. (32, 9).

73. Abl. de temps : *diluculo* 2, 4 « à l'aube » ; *crastino* (*die*) 40, 2.

74. Abl. de lieu. Question *unde ? Creta profugus* 21, 5, pour *ex Creta*. A la question *ubi ?* la prép. *in* est souvent omise (poétique) : *caelo terraque* 18, 4 ; *caelo* 5, 5 ; 24, 7 (cf. *in caelo* 18, 7 ; 32, 7) ; *altaribus* 12, 5 ; *corporibus* 27, 7 ; *terris omnibus sparsus* 32, 8 ; *impudentibus tenebris* 9, 7.

75. Rem. *plenus* avec l'abl. (le gén. est plus fréquent chez les classiques) et *onustus* avec l'abl. dans les expressions : *cum omnia Deo plena sint* 32, 7 ; *onusti et inmersi vitiis* 26, 8 ; dans ce dernier passage, *onustus* est accompagné d'un participe exigeant le datif. Cf. 9, 3 : *digna et nata religio talibus maribus* (deux abl. de nature différente) ; 7, 6 : *pleni et mixti Deo* (deux abl.).

Sur 32, 7, voy. l'App. crit. Remarquez encore l'abl. *signo crucis* (29, 8), qui dépend de *innititur* et de *formatur*. Au chap. 36, 4, *alieno*, datif, dépend seulement de *inhiat*, car *eget* est employé absolument.

Prépositions.

76. La langue latine est synthétique : elle réunit dans le même mot l'expression d'une idée et celle du rapport qui existe entre cette idée et une autre ([1]). Le rapport est exprimé par la désinence casuelle, *vindemiarum feriae*. A l'époque de M. F., elle a déjà une tendance à l'analyse et elle commence à détacher l'expression du rapport de celle du mot ; le rapport est alors exprimé par une *préposition : ad vindemiam feriae*, qui ont lieu « à l'occasion des vendanges ».

La PRÉPOSITION AVEC SON COMPLÉMENT détermine donc un substantif, comme le ferait un génitif ou un adjectif (*vindemiales feriae*). C'est une construction fréquente en grec, où le déterminatif se met alors entre l'article et le substantif : ἡ περὶ τῶν μελλόντων πρόνοια.

La préposition qui s'emploie surtout de cette façon est *de ;* on trouve aussi *ad*, *cum*, *in* et *ultra*.

a) Le substantif déterminé peut être un SUBST. VERBAL, qui se construit comme le verbe dont il dérive : *suspectus* (vers) *in caelum* 17, 2 ; *testarum in mare jaculationibus* 3, 5 ; *de marinis lavacris curatio* 2, 3 « au moyen de, par » ; *de vestra veneratione cultura* 22, 4 ; *de oraculo testimonium* 13, 2 « venant de » ([2]) ; *de somnio... iteratio* 7, 3 « à la suite de » ; *de initiandis tirunculis fabula* 9, 5 « au sujet de » ; *de dis hominibus secretum* 21, 3 ; *interpretatione in carminibus* 19, 11 « au sujet de » ; *de dis consensio* 8, 1 ; *omnium de isto consensum* 18, 11 ; *de divinitate consensio* 19, 5 ; *de sideribus oratio* 17, 6 ; *de Deo oratio* 19, 14 ; *jactu offulae ultra spatium lineae* 9, 6.

b) Le subst. déterminé peut aussi faire partie d'une LOCUTION VERBALE, où le participe a été omis : *de Perse*

1. Ce n'est là qu'*un* des caractères auxquels on reconnaît une langue synthétique.

2. Avec un deuxième complément au génitif : *prudentiae singularis*.

victoriam 7, 3 (sc. *reportatam*) ; *de diis spolia* (cf. 25, 5 : *spoliis deorum*) ; *de gentibus tropaea* 25, 6 ; *de sacris originem* 37, 11 ; *in Ganymeden stuprum* 24, 7 ; *proelium in Poenos* 7, 4 ; *cum sororibus conubia* 31, 3.

c) La construction devient plus libre, si le subst. déterminé ne contient AUCUNE IDÉE VERBALE : *ad vindemiam feriae* (2, 3) = *vindemiales feriae* ; *de harena feras* (= *harenarias*) 31, 6 ; *de matrimonio mulierculas* (= *maritatas*) 25, 3 ; *de libris memoriam* (= *librorum*) 7, 2 ; *omne infinitum cum mente* (= *mente instructum*) 19, 7 ; *de deorum natalibus carmina* 7, 5. Cf. 18, 6.

77. ABSQUE. Cicéron n'emploie ce mot qu'une seule fois, dans le style familier (*Ad Att.*, I, 19, 1). Minucius l'affectionne pour remplacer *sine* « sans » : 12, 5 ; 22, 8, 27, 3 ; 37, 8, et peut-être 11, 7.

78. AD. 1) A l'époque impériale, *ad* peut exprimer un rapport de coïncidence : *ad periculum solus es* 37, 9, pour *periculo imminente* « à l'approche de ».

2) Remarquons *ad* pour *usque ad* « jusqu'à » : *ad silentium stupefacti* (39), « jusqu'à rester muets ».

3) *Ad* est souvent mis avec un mot abstrait pour marquer le but : *ad tutelam balnearum* 4, 5, pour *ad tutandas balneas* ; *ad fidem numinis* 21, 9, pour *ad fidem numinis faciendam* ; *ad honorem potestatis* 21, 9, pour *ad honorandam potestatem* ; *ad solacium calamitatis suae* 26, 8, pour *ad solandam calamitatem suam* ; *ad cultum sui* 27, 2, pour *ad se colendos* ; *ad intellectum* 18, 8, pour *ad intellegendum* ; *ad parricidium* 31, 8.

4) Avec le verbe *est* pour *pertinet* : *quod ad me est* (39, 1), en ce qui me regarde ; et avec ellipse du verbe : *nihil ad nos* (13, 1).

5) La phrase suivante, où le substantif *memoria* a deux compléments différents, est particulièrement hardie, si elle est bien conservée : *Ob pastorum et casae regnum de geminis memoria notissima est* 18, 6 « l'histoire (qu'on raconte *au*

sujet des deux frères jumeaux à cause de la royauté *sur* des pâtres et une hutte, est très connue ».

79. ADUSQUE, pour *usque ad* (29, 8), est poétique et post-classique.

80. APUD, avec un nom de personne, « aux yeux de, dans l'esprit de » 32, 5 ; 35, 6.

81. CITRA « en deçà », prend le sens de « excepté, sauf »: *citra Capitolium capti* 6, 2.

82. CUM exprime la simultanéité de deux actions 3, 2 et 5 ; 4, 6 : *cum hoc sermone ejus ; cum sermone ; cum dicto ejus.* Remarquez : *omne infinitum cum mente* 19, 7 (= *mente instructum*). Pour exprimer la manière : *cum fide* 18, 5 « loyalement » ; *cum eximia voluptate* 2, 4. — *Ipsi mundo cum sideribus suis*, 11, 1 (pour ET *sideribus ejus*) ; cf. 34, 2 ; 35, 2, etc. Voy. notre *Lexicon Minucianum.*

83. DE est la préposition favorite de la latinité postérieure (Goelzer, *Lat. de S. Jérôme*, p. 339). Minucius en fait un usage très étendu.

1. Formant le *complément d'un* VERBE, *de* marque :

a) la sortie d'un lieu ou le point de départ et remplace *ex : cum de tenebrarum profundo emergerem* 1, 4; *de civitate ejecit* 24, 2 ; *de corporibus exiguntur (daemones)* 27, 5 ; *requiescere de itinere* 4, 5 (pour *ab* ou *ex*) ; *testam legere de litore* (pour *litore* ou *a litore*); *de paucis innumeri facti*, etc. 33, 3 (pour *ex*) ; *de Stygio palude ambiens ardor* 35, 1 ; *errare de vicinia veritatis* 29, 2 (pour *a*). Etc.

b) l'origine, la provenance, comme *ex* ou *ab*, et la matière, comme *ex : de immundo vasculo conflatur (deus aereus)* 22,4 ; *nec de ultima plebe consistimus* 31, 6 ; *de nihilo nasci, reparari* 34, 9 ; *de manubiis* 25, 5 ; *de hominibus aves (factas esse)* 20, 4.

c) le moyen (il remplace l'abl. instrumental) « au moyen de, par » : *de equorum hinnitu augurantes imperium* 18, 6 ; *de*

vestro numero carcer exaestuat 35, 6 ; *initiari de caede infantis et sanguine* 30, 1 ; *de capro et homine mixtos deos* 28, 7 ; *de oraculis cognita* 35, 1.

d) De remplace l'*ablatif de cause* ou *propter* avec l'acc. « à cause de » : *de suis dictis... meruerunt* 19, 4 (voy. le comm.); *non de praesenti actione, sed de toto genere disputandi moveor* 14, 3 ; *nec nobis de nostra frequentia blandiamur* 33, 1.

e) cum de eo (= *ex eo*) *quaereretur* 13, 4.

f) après un verbe passif, *de* remplace *ab* : *praedicta de oraculis fata* 7, 5.

g) « quant à » : *de toto integro disputare* 4, 4; *fateri de* 28, 5; 40, 2 ; *de Deo cedo* 40, 2, etc.

2. De forme souvent le complément d'un substantif. Voy. plus haut, § 76.

3. Avec le neutre sing. d'un adjectif, de forme des locutions adverbiales : *de cetero* 16, 4 (= *in posterum*); *de proximo* 27, 7 « de près », opposé à *longe* « de loin ».

84. Erga « à l'égard de », puis « à l'endroit de » (περὶ et le gén.) : *erraverunt erga deos* 20, 5.

85. Ex est relativement rare, ayant souvent cédé sa place à de. Remarquons les locutions partitives : *me ex tribus medium* 4, 6 ; *nihil ex his* 22, 7 ; *quot ex nostris* 37, 4, au lieu du génitif.

Ex hoc deum credimus quod « à cause de ceci que » 32, 4, au lieu de *eo... quod*.

Ex somnio 27, 4 « *dans* un songe ».

Ex altera parte... ex altero latere 14, 7 « d'une part, de l'autre, », μέν... δέ...

86. In avec l'accusatif. 1. Il fait concurrence au datif de but ou à *ad* « pour, en vue de » : *in dulcedinem carminis* 11, 9 ; *in commune compendium* 15, 2 ; *in usum mei* 32, 2 ; *in solacium nostri* 34, 11 ; *in exemplum* 36, 8.

Remarquez : *in hoc... ut*, au lieu de : *ideo... ut*, *eo consilio... ut* « afin que » 24, 7 ; 37, 7 (2 fois).

2. Il marque aussi une conséquence qu'on n'a pas en vue : *in turpitudinem sui* 27, 6 « à leur honte » ; *in perditionem sui* 27, 2 « pour leur perte ».

3. In est fréquent dans le sens de « contre », marquant hostilité. Notons seulement : *parce in eum plaudere* 14, 2 « t'applaudir contre lui, à ses dépens ».

4. In « à l'égard de, relativement à » est rare avec l'acc. : *cum errasset in regem* 37, 3. De même : *in adulteras* 24, 4 ; et peut-être : *in deum vestrum* 11, 9.

5. In « jusqu'à » (*usque ad*) : *in execrationem et odium hominum efferantur* 14, 6 « ils deviennent sauvages jusqu'à exécrer les hommes ».

Le sens du verbe est quelquefois prégnant : *in ista desipere* 22, 10 (*desipiendo in ista prolabi*) ; *in mutua odia saevitis* 31, 8 (*saeviendo venitis ad*), au lieu de : *mutuis odiis* (cf. Justin., 12, 5 : *hostili odio saevire in suos*). Cf. § 41, 2.

6. *In* avec l'acc. marque passage d'un état à un autre (= *ita ut fiat*) : *ut in deum surgat* 23, 7 « pour ressusciter à l'état de dieu » ; *corpus arescit in pulverem*, etc. 11, 4 « se résoudre en poussière ». Cf. *in homine perseverare* 21, 10 « dans la condition humaine ».

7. *In* avec l'acc. d'un subst. forme des LOCUTIONS ADVERBIALES :

a) de lieu : *in publicum* « en public, devant tout le monde », sans mouvement (*palam*) 8, 4 ; 19, 14. Dans *in publicum excurrere* 27, 3 « sur les places publiques, dans les rues », il n'y a pas de locution adverbiale. Cf. *publico gaudent* 10, 2 « la publicité ».

b) de temps : *in dies* 9, 1 ; 31, 7 « tous les jours » (*cotidie*); *in diem* 36, 5 « au jour le jour » ; *in noctem*, *in diem* 17, 5 « chaque nuit, chaque jour » (*singulis noctibus*); *in hodiernum* (*diem*) 21, 7 « jusqu'aujourd'hui » ; *in perpetuum* 38, 5 « à jamais ».

c) de manière : *in aliquem modum* 34, 8 (= *quodam modo*) ; *magnum in modum* 14, 3 (*magnopere*) « extrêmement » ; *in totum* 22, 8 ; 28, 3 (= *omnino*).

8. In avec l'ablatif a souvent le sens de « en, chez » : *in*

duobus 1, 3 « chez deux personnes, en deux personnes » ; *in liberis* 2, 1 « chez les enfants » : *in hominibus* 11, 6 ; *in Natali* 16, 2 ; *in gentibus* 25, 9 ; *in nobis* 36, 2 ; *in nonnullis* 35, 5 « chez qqns », etc.

9. « Au sujet de, à propos de, quand il s'agit de » : *falluntur in nomine* 18, 11 « relativement au nom » ; *in pluribus* 5, 11 « à propos du plus grand nombre » ; *in pluribus virginibus* 25, 10 « à propos de la majorité des Vestales » ; *in his* 28, 3 « quand il s'agissait de ceux-ci » ; *facilis in mendaciis fides* 20, 3 « relativement aux mensonges » ; *in hoc* 34, 8 ; 38, 3 « en ceci » ; *conscius in* 1, 3.

10. In avec l'abl. se dit du temps (*quando ?*) : *in adventu ejus* 2, 2 ; *in adversis* 36, 9 ; *in pace* 5, 11 ; *in natalibus mundi* 6, 1 ; *in armis* 6, 2 ; *in hiberno* (*tempore*) 34, 11 (= *hieme*) ; *in saeculo* 34, 11 et 12 « dans le monde », opposé à l'éternité, « ici-bas ». Rem. : *inpraesentiarum* 5, 1.

11. In avec l'abl. remplace *in* avec l'acc. : *deos in hominum rebus et actibus miscuit* 24,3.

12. In est mis avec un adjectif neutre employé substantivement : *in sublimi* 17, 2 « en haut », opposé à *humi* « à terre » ; *in summo* 17, 11 « au sommet » (= *in capite*).

Rem. : *in vero* 37, 12 « dans la réalité », opposé à *in mendacio* « dans la fiction ».

13. In avec l'acc. ou avec l'abl. remplace souvent *inter* : *adsumptos* (*esse*) *in deos* 21, 2 ; *in pueris* 3, 6 ; *in contubernalibus disputare* 4, 4 ; *in hostibus perisset* 37, 3 ; *in floribus* 38, 2 ; *in gentibus* 25, 9, et avec un collectif : *populi in se rixantis* 37, 11.

14. Rappelons enfin les compléments d'un substantif formés par *in* et un substantif (cf. § 76).

87. Penes, « au pouvoir de » prend le sens de *apud* : *penes vos* (31, 4) « chez vous ».

88. Per exprime la cause : *per absentiam* 4, 3 ; *per timorem* 27, 8 ; *per errorem* 16, 1 ;

la manière : *per incertum sortis* 9, 7 ;

le temps : *per quietem* (= *noctu*), *per diem* (= *interdiu*) 7,6 ;

le lieu : *per universa imperia* 6, 1 ; cf. 1, 5 ; 9, 1 ; 16, 2 ; 17, 8 ;

le moyen : *per quae Deum agnoscimus* 28, 10.

89. PRO : *pensat pro imbribus* 18, 3 est unique ; *pro facinore punitum* 9, 4.

90. SUB. Il faut noter l'abl. au lieu de l'acc. : *sub oculis non venit ventus et flatus* 32, 5. On envisage le terme du mouvement (*sub oculis esse*). Lact., 7, 9 : *Deum, licet sub oculis non veniret, de sua tamen vi... cerneremus.*

91. PRÉPOSITION NON RÉPÉTÉE. Nous avons noté ces deux exemples : *et in ludicris et seriis* 1, 2 ; *ab eo, quo exstructa est* 34, 5.

Emploi des Temps.

92. Le présent énonce un fait général, vrai en tout temps : *nec resurgitis* 12, 6 ; *sic resurgimus* 38, 4. Cf. § 102.

93. Le présent *historique : videmus* 3, 5, où il est précédé du parfait.

94. Imparfait *de conatu : quos... lacessebant* 27, 7. *Gramm.*, 178 a, 3, r. 3.

Emploi des Modes.

95. *Indicatif pour le subjonctif*, dans le sens du conditionnel français (*Gramm.*, 183) : *longum est* 18, 1 ; *otiosum est* 21, 9 ; *potuerunt* 14, 6.

96. Le subj. exhortatif ou impératif est précédé de *non* (pour *ne*), et de *nec* (= *et ne*) 18, 9 ; 32, 5 ; 33, 1 ; 36, 1. *Gramm*, 184.

97. Le *subj. potentiel* à la 2[e] personne du singulier, pour rendre l'idée du pronom « on » : *opineris*, *suspiceris* 18, 10 (le 3[e] verbe *intelleges* est un futur : *oratio variata*).

De même après *si* : *si percenseas* 22, 8 ; *si possis* 27, 8 ; *si recte existimes* 32, 1 ; *si inspicias* 32, 5 ; et dans une prop. relative : *quem timeas*, *quem metueris* 27, 8.

98. Le *parfait du subjonctif potentiel*, dans une proposition subordonnée, pour présenter une affirmation avec réserve, est post-classique : *ut prope dixerim* 32, 9. Tacite, *Agr.*, 3, 13 : *ut ita dixerim* ; *Dial.*, 34, 8. Les classiques disent : *ut sic dicam*, ou bien : *prope dicam*.

99. Le subjonctif qui marque une *supposition* « supposez que » peut être accompagné ou non de *licet* 5, 7. On le trouve une fois avec *quamlibet*, qui porte sur un adjectif : *quamlibet sis multo comitatu stipatus* 37, 9 (= *tam multo quam libet*).

La locution consacrée *velim, nolim* 29, 4 est dans Cicéron, *De nat. deor.*, 1, 17 « à supposer que je veuille (ou) que je ne veuille pas, bon gré mal gré ».

100. Le subjonctif concessif est aussi accompagné de *licet* : *Sit licet ille Theodorus* 8, 2.

Concordance des temps.

101. Subjonctif : *is lusus est... testam inrotare ut raderet* 3, 6 ; *ut Parthos signa repetamus* 7, 4 ; *cum diceret... addit* 34, 4. Voy. le commentaire.

102. Infinitif : *Jovem narrat flere... concumbere* 21, 4 « il raconte que Jupiter pleure, etc. ». Le premier infinitif est au parfait (*liberatum esse*). Il y a un changement de construction, amenée probablement par la clausule métrique.

Au chap. 34, 1 (*cadere*) et 34, 2 (*occidere*, *interire*), les infinitifs présents marquent des faits présentés comme vrais en tout temps. Voy. § 92.

Infinitif.

103. En grec, l'infinitif précédé de l'article devient un substantif, qui peut se mettre à tous les cas. M. F. emploie de même l'infinitif substantivement comme sujet et même, ce qui est plus rare, comme complément.

a) Comme sujet : *apud nos et cogitare* (καὶ τὸ διανοεῖν, la pensée seule) *peccare est* 35, 6 ; *is lusus est testam legere* 3, 6 ; *adorare... est consecrare* 25, 5 ; *illis erat libenter audire* 20, 3 ; *ritus fuit hospites immolare* 30, 4.

b) Comme complément : *cur nullas aras habent, templa nulla, nulla simulacra, numquam palam loqui* (τὸ παρρησιάζεσθαι), *nunquam libere congregari ?* 11, 2. Dans cette phrase, *habent* a pour compléments directs trois substantifs et deux infinitifs (*oratio variata*). Cf. Cyprian., *ad Donat.*, I : *ne loqui quidem nostrum arbiter profanus audiat.* Hellénisme. Cf. E. Norden, *Gött. gel. Anz.*, 1904, p 300.

104. Infinitif complément. 1. L'infinitif *cum dimitti habeant in potestate* 37, 4, s'explique, parce que *habeant in potestate* équivaut à *possint.*

2. L'infinitif avec *timeo, metuo* « craindre de, ne pas oser » est régulier: *fieri se deos metuunt* 21, 10; *dum mori post mortem timent, interim mori non timent* 8, 5 ; *si audire nos publice aut erubescitis aut timetis* 31, 6.

3. *Imbutus es timere* 6, 1 (= *didicisti*) est dans Tacite, *Hist.*, 5, 5.

4. *Adgrediar eruere* 26, 7 « essayer de » est poétique et post-classique.

105. Infinitif au lieu du subjonctif avec *ut :* après *mereo* 6, 1 ; 19, 4 ; 29, 2 ; *nitor* 8, 1 ; 10, 2.

106. Remarquons surtout l'infinitif après *parce* (= *desine, omitte*) 14, 2 ; *despicit* « négliger de » 36, 9, par analogie avec *omittit* et par l'influence de *potest.*

107. Puis l'infinitif au lieu de *ad* avec le gérondif : *nihil nati sunt prospicere* 17, 2 (= *ad prospiciendum*).

108. Enfin. *habeo* avec l'infinitif dans le sens de « devoir, avoir à » : *cum Octavius habeat refutare* 15, 1. Cicéron dit : *Quid habes igitur dicere ?* mais dans le sens de « pouvoir ». Voy. le comm.

Proposition infinitive.

109. M. F. met l'infinitif avec l'acc. sujet après *loquitur* (= *dicit*) 21, 2 ; 34, 4 (cf. 5, 4) ; *erupit* « il s'écria avec vivacité que » 16, 5 ; *nec recuso* « je ne refuse pas d'admettre que » (17, 1) ; *repugnare* « refuser d'admettre que » 34, 9 ; *variavit* « il a dit, en variant d'opinion, que » 16, 2 ; *securus* (= *certus*, *ratus*) « convaincu que » 36, 9 ; *exposui opiniones* 20, 1 ; *erubescet* 22, 2 ; *pertulerunt* 37, 4 ; *optat* 21, 10 ; 34, 2.

110. L'infinitif est mis dans les deux propositions comparatives introduites par *ita... ut*, dépendant d'un verbe déclaratif (attraction) 34, 2 et 9.

111. Après *dubito* employé négativement ou avec un sens négatif, M. F. met l'acc. avec l'inf. (au lieu de *quin* avec le subj.); cette construction se trouve une fois dans Cicéron et devient fréquente avec Tite-Live et Népos : *quis ergo dubitat vulgus orare ?* 22, 1 (= *nemo dubitat*); *quis enim dubitat, quis ignorat omnia... occidere ?* 34, 2; *quis autem ille est qui dubitat, indulgere nos floribus ?* 38, 2. Remarquez qu'au chap. 34, 2 sont réunis deux verbes qui demandent des constructions différentes.

Il dit de même : *eos merito torqueri nemo deliberat* (= *dubitat*) 35, 4.

112. A l'époque post-classique, l'emploi vulgaire de *quod*, *quia* ou *quoniam* après un verbe déclaratif devient fréquent. On a cru à tort trouver deux exemples dans l'*Octavius* (13,

4 et 34, 2) ; voy le commentaire. Il y en a un après le substantif verbal *oratio* au chap. 17, 6. Voy. § 134, 7.

113. Ellipse de l'acc. sujet : (*se*) *dolere fatebatur* 4, 1 ; (*se*) *deos credere* 16, 2 [1] ; (*eos*) *adsumptos esse in deos* 21, 2 ; *tu* (*id*) *perire et Deo credis* 34, 10 ; (*vos*) *in vestros recurrere* 31, 4.

Au chap. 38, 1 : *ne quis nos existimet... cedere*, le ms. n'a pas *nos*, mais l'ellipse semble trop dure.

L'ellipse du verbe *esse* est très fréquente dans la construction infinitive. Voy. plus loin : Ellipse, § 191.

114. Infinitif explicatif ou epexégétique. On appelle ainsi une proposition infinitive qui remplace *ut* avec le subj., pour marquer une conséquence (ὥστε avec l'inf.). La construction est archaïque et poétique (Virg., *Aen.*, 2, 451-4 ; 12, 344-5). M. F. en a deux exemples : *ut pari mecum voluntate concineret, eadem velle vel nolle* 1, 3 ; *magi praestigias edunt, vel quae non sunt videri, vel quae sunt non videri* 26, 10. Cf. Elter, *op. cit.*, p. 12.

115. Infinitif historique. *Caecilius nihil intendere neque videre, sed... fatebatur* 4, 1.

116. Infinitif exclamatif. Au ch. 5, 8 9, M. F., ayant commencé son exposé par l'indicatif présent, continue par une sorte d'infinitif exclamatif ayant son sujet à l'accusatif : *sic soles alios atque alios semper splendere*, etc.

Participe présent.

117. Participe présent avec *fero* 8, 1 ; *sustineo* 8, 3.

118. Part. prés. employé pour la concision du style : *adspirans, cedens, admovens* 2, 4. Etc.

---

1. Le sujet est exprimé avec le second verbe *(se deliberare)* et se rapporte au premier ἀπὸ κοινοῦ.

119. Participe présent ayant la valeur d'une proposition conditionnelle : *aut sentienti... aut non sentienti* 38, 3.

120. En latin, il n'existe pas de participe présent du verbe *esse* Cette lacune embarrasse parfois les écrivains, qui cherchent des équivalents. M F. emploie deux fois *constitutus* dans le sens du grec ὤν ou καθεστώς : *oculi in summo constituti* 17, 11 ; *Deus in caelo constitutus* 32, 7 « étant, se trouvant dans le ciel » [1].

121. En grec, le participe s'emploie substantivement avec l'article : οἱ δικάζοντες, *judices*. Le latin emploie le relatif : *qui Deum nesciunt* 35, 4, et rarement le participe présent au pluriel : *quod Deum nescientes divitiis affluant* 37, 7. Au singulier, cet emploi est classique: *fides patientis* (τοῦ πάσχοντος), *gratia curantis* 27, 7.

Participe passé.

122. Le participe passé remplace souvent un substantif abstrait (Gr. 176, f) : *contempta auspicia* 7, 4 « le mépris des auspices » ; *homo extinctus* 29, 3 « la mort de l'homme » ; *perditi mores* 9, 1 ; « la corruption des mœurs » ; *perditum filium luget* 23, 1.

123. Le part. en *urus* a parfois le sens conditionnel : *consecuturum* 28, 2 « alors qu'il aurait obtenu ».

Ablatif absolu.

124. L'adjectif remplace le participe : *adhuc rudi saeculo* 6, 1 « le monde étant encore jeune »; *nullo artifice*, etc., 5, 8.

125. Il faut surtout remarquer les adjectifs formés d'un

1. Wölfflin, *Archiv f. lat. Lex.*, VII, p. 481 ; Goetz, ib., IX, p. 307 ; Harnack, *Texte und Unters.*, 13, 1, p. 69.

participe passé passif et du préfixe négatif *in*, qui sont employés seuls à l'abl. abs. : *incognitis et inexploratis judicare* 28, 1 (= *rebus incognitis*). Voy. le commentaire.

Supin en u.

126. Avec un comparatif : *visu clarior est*, *tactu purior est* 18, 8 (= *quam ut videatur*, *tangatur*).

Gérondif et adj. verbal en dus.

127. Datif du but (pour *ad* et l'acc.) : *siccandis humoribus* 2, 3 ; *inambulando litori* 3, 1 (voy. § 60).

128. L'ablatif du gérondif pour le part. présent : *adseverando* 8, 2 (= *adseverantes*) ; *interpretando* 19, 10 ; *monstrando* 19, 10 ; *errando* 21, 2.

129. Remarquez *honore praefanda* 9, 3, et *pudenda corporis* 28, 9.

Propositions subordonnées.

130. Cum. 1. On trouve deux fois *utpote cum* « comme il est possible, puisque » (1, 3 ; 5, 1), et une fois *quippe cum* « bien sûr, puisque » (4, 6) avec le subjonctif. Ces deux locutions, rares à l'époque classique, sont cependant dans Cicéron, *De leg.*, 1, 5, et *Ad Att.*, 5, 8, 1.

2. *Maxime cum* (2, 2 ; 14, 2) et *praecipue cum* (17, 2), pour *cum praesertim* 37, 4.

3. *Cum maxime* « en ce moment » 5, 1. Voy. le commentaire et § 179, 7.

131. Dum, avec l'indic. présent, proprement « pendant que », a souvent la signification accessoire

a) de cause ou de manière = « en » avec le part. présent. Il a pour correspondant *sic* : 6, 2 et 3 ; 14, 4 ; 18, 8 ; 20, 5

22, 1 et 7; 27, 1 « si... c'est parce que » ou « c'est en...que ». C'est une des tournures favorites de notre auteur.

b) d'opposition : *dum metuunt, interim non timent* 8, 5.

132. 1. Quamquam est suivi du subj. (5, 1 ; 14, 3 ; 26, 7 ; 35, 5), tandis que la prose classique le met avec l'indicatif.

2. Quamvis est construit une fois avec le subj. (8, 1) et une fois avec l'indicatif (35, 5). La prose classique met toujours le subj.

3. *Quamquam* correctif, pour *attamen*, commence une proposition principale : 11, 5 ; 13, 1.

4. *Quamvis* se rapporte quelquefois à un adjectif (8, 1, 16, 4) ; à un subst. (19, 8); à un adverbe (19, 9).

5. De même *licet* se rapporte à un adjectif (20, 1 et 38, 5) et *quamlibet* aussi (37, 9). *Gramm.*, 209, r. 1.

Cf. 21, 10 : *etsi jam senes ;* 23, 5 : *etsi Apollinis filius.*

133. Quasi avec le subj. « comme si, nous persuadant que » 28, 2.

Quasi avec un subst. ou un adjectif est classique : 9, 4 et 5 ; 27, 1 ; 32, 9.

134. 1. Quod « ce fait que » introduit souvent une proposition sujet : *quod nostri numerus augetur, non est crimen erroris* 31, 7 ; *Judaeis nihil profuit quod unum Deum coluerunt* 33, 2. De même : 36, 8 ; 38, 1. *Gramm.*, 194.

2. *Quod* « quant à ce que » sert à reprendre une objection pour la réfuter : *quod adscribitis, erratis* 29, 2 ; 36, 3 ; 38, 1. *Gramm.*, 194, b, rem.

3. *Quod* « parce que » est annoncé par *ex hoc* (au lieu de *eo*): *ex hoc Deum credimus, quod* 32, 4; par *ideo* 25, 6 ; 26, 2. — *Ideo... quod* est remplacé une fois par *ideo... quoniam* 21, 11. — Cf. 14, 3 : *altius moveor* (*eo*) *quod...*

4. M. F. emploie parfois le subjonctif après *quod*, alors que le motif est présenté comme la pensée actuelle de celui qui parle. Les exemples suivant s'expliquent par la dépendance d'un infinitif ou d'un autre subj. (attraction modale,

Gramm., 185, 2) : *quod esset... curatio* 2, 3 (c'était sa pensée dans le passé) ; *quod illa nata sint* 17, 2. Il n'en est pas de même des cas que voici : *altius moveor... quod... mutetur* 14, 3 ; *gaudeo quod vicerit* 40, 3.

5. Rem. : *quod sciret responsa simulata (esse)* 26, 6 (= *quod... simulata essent*). *Gramm.*, 185, 1, rem.

6. Avec *non quod* (motif non réel), *sed quod* (motif réel), M. F. emploie le subjonctif dans les deux propositions : *non quod simus subsecuti, sed quod imitati sint* 34, 5. Les classiques mettent l'indic. après *sed quod. Gramm.*, 195. rem. Dans une autre phrase de ce genre (25, 6), il y a ellipse du verbe *sint.*

7. Remarquez la tournure *vel quod... vel quod* « soit que... soit que », que M. F. emploie deux fois au lieu de *sive... sive*, avec l'indicatif (17, 5) ou avec le subjonctif (17, 6). Le subjonctif exprime que c'est la pensée des astrologues et *quod* est amené par le substantif verbal *oratio*. Voy § 112.

8. L'ellipse *quid (dicam de eo) quod* se rencontre deux fois comme formule de transition, marquant une gradation 11, 1 ; 18, 11. Voy. § 164.

135. Quoniam, que M. F. emploie souvent (9 fois), est remplacé une fois par *quatenus* (de *qua*, abl. fém., et *tenus* « jusqu'à ») « puisque » 5, 6. Cet emploi est nouveau et se retrouve chez Tertullien et chez d'autres.

136. 1. Ut final « afin que » est annoncé par *in hoc* 24, 7 ; 37, 7 (deux fois), pour *idcirco* ou *eo consilio ut.*

2. *Quid festinas ut?* 34, 12 « être impatient de voir ».

3. *Vel ut* 11, 8. Voy. plus loin : *vel*, § 179, 45.

137. 1. Ita... ut marquant une conséquence « de telle sorte... que » est suivi d'une deuxième proposition commençant par *nec* (= *et ut non*) 5, 1.

2. *Ut* consécutif est annoncé par *illa* « ces choses-là... à savoir que » 27, 4.

138. Propositions conditionnelles. 1. Les proposi-

tions conditionnelles ont parfois un sens causal (*quia*), comme en français : *si delubra non habemus* 32, 1 « parce que (si) nous n'avons pas ». Il faut surtout remarquer la tournure *non statim... si : nec de ultima statim plebe consistimus, si honores vestros recusamus* 31, 6. Elle sert à repousser comme logique et nécessaire une déduction d'un fait reconnu : « Si nous refusons vos honneurs, nous ne sommes pas tout de suite, dès ce moment, pour cette raison... c'est-à-dire, il ne s'en suit pas immédiatement et nécessairement que, ce n'est pas une raison pour que... ». La principale est toujours négative ou interrogative. Il y a deux autres exemples au même ch. 31, 6.

Cicéron dit : *non continuo... si. Pro Rosc.*, 94 : *Non continuo, si me in gregem sicariorum contuli, sum sicarius.*

2. Les prop. conditionnelles peuvent marquer aussi une opposition, comme en français : *si fallit* 29, 4 « bien qu'il trompe » (*etiam si*).

3. *Si quis* = *is qui* 28, 8 ; *et si alii* = *et alii qui* 16, 5 ; *si quid* = *id quod* 34, 10. La prop. conditionnelle a pris la place d'une relative ; elle présente le fait comme hypothétique. Cf. *Gramm.*, 158, 1, b.

4. *Vel si* = *etiam si* 36, 2. Voy. plus loin *vel*, § 179, 45.

5. Au lieu de *quod* ou de l'acc. avec l'inf., M. F. emploie *si* après *miror* (θαυμάζω εἰ), littéralement « pour le cas où », pour marquer la cause de l'étonnement : *nec mireris, si Deum non vides* 32, 5. Cicéron connaît cette construction et met *si* avec l'indicatif. M. F. met le subj. deux fois : *nullum miraculum est, si Caecilius... jactetur* 16, 4 « si Cécilius est ballotté, qu'il soit (réellement) ballotté » ; *ita nihil mirum est, si ista moles destruatur* 34, 4 « s'il arrivait que cet édifice gigantesque fût détruit ». Ici le subj. s'explique.

M. F. emploie de même *si* et le subj. après *indignari* et *dolere* (16, 6), ce qui paraît être du langage familier (Riemann et Goelzer, 534).

Après *miror*, il met une fois *quemadmodum* et l'interrog. indir. (38, 3); après *indignandum est*, il met aussi régulièrement l'acc. et l'inf. (5, 4).

6. QUOD SI, au commencement de la phrase, pour lier à ce qui précède, « que si, car si, si donc, mais si » est fréquent : 5, 12 ; 18, 4 ; 20, 2 ; 22, 2. *Gramm.*, 216, A, rem.

7. Pour introduire une *objection ironique*, M. F. aime à mettre au commencement de la phrase NISI FORTE, *ni forte*, avec l'indicatif. La proposition se rattache intimement à ce qui précède, mais ne dépend pas d'une principale (contrairement à l'usage classique). *Nisi forte* exprime une nuance ironique « à moins que par hasard » et l'objection est présentée comme peu sérieuse, comme insoutenable — idée que n'exprime pas *at enim* « mais direz-vous ; on dira peut-être » : *ni forte putas* 18, 5 ; *nisi forte fingitis* 21, 9. De même : 21, 11 et 13 ; 25, 10 ; 37, 7 [1].

8. Pour introduire une *correction ironique*, M. F. emploie de même NISI QUOD, avec l'indic. « si ce n'est que, avec cette restriction que » c'est-à-dire : « il est vrai que » : *nisi quod vos totos asinos consecratis* 28, 7. Voy. Riemann et Goelzer, p. 586.

139. PROPOSITIONS RELATIVES. Cf. § 142, 1. L'ellipse de l'antécédant semble un peu dure au ch. 5, 1 : *(id) de quo quaerimus.*

2. *Qui uterque* 8, 2, pour *quorum uterque.*

3. La préposition *ab* n'est pas répétée dans *ab eo*, *quo exstructa est* 34, 5.

4. Indicatif dans une proposition relative marquant la conséquence : *est quo viro (adire) non licet* 24, 3 « dans certains temples ». *Gramm.*, 211, rem. 1. *Quis autem ille qui dubitat ?* 38, 2. *Quis pauper potest esse, qui non eget*, etc. 36, 4. Cic., *Pro Cluentio*, 48 : *Illud quis est qui dubitet, quin...*

5. Le subjonctif est employé pour restreindre une affirmation : *quod sciam* 11, 7 ; *quod pertineat* 40, 2. *Gramm.*, 211, C.

---

1. Voy. l'excellent petit livre de J. Krekelberg et Remy. *Les formes typiques de liaison et d'argumentation dans l'éloquence latine.* Namur, Wesmael, 1896.

6. Autres cas du subj. : 14, 7 ; 17, 4 ; 18, 7 (subj. et indic.) ; 34, 9. Voy. le commentaire.

140. INTERROGATION INDIRECTE. 1. Elle est remplacée par la proposition relative dans ces passages : *quod sunt (= quid sint) eloquuntur* 27, 6 ; *eloquar quemadmodum (= ita ut) sentio* 18, 9 ; 36, 5. Cic. dit : *dicam quod sentio* ou *quid sentiam*, avec une nuance : « je vous dirai le fond de ma pensée » ou « je vous expliquerai quelle est ma pensée ».

2. On trouve l'interrogation indirecte après le verbe *videre*, introduite par *quam* « comment » : *vide quam* avec le subj. 12, 1 ; 34, 11 ; ou par *ut* « comment » : *vide ut* avec le subj. 17, 5. Dans ce dernier exemple, le complément de la subordonnée est mis par anticipation dans la principale. C'est un vulgarisme, familier à Plaute.

Au ch. 17, 5 et 9, *quam* est exclamattf. Voy. le comm.

3. L'*interrogation double* est une fois introduite par *utrumne... an* 11, 7. Voy. le comm.

4. La locution NESCIO QUIS « je ne sais qui » n'exerce aucune influence sur le verbe : (*se*) *dolere nescio quid* 4, 1. Cécilius l'emploie trois fois avec une nuance d'ironie moqueuse: *tam inreligiosa nescio qua prudentia* « je ne sais quelle sagesse impie » (antithèse) 8, 1 ; *inepta nescio qua persuasione* « je ne sais quelle croyance absurde » 9, 3 ; *nescio qua fiducia* 11, 2. Une fois dans le discours d'Octavius : *mox a nescio quo Febris dedicata* (*est*) 25, 8. *Gramm.*, 214, rem. 5.

5. Comparez : NESCIO AN *falsa... suspicio* 9, 4 (soupçon *peut-être* faux). *Gramm.*, 214, rem. 4.

6. Comparez aussi : PLURIMUM QUANTUM 24, 1 ; 40, 1. *Gramm.*, 214, rem. 5.

141. PROPOSITIONS COMPARATIVES. 1. *Ita... ut* « de même... que » marque comparaison, mais aussi opposition « bien que » : *ut pistorum praecipuus, ita postremus philosophorum* 14, 1 ; 36, 3 ; 40, 1. On peut traduire par « *si* ».

2. La proposition qui commence par *ut* est parfois à l'infi-

nitif, si elle dépend d'un infinitif : *ita ut, coepisse* 34, 2 ; *ut potuisse fingi, ita posse* 34, 9. Attraction modale.

3. *Ut* introduit un exemple : « comme, par exemple » : 6, 1 ; 37, 3.

142. Subjonctif exprimant LA RÉPÉTITION OU L'INDÉTERMINATION.

1. Dans deux propositions RELATIVES, on rencontre un subjonctif qui semble correspondre au subj. grec avec ἄν ou à l'optatif exprimant la répétition ou l'indétermination : *fanis tantum sanctitatis tribuere solet, quantum adstruxerit vetustatis* 6, 3, τοσοῦτον ὁσιότητος προσνέμει, ὅσον ἂν προσθῇ ἀρχαιότητος.

De même : *infans adponitur ei qui sacris imbuatur* 9, 5 (ὅς ἂν τοῖς ἱεροῖς τελῆται).

2. Le subjonctif de RÉPÉTITION après SI se rencontre une fois : *si negasset* 28,3, pour *si negaverat. Gramm.*, 179, rem.[1].

---

1. Sur le développement historique de la syntaxe latine, on lira avec grand fruit l'article de P. LEJAY, qui a paru dans les *Mélanges L. Havet* (Paris, Hachette, 1909). Il sera aussi utile de lire les articles de L. GAFFIOT *(Revue de Philologie)* et son ouvrage : *Pour le vrai latin* (Paris, Leroux, 1909.)

SYNTAXE PARTICULIÈRE.

Substantifs.

143. 1. A l'époque classique, la langue latine a une prédilection marquée pour les termes concrets. Elle préfère l'expression concrète et elle est pauvre en termes abstraits. Elle dit : *post urbem captam*, après la prise de la ville ; *Cicerone consule*, *dicere verum*, *quaero quid sentias* (ton avis). Etc.

Comparez ces deux exemples de Cicéron et de M. F. : *iidem Tyndarides Persem victum (esse) nuntiaverunt* (Cic., *De n. d.*, 2, 6); *de Perse victoriam nuntiaverunt* (Oct., 7, 3). Cicéron emploie le verbe, tandis que M. F. se sert du substantif. Voyez encore 7, 4 : *deorum praesentiam contestata sunt (= deos esse praesentes)*. Etc.

2. Dans la langue classique, les substantifs qui désignent une abstraction ou un état, ou un être inanimé ne peuvent pas être sujets d'un verbe qui exprime un sentiment ou une action : *Romani miserunt legatos*, « Rome » envoya des députés.

M. F. aime à personnifier les idées abstraites et les choses inanimées et à en faire le sujet du verbe : *intentio mentis resedit* 1, 5 ; *eorum potestas et auctoritas... occupavit... propogavit* 6, 2 ; *ferociente victoria* 6, 2 ; *superstitio gloriatur* 9, 2 ; *fama loqueretur* 9, 3 ; *memoriae et tragoediae gloriantur* 31, 3 ; *ira tumens et saeviens* 7, 2. Voy. ch. 1, 5.

144. Le latin classique ne met au PLURIEL LES SUBSTANTIFS ABSTRAITS que pour indiquer différentes manifestations ou catégories (*irae*, des accès de colère), ou quand il veut rapporter une qualité, une action, un état à plusieurs personnes (*odia civium*).

Nous avons vu que la philosophie et le christianisme habituèrent les Romains à l'abstraction : non seulement le nombre des mots abstraits se multiplia (§ 9), mais leur emploi devint plus étendu. *Gramm.*, §§ 218-222.

Les *subst. abstraits* AU PLURIEL expriment

1°) des cas répétés : *in mare jaculationibus* 2, 3 ; *transitus* 17, 8 ;

2° un rapport à *plusieurs* personnes ou objets : *de caedibus sacerdotum* 25, 5 « le massacre » ; *exitus tristes... deorum* 23, 1 ; *formae et habitus deorum* 23, 4 ; *ingenia puerorum* 24, 8 ; *in memorias* 16, 5 « le souvenir des hommes » ; *avium volatus* 27, 1 ; *ceparum acrimonias* 28, 9 ; *lapsibus* 17, 9 ; *patrocinia* 22, 10.

Au contraire, au ch. 19, 3 nous lisons : *disciplinam philosophorum*, parce que l'auteur soutient que tous les philosophes ont une seule et même doctrine sur Dieu.

3° quelque chose de concret : *in amoribus* 1, 4 « les choses aimées, les préférences » [1] ; *auctoritates* 39 « autorités » ; *lectiones* 39 « lectures » ; *imperia et dominationes* 37, 7 « les commandements et les dignités » ; *memoriae* 31, 3 « livres d'histoire » ; *religiones* 6, 2 « cérémonies » ; *aetatibus* (= *annis*) 23, 4 ; cf. 11, 4 ; *vanitates* 1, 5 ; *commercia* 20, 6 ; *errores* 3, 3 ; *facultates* 16, 5 ; *infirmitates* 36, 8 ; *odores* 12 6 « parfums » (*unguenta*).

Remarquez surtout : *per officia* (= *per ministros*) *et indiciis* (= *per indices*) 33, 1.

145. *Les substantifs abstraits* AU SINGULIER s'emploient au lieu de subst. *concrets :*

1. dans un sens collectif : *antiquitas* (= *antiqui*) 6, 3 ; 7, 5 ; 8, 2 ; 20, 2 ; *comitatus* (= *comites*) 37, 9 ; *plebs conjurationis* (= *conjuratorum*) 8, 4 ; *humanitas* (= *homines*, le genre humain) 8, 2 ; 17, 2 ; 26, 11 ; *humana mediocritas* 5, 5 ; *nequitia* (= *nequiores* opposé à *meliores*) 5, 11 ; *ipsa philoso-*

1. Virgile, *Égl.*, 9, 56. De même Horace désigne Hélène par la périphrase *Paridis amor* (*Ep.*, 1, 2, 6).

phia 5, 4 ; *religiones* (= *dei*) 25, 8 ; *cultus* 7, 5 « ornements » ; *servitus* 28, 11 (= *servi*).

Remarquez surtout : *honore* 7, 3 « objets qui honorent » ; *sapientiam*, 4, 4 « des arguments philosophiques ». — Cet emploi de l'abstrait se trouve à toutes les époques et déjà dans la poésie archaïque.

2. pour un singulier concret : *accessio* 22, 7 « une recrue » ; *ejus contemplatio* 1, 2 « son image » ; *coitio*, *consensio* 9, 1 « une secte » ; *intentio* 16, 2 « le but ».

3. Le substantif abstrait avec un génitif remplace un adjectif ou un adj. verbal en *dus* : *mentis intentio* (= *mens intenta*) 1, 5 ; *pedum celeritate* (= *pedibus celeribus*) 17, 10 ; *elatione pinnarum* 17, 10 ; *ad tutelam balnearum* (= *ad tutandas balneas*) 14, 5 ; *a rerum intentionibus* (= *a rebus intendendis*) 14, 4 ; *lateris ambitione* 4, 6 ; *futuri contemplatione* 38, 4.

4. PÉRIPHRASES avec les mots abstraits *ratio* : *divinitatis ratio* pour *divinitas* 17,2 ; *nascendi ratio* 18,2 « la naissance » ; *naturalis* (= *naturae*) *ratio* 29, 8 pour *natura*.

avec *vis* : *in vim ignis* (*in ignem violentum*) 34, 2.

avec *condicio* : *condicio renascendi* 34, 6, pour *resurrectio*.

Rem. : *rerum omnis impetus* 5, 20 (= *res omnes*) ; *totius orbis ambitus* 6, 2 (= *totus orbis*).

5. Emploi poétique : *autumni maturitas*, *hiberna olivitas* 17, 7.

6. *Substantif concret pour l'abstrait : in homine perseverare* 21, 10 « dans la nature humaine » ; *hominem exuere* 23, 7.

146. Substantifs exprimant LA MATIÈRE, au pluriel : *cineres et favillae* 11, 2 ; *harenae* 3, 3 ; *ignes* 12, 4 ; *ligna* 9, 4 ; *materiae* 27, 2 « objets matériels » ; *purpurae* 8, 4 ; 37, 10 ; *pluviae* 5, 5 ; *robora* 3, 5 « des poutres » ; *stercora* 24, 5.

147. HENDIADYS : *dulcedo et adfectio* 1, 1 ; *honores et purpuras* 8, 4 ; *hominem et crucis ligna* 9, 4 ; *sapientiae et veritatis* 1, 4 ; *convictus et familiaritatis* 1, 5 ; *vento et flatibus* 32, 5.

Manque de l'article.

148. On trouve certaines constructions où le latin ressent l'absence de l'article,qui rend la tournure plus facile en grec : *satis est pro pedibus aspicere* 12, 7 (τὰ πρὸ ποδῶν) ; *male sanos et vanae et perditae mentis in ista desipere* 22, 10, pour *vanae et perditae mentis homines.*

Voy. l'infinitif sujet ou complément, § 103 et 104.
l'infinitif exclamatif (5, 9), § 116 ;
le participe (*Deum nescientes*), § 121 ;
vixdum hominis (30, 1) ; voy. l'adverbe, § 178, 4.

Adjectifs.

149. L'adjectif remplace souvent le génitif complément déterminatif (subjectif, objectif, possessif, de qualité, etc).

La tournure devient *plus abstraite* et correspond souvent à celle du français qui dit, par exemple, « la faiblesse humaine » pour « la faiblesse des hommes ».

Exemples : *anni innocentes* (= *innocentiae*) 2, 1 ; *judiciariam curam* (= *judiciorum*) 2, 3 ; *inperitia vulgaris* (= *vulgi*) 3, 1 ; *a terrena labe* (= *terrae*) 3, 5 ; *in hostilibus moenibus* 6, 2 ; *metu hostili* (gén. obj.) 7, 3 ; *Romana superstitio* 10, 3 ; *justitia Romana* 25, 1 ; *caelesti* (= *caeli*) *conpage* 11, 1 ; *aniles fabulae* 11, 2 ; *lactei roris* 18, 2 ; *terrena imperia* 18, 5 ; *populares deos* 19, 7 ; *cruentis imbribus* « pluie de sang » 24, 4 ; *alieni erroris* (= *aliorum*) 22, 7 ; *damnis alienis* 25, 4 ; *propinquum sanguinem* 25, 3 ; *ab humano sanguine* 30, 6 ; *vernis floribus* 38, 2 (cf. *rosam veris* ib.)

Remarquez surtout ces deux exemples : 1° *cum tantum absit ab exploratione divina* (= *deorum*, *divinitatis*, gén. objectif) *humana* (= *hominum*, gén. possessif) *mediocritas*, 5, 5 où le premier adjectif, *divina*, est très hardi, mais exigé pour la symétrie. 2° *solacia rediviva* 8, 5, pour *solacia vitae futurae* ou *resurrectionis post mortem*, les consolations que donne (l'idée de) la vie future. Cette tournure est très hardie, car *redivivus* signifie « revenu à la vie ».

150. Adjectifs pris substantivement (*Gramm.*, 235, 1).

1) Au masculin singulier, les écrivains classiques emploient rarement les adjectifs substantivement. M. F. dit *parvulus* 23, 1 « un enfant » ; *novellus* 30, 1 « un tout jeune enfant » ; *alienus* 31, 7 « un étranger » opposé à *suus* (cf. 36, 9) « un partisan ».

2) Le nom. masculin pluriel est classique et M. F. le prodigue : *docti*, *indocti* 13, 3. Au lieu du superlatif *doctissimorum* 35, 1 « des hommes les plus savants », Cicéron (*De n. d.*, 1, 64) dit *doctissimorum hominum.* — Au comparatif : *a peritioribus* 14, 5 ; cf. 5, 11 ; 6, 1.

3) Le neutre singulier pris substantivement est employé par M. F. à tous les cas : *verum* 14, 4 ; 28, 3 « la vérité » opposé à *mendacium ; veri* 16, 3 ; *regula recti* 16, 6 ; 38, 6 ; *incerti querela* 14, 5 ; *publico gaudere* 10, 2 « aimer la publicité » ; *alieno inhiare* 36, 4 « le bien d'autrui » ; et avec une préposition, souvent pour former une locution adverbiale : *de toto* 40, 2 ; *de toto integro* 4, 4 ; *de cetero* 16, 4 « désormais » ; *de proximo* 27, 7 « de près » opposé à *longe.* Voy. *in*, § 86, 7 et 12 ; *de*, § 83, 3 ; et le génitif, § 54 (Brenous, p. 101).

4) Remarquez qu'on emploie substantivement le masc. et le fém. de *ferus : feri* (17, 2) et *feræ* (11, 4 ; 20, 4 ; 30, 6 ; 37, 5). *Feri* est poétique et se trouve dans Virgile, Ovide, etc. Voy. § 39 fin.

Obscena, pour *genitalia* 9, 4 ou *virilia* 28, 6, se trouve 22, 9. M. F. emploie dans le même sens *natura* 9, 4

151. La prose classique n'aime pas d'employer *aux cas indirects* le neutre des pronoms et celui des adjectifs pris substantivement, surtout le neutre pluriel. La raison en est que, la désinence casuelle étant la même qu'au masculin et au féminin, le neutre n'apparaît pas. On emploie le mot *res.* M. F. n'a pas cette répugnance. Il dit : *de isto (= de ista re)* 18, 11 ; 31, 2 ; *addunt istis (= istis rebus) et illa* 34, 7 ; *omnium (= omnium rerum)* 5, 7 ; 10, 1 ; 32, 9 ; *omnibus (= omnibus rebus)* 14, 5 ; 29, 4 ; 32, 8 ; 34, 2 ; *singulis* 10, 5 opposé à *universa.*

Caelestium terrenorumque fabricator 19, 14 ; *in ludicris et seriis* 1, 3 ; *in seriis* 4, 3 ; *de praesentibus* 12, 1 ; *de caelestibus* 13, 1 et 5 (cf. 16, 5 : *de caelestibus rebus*) ; *de fallacibus* 14, 5 ; *de divinis* 16, 6 ; *a rectis* 14, 4, etc.

On hésite quelquefois entre le masculin et le neutre : le contexte et l'idée doivent décider.

152. ADJECTIF AU LIEU DE L'ADVERBE (*Gramm.*, 104) : *tardior pergeret* « plus lentement » 13, 4 ; *haeret anxius* « anxieusement » 16, 3 ; cf 17, 9 (*occulti*) ; « insensiblement » 23, 3 (*anxia et sollicita vestigat*) ; 24, 3 (*praecipuus miscuit*) « principalement, surtout » ; 40, 1 (*tacitus evolvo*) « silencieusement » et 4 (*laeti hilaresque*) « joyeusement » ; *non spontaneos cupere* 11, 6. « spontanément ». Brenous, p. 404.

153. L'emploi de l'adjectif donne lieu à quelques figures de grammaire :

1. FIGURA ETYMOLOGICA. L'idée du substantif est déterminée par un adjectif apparenté au substantif, soit de même racine, soit de même signification : *pertinaci diligentia* 5, 3 ; *perpetuus tenor* 6, 3 ; *inlustrior gloria* 20, 1 ; *sincera veritas* 27, 2 ; *tropaea victricia* 29, 7 ; *deformis infamia* 31, 1.

2. Adjectifs rapportés au sujet par PROLEPSE ou ANTICIPATION : *incerta nobis veritas occultatur* 5, 13 (= *ita ut incerta sit*) ; *inclyti floruerunt* 36, 8. Le sujet ne possède pas la qualité exprimée par l'adjectif avant que l'action du verbe soit accomplie.

3. HYPALLAGE : *hac* (pour *hujus*) *spectaculi voluptate* 8, 4 ; *plebem profanae conjurationis* 8, 4 ; *amarissimam conviciorum labem* 16, 1 ; *inexesa laceratione* 35, 3. Cette figure, qui consiste à faire accorder avec un substantif l'adjectif qui se rapporte logiquement à un autre, est souvent d'une hardiesse poétique. Virg., *Aen.*, 1, 4 : *memorem Junonis ob iram.*

Degrés de comparaison.

154. 1. *Formation.* Le comparatif de l'adjectif est quelquefois formé au moyen de *magis.* Exemples : *magis mirum* 5, 3 (classique) ; *magis augusta* 7, 5 ; *magis justum* 34, 12.

Le superlatif est formé au moyen d'*admodum* 33, 1 : *admodum pauci* = *paucissimi.*

2. Quand deux adjectifs sont comparés, il faut parfois suppléer *magis* devant l'un : *quanto (magis) tardum, tanto magis justum* 34, 12 ; *magis augusta quam opulenta* 7, 5.

3. *Magis*, devant un adjectif, prend souvent le sens de *potius* « plutôt » : *magis omnia verisimilia quam vera* 5, 2, *magis pauper* 36, 4 ; *ipsos magis* 11, 5. Cf. 38, 3 : *magis miror.*

4. Quand un substantif est déterminé par deux adjectifs, l'un se trouve parfois au positif, l'autre au superlatif : *boni et fidelissimi* 1, 1 ; ou bien l'un est au positif et l'autre au comparatif : *imperitioribus et credulis* 8, 4 ; *nequitia* (= *homines nequam*) *melioribus* 5, 11.

5. Il est d'usage en latin de mettre le comparatif, quand on ne distingue que deux catégories : *juniores, seniores* « les jeunes, les vieux ». Le français met tantôt le positif, tantôt le superlatif. M. F. fait un emploi assez libre de ce comparatif : *longius et frequentius* 3, 6 ; *simpliciores* 14, 6 « les gens naïfs » ; *religiosior ille qui justior* 32, 3 ; *quibus inlustrior gloria est* 20, 1 ; *sapientium clariores* 34, 6 ; *quod est in liberis amabilius* 2, 1 ; *imperitioribus* 8, 4 ; *nequiora* 9, 1. De même : *in pluribus* 5, 11 ; 25, 10 ; *pluribus* 27, 1 ; *plura* 22, 8. Dans tous ces exemples, on distingue deux catégories, dont l'une est opposée à l'autre (qui ressort du contexte).

6. M. F. aime à employer le comparatif au lieu du positif dans le sens de « assez, trop » *saepius* 34, 6 ; 35, 1 ; 36, 8 ; *dulcioribus* 24, 8 ; *minor* 35, 5 « moindre qu'elle ne devrait être » ; *plenius* 14, 2.

7. Remarquez le comparatif opposé au positif du même adjectif : *incerto incertior* 16, 2. Il faut distinguer cet emploi d'un autre, très connu : *certo certius* « plus certain que ce

qui est certain = très certain ». *Archiv*, VI, p. 449 ; VII, p. 478.

8. Comparatifs rares : *proximius* 19, 2, formé d'un superlatif *(proxime)* dont le sens est affaibli ; *prolixior* 17, 6 ; 37, 12 ; 40, 3 [1].

155. ADJECTIFS POSSESSIFS. Les adjectifs *meus*, *tuus*, *noster* ont souvent le sens de « mon ami, mon compatriote ou concitoyen, mon coreligionnaire ou partisan »: *Natalis meus* 16, 1 ; 2 ; *Octavius meus* 40; *Octavius noster* 4, 3; *Januarius noster* 15. 1. C'est l'usage classique. Cic., *De. n. d.*, 2, 13 : *Cleanthes noster*, et souvent ailleurs.

Cécilius appelle Fronton: *Cirtensis noster* 9, 6, et Octavius répond : *tuus Fronto* 31, 2 « notre (ton) compatriote de Cirta ». Voy. nos *Studia Min.*, p. 64, n. 2, et Elter, p. 14.

156. ADJECTIF NUMÉRAL DISTRIBUTIF. Au ch. 23, 5, *trini* n'est pas mis pour *tres*, car chaque statue de Trivie a trois têtes.

Pronom réfléchi et réciproque.

157. SUI, SIBI, SE. 1. Remarquons d'abord la tournure archaïque *cum sua sibi natione captivus* 10, 4, où *sibi* ne dépend d'aucun verbe, mais est ajouté à l'adj. possessif pour mieux exprimer l'idée « sa propre nation ». C'est un pléonasme de la langue *vulgaire*, que Plaute et Térence aimaient beaucoup, et qui se retrouve dans la prose post-classique. Draeger, *Hist. Synt.*, I², 77.

2. Le réfléchi de la 3ᵉ pers., *sibi* et *se*, s'emploie avec le sens général de réfléchi sans nuance de personne, donc pour les trois personnes : *sibi mortuis* (= *nobis*) 11, 3 ; *inter se singuli dissimiles invenimur* (= *inter nos*) 18, 1. De même ἑαυτοῦ en grec (Roersch et Thomas, *Gramm. grecque*, 173, 1, rem.). Voy. le commentaire.

1. P. Faider, *De l'emploi insolite du comparatif dans M. F.* (*Musée Belge*, 1906, et *Studia Minuciana*, p. 79-84).

3. Sur le génitif objectif ou subjectif *sui*, *nostri*, voy. § 50. Post-classique ([1]).

4. L'adjectif possessif remplace le gén. ou le dat. du pronom : *de vestro numero* (35, 6) ; cf. *nostri numerus* 31, 7 ; *non est infamia nostra* (= *nobis*) 36, 3.

5. Le pronom réciproque est omis : *repugnantia* (*inter se*) 16, 4. Il a la forme du réfléchi : *inter se* 18, 1 ; *se noscunt* 9, 2 ; *adversus sese* 17, 10 ; *nos vocamus*, *vos recognoscitis* 31, 8 ; *de nobis* 2, 3. Il est remplacé par *invicem* 11, 2 ; 31, 8 ; *mutuo* 9, 2 (ἀλλήλους) ; *mutuo amore*, 31, 8.

Pronoms démonstratifs.

158. 1. Hic a souvent son sens propre (*Gramm.*, 245) : *totus hic mundus* 32, 1 ; 33, 1 « tout cet univers que *nous* avons sous les yeux » ; (cf. 17, 3 ; 18, 4 ; 34, 2) ; *in hoc itinere vivendi* 36, 6 ; *in hac caecitate* 3, 2 « que nous voyons ».

2. Remarquez l'hypallage : *hac* (= *hujus*) *spectaculi voluptate* 4, 1.

3. *Hic... hic* « celui-ci... celui-là », pour *hic... ille* 40, 4.

4. *Hic*, dans un sens affaibli, est mis pour *is* : *in hoc* 8, 2 ; *his* 33, 4 (où l'on corrige en *iis*) ; *invitis his* 21, 10 ; *his utimur* 38, 2 ; comme antécédant du relatif : 14, 6 ; 22, 7 ([2]).

5. *Quo... hoc* = *quo... eo* 16, 6 ; *hoc... quod* = *eo .. quod* 17, 2 ; *ex hoc... quod* « à cause de ceci... que » 32, 4 ; *ex hoc... ut* « pour ceci... afin que » 14, 7 et 37, 7 (2 fois) ; *in hoc... quemadmodum* 38, 3 ; *in hoc... ut* § 86, 1.

6 *Et hoc* 5, 4, pour *et eos*, *eosque*, καὶ ταῦτα. *Gramm.*, 246, 3.

7. *His et hujusmodi* (= *talibus*), 24, 8 ; 28, 6 ; 29, 1.

159. 1. Ille, se dit d'une chose bien connue et M. F.

1. E. Wölfflin, *Archiv*, V, 496 ; Schmalz, II³, 442 ; Dalmasso, p. 27. Brenous, p, 103.

2. Dans deux passages (14 6 ; 33, 4), on a eu tort de corriger *his* en *iis*.

l'ajoute dans ce sens à un autre déterminatif : *deum illum suum* 10, 5 « qu'ils vantent » ; voy. § 163.

2. *Ille* perd souvent son sens (*Gramm.*, 245, 3) et représente simplement une personne ou une chose déjà mentionnée, ou il sert d'antécédant à *qui*. Dans l'un et l'autre cas, il remplace *is* (*Gramm.*, 246, 1 et 3) : *tum ille ait* 4, 3 ; cf. 8, 5 ; 10, 5 ; 13, 4 ; 20, 3 ; 22, 5 ; 26, 10 ; 27, 3 ; 29, 4 ; 32, 9 ; 34, 5. Antécédant du relatif : *in illo sermone ejus, quo* 1, 5 ; 10, 2 ; 21, 12 ; 22, 7 ; 27, 4 ; 28, 10 ; 29, 2 et 4 ; 30, 1 ; 32, 3 ; 36, 4 et 38, 2. Voyez notre *Lexicon Minucianum*.

160. 1. Ipse est employé comme synonyme de *idem* « le même » : *ipsis corporibus, ipso corpore* « avec les mêmes corps? » 11, 7. Il s'emploie donc, comme *idem*, pour énoncer un second attribut d'un même sujet « aussi » (Gr. 248, 1) : *ipse socius in erroribus* 1, 4 « il partagea aussi ».

2. Ipse a souvent le sens de *ipse solus, per se* « à lui seul, rien que par lui » : *ipso fragmine* 2, 1 ; *ipsa... pulchritudo* 17, 11 ; « la beauté à elle seule suffit » ; *ipso suo nomine* 19, 14 ; *ipsis sacris suis* 21, 8 « rien que par son culte ». De même *ipso ordine* 21, 9 ; *formae ipsae* 23, 5 ; *nutu ipso* 26, 4.

3 Souvent aussi il peut se rendre par « précisément » (*Gramm.*, 249) : *in ipsius mundi natalibus* 6, 1 ; *ipsa conficiendi celeritate* 11, 4 ; *ista ipsa superstitio* 25, 1 « c'est précisément cette superstition ». De même : *in ipso aequoris limine* 3, 3 ; *ipsius religionis* 10, 1 ; *ab ipsis incunabulis* 25, 1 ; *in ipsis bellis* 25, 7 ; *eadem ipsa sententia* 34, 3 ; *ipsi insultat* 37, 1.

4. Le sens d'*ipse* paraît quelquefois si affaibli qu'il équivaut à *ille* ou *is* : *nec de ipsis* (= *illis*) *loqueretur* 9, 3 ; *de ipsis* (= *de illis*) 27, 4 ; *ab ipsis* 28, 6 ; 30, 4 ; *ipsum docuisse* 30, 5.

5. Et ipse « lui aussi, lui de son côté », pour attribuer à un second sujet ce qui vient d'être attribué à un premier, se rencontre huit fois : *unum et ipsi deum coluerunt* 6, 4 « les Juifs, eux aussi (comme les chrétiens) ». De même : 1, 3 ; 7, 1 ; 19, 8 (*Straton quoque et ipse*, pléonasme) ; 19, 10 ;

27, 3 ; 33, 2 ; 33, 3. Cicéron emploie *ipse* seul (*Gramm.*, 248, 2).

6. IPSE « même » ou « précisément » est souvent joint à un autre déterminatif : *ista ipsa superstitio* 25, 1 « c'est précisément cette superstition » ; *eadem ipsa sententia* 34 3; *ipsam animam tuam* 32, 6 « ton âme elle-même ».

161. *Ejus* est remplacé par *hominis* 1, 1.

162. IDEM, mis pour *is : ejusdem magister* 19, 10.

163. *Remarques sur les démonstratifs et les réfléchis :*

1. M. F. aime à mettre ensemble deux démonstratifs ou possessifs par une sorte de pléonasme : *in illo sermone ejus* 1, 5 ; *quo in adventu ejus* 2, 2 ; *cum hoc sermone ejus* 3, 2 ; *alacritatem tuam illam* 4, 2 ; *deum illum suum* 10, 5 ; *ista ipsa superstitio* 25, 1 ; *isdem illis armis* 39, 1 ; *quicquid illud colunt* 10, 2.

2. L'*ellipse* du pronom sujet de l'infinitif est fréquente. Voy. § 191.

3. Les pronoms compléments de deux verbes sont souvent sous-entendus à un autre cas. Voy. § 191.

Quid interrogatif.

164. Minucius Félix fait de cet interrogatif le même usage que Cicéron. Les interrogations elliptiques, introduites par *quid?* sont de plusieurs sortes :

1) *Gradation.* En français : « que dis-je? bien plus, de plus, en outre » ou simplement « et » emphatique. En latin, il faut distinguer deux cas (qui sont réunis au ch. 18, 2) :

a) *Quid* suivi d'un nominatif, avec ellipse du verbe : *Quid ipse Juppiter vester?* 23, 6 (sous-ent. *facit*) « Et votre Jupiter? » *quid nascendi ratio?* 18, 2.

b) *Quid?* seul (= que dire de ceci?), mais amenant une interrogation, ordinairement introduite par *nonne (non).* Le substantif ou le verbe sur lequel porte l'interrogation, est

mis en relief et placé avant *nonne*, avec ses déterminatifs : *Quid? Plato, qui invenire Deum negotium credidit, nonne... narrat?* 26, 12. De même : 13, 4 ; 17, 7 ; 18, 2 ; 19, 2 et 8; 22, 7; 23, 5; 26, 3. (Dans tous ces passages, il convient de mettre le point d'interrogation après *quid).* Cf. Cic., *Tusc.*, 1, 34 : *Loquor de principibus. Quid? poetae nonne post mortem nobilitari volunt?*

2) *Quid quod?* formule de transition elliptique pour *quid (dicam de ea re) quod*, marque aussi une gradation. Ch. 11,1 et 18, 11.

3) *Quid igitur?* « Qu'est-ce que donc à dire? » continue un exposé et introduit une explication attendue. Chap. 16,3.

4. *Quid?* « Eh quoi? » introduit la seconde partie d'un raisonnement à *fortiori*. Ch. 8, 3 ; 32, 6. Avec épanalepse *(inquam)*, au ch. 8, 3. Cf. Cic., *Pro Mil.*, 65.

5) *Quid autem?* introduit la réponse à une objection, sous forme interrogative. Ch. 25, 7. Cf. Cic., *Pro Mil.*, 15.

6) *Prétérition.* La formule cicéronienne *quid loquar de* devient *quid loquar* avec l'accusatif. Voy. 5, 10; 17, 6 et 10: 24, 7. Au ch. 20, 4, *loquar* est sous-entendu.

Pour toutes les formules de liaison, nous conseillons de lire le petit livre de J. Krekelberg et E. Remy, *Les formes typiques de liaison et d'argumentation dans l'éloquence latine* (Namur, Wesmael, 1896).

Pronoms indéfinis.

165. ALIQUIS. La forme *aliqui*, pronom : *quasi novus aliqui* 5, 2 ; de même : *si qui* 28, 4.

Au pluriel, *aliqui* prend le sens de *nonnulli : sacrilegos aliquos* 28, 3.

Aliquis est mis pour *quisquam* dans une prop. négative « réellement quelqu'un, personne au monde »: *nec...aliquem existere* 28, 2. *Gramm.*, 258, 2, c.

166. UNUSQUISQUE *vestrum non*, pour *nemo vestrum* 24,2.

167. QUIS UNUS ULLUS? 11, 8.

168. QUIDAM « une sorte de » renforcé par *velut* 9, 2. *Gramm.*, 258, 4.

169. 1. *Quicumque*, pron. relatif à sens général « tous ceux qui », est employé pour le pron. indéfini *quivis*, *quilibet* « n'importe qui, le premier venu » 16, 6. De même : *quidquid aliud* 19, 2.

2. Au contraire, *quisque* « chacun », pronom indéfini est employé dans le sens du relatif *quicumque*, *quisquis* « tous ceux qui » 13, 1. Archaïque et post-classique [1].

170. ALTER est mis pour *alteruter* « l'un ou l'autre » 5, 1; 13, 5.

171. UTRIQUE, au pluriel, est mis pour *uterque* 4, 6. *Gramm.*, 259, c. Cic., *De n. d.*, 2, 154, dit régulièrement : *Est enim mundus quasi deorum atque hominum domus aut urbs utrorumque.*

Sur *qui uterque* 4, 6, voy. § 38.

UTERQUE remplacé peut-être par *omnes* 4, 1 ; voy. le commentaire. *Sexus omnis* 9, 6 est classique.

172. TOTI est employé pour *omnes* 21, 22. Remarquez l'asyndeton *tot omnibus* 5, 4.

173. PLERAQUE *pars vestrum* 27, 5. — *Aut omnia aut pleraque omnium* 10, 1 ; voy. Vahlen, *Hermes*, 28, 1893, p. 355-8. — *Cum plerisque vobis* 28, 8 pour *vestrum*.

Plerique prend trois fois le sens de *permulti* 14, 6 ; 31, 5 ; 34, 12. De même *plerumque* signifie *permulti* 14, 3 et 7 ; 19, 8 et 10.

174. RESIDUI remplace *reliqui* ou *ceteri* 25, 10. Tacite.

---

1. Dalmasso, p. 27 ; Neue-Wagner, II³, 493 ; Schmalz, II³, 447. Penningsdorf, *De quisque et quisquis pronominum apud comicos latinos usu* (Hal. Sax., 1878), p. 21-22. Tite-Live, 1, 34, 3, a un exemple, emprunté peut-être à un vieil annaliste.

Verbes.

175. Le PASSIF a souvent le sens du RÉFLÉCHI : *revolvuntur* 5, 8 : *resolvitur* 11, 4 : *rotantur* 27, 3 ; *tenuatur* 34, 10 ; etc. Le passif peut se traduire par « se laisser » : *decipitur* 22, 1 « il se laisse tromper » ; *praestringitur*, *hebetatur* 22, 1.

176. Verbes ayant une *signification prégnante* : voy. ci-dessus, § 41, 2.

177. ZEUGMA. Au ch. 30, 1 : *caedat* (= *caedendo profundat*) ; au ch. 11, 5, *pollicentur* a pour complément *vitam* et *poenam*.

Adverbes.

178. 1. L'adverbe est employé avec le verbe *esse* au lieu d'un adjectif : *cum palam sit* 18, 7 « il est manifeste » ; *unde Deus longe est* 32, 7 ; *procul est* 16, 2 ; *quae infra circaque sunt* 17, 4. Voy. *Lexicon Min.*, s. v. *sum*, B, v, p. 253.

En revanche, l'adjectif est employé au lieu de l'adverbe ; voy. § 152.

2. L'adverbe modifie naturellement un *adjectif* ou un *verbe*, mais M. F. y met quelque recherche : *curvi molliter litoris* 3, 4 « un rivage légèrement sinueux » ; *impudenter curiosus* 10, 5 ; *incaute creduli* 14, 6 ; *infeliciter placitus* 23, 4 ; *pariter incesti* 9, 7 ; *bene barbatus* 23, 5 (cf. Cic., *Cat.*, 2, 22) ; *alte succincta*, *ib.* ; *impune sacrilegi* 25, 7.

3. L'adverbe *male* avec un adjectif équivaut au préfixe *in* (privatif) : *male sanos* 22, 10 ; *male sanae* 11, 9. Cf. mal-content (= mécontent), malveillant.

4. L'adverbe modifie quelquefois un *substantif* comme le ferait un adjectif, construction peu classique et que l'article rend facile en grec (οἱ νῦν ἄνθρωποι) : *Aegyptia quondam sacra* 23, 2 ; *semper adulescentis* 23, 5 ; *vixdum homo* 30, 1 ; *ardentium ubique terrarum* 35, 3. Rem. : *sectae jam nostrae* 40, 2 « qui est la nôtre désormais ».

5. Certains adverbes expriment parfois, non la manière dont se fait l'action, mais un JUGEMENT sur l'action : *Plato praeclare Homerum de civitate ejecit* 24, 2 « a bien fait de chasser Homère » ; *verius, dulcius* 29, 5 ; *nonne melius in nostra dedicandus est mente* 32, 2 « ne vaut-il pas mieux ? » *Gramm.*, 272.

6. L'adverbe de LIEU remplace un pronom avec une préposition et se dit des personnes : *hinc* 27, 3 (= *de ipsis* 27, 4) ; *inde* 28, 7 (= *de illis*). *Gramm.*, 271.

7. Remarquez : *et postea (facit) Jovis gentem* 21, 3, où *postea* joue le même rôle que *principem* : « il fait venir après ».

Adverbes et conjonctions.

179. 1. ADEO signifie « jusque-là, à ce point » : *adeo res rediit*, la chose en vint à ce point, dit Térence.

a) *adeo non... ut* 28, 2 ; *adeo nulla vis... ut* 10, 4 « si peu que ». Kühner, II, 814, c.

b) *adeo* marque souvent une gradation « même, bien plus, ajoutez que » et se met, soit au commencement (5, 9 ; 16, 5), soit après le premier mot qu'il fait ressortir « précisément, même » : *in solem adeo* 32, 5 et 8 ; *omnes adeo* 36, 8 ; *inde adeo* 6, 1 ; 7, 6 ; *in hoc adeo* 37, 7 ; *vide adeo* 34, 11.

2. ADHUC. *Usque adhuc* 5, 4. — *Adhuc* est souvent appliqué au passé « alors encore » 2, 1 ; 6, 1 et 2 ; 28, 1.

3. AEQUE porte sur quatre membres unis par *et... et... e* 17, 7.

4. ALIBI et *illic* 24, 5 et 6 signifient : « dans un autre passage » ou « chez un autre poète » ; cf. 21, 3.

5. CETERUM. *Sed* est remplacé par l'adverbe *ceterum*, comme déjà dans Tite-Live. Voy. 34, 1 et 9. Ailleurs, *ceterum* est une particule de transition « d'ailleurs ».

6. CRAS est remplacé par *crastino* (*die*) 40, 2.

7. CUM MAXIME est une locution adverbiale qui a pris le sens de *nunc* « en ce m ment même » : *de quo cum maxime quaerimus* 5, 1. Tacite et Pline le Jeune l'emploient ainsi. Dans Cicéron et Tite Live, elle a son sens premier : *tum*

maxime, *cum* « au moment même où » : *Qui, cum maxime fallunt, id agunt ut viri boni esse videantur* (*De off.*, 1, 13).

8. Enim est placé après le deuxième mot 28, 6 ; 32, 4. Voy. *nam*.

9. a) Et équivaut souvent à *et tamen* « et cependant » : *et captus est... et sub jugum missus est* 26, 3 ; ; *adoratis et pascitis* 28, 8 ; *prohibetis et facitis* 35, 6 ; *et deus patitur* 12, 2. On trouve *et tamen* 19, 9 ; 32, 5 ;. 34, 4. Voy. notre *Lex. Min.*, p. 113.

De même *nec* équivaut à *et tamen non* : *nec fateris* 12, 3 ; *nec absumunt, nec erogantur* 35, 3. On peut traduire par « sans » avec l'infinitif.

b) Et, avec ou sans pronom, sert à reprendre un terme pour y insister (= *et quidem* « et cela ») : *et major* 12, 2 ; *et hoc... rudes* 5, 4 ; *et hominis et unius* 40, 3. *Gramm.*, 246, 3.

c) Et ajoute qqch. d'inattendu : *et saepe religiosos* 5, 9. Comparez Molière, *L'Ecole des Maris*, I, 2, 93 ; « La jeunesse est sotte, et parfois la vieillesse ».

d) Et devant une négation : *et non* 1, 4 ; *et nunquam* 19, 15 ; 28, 2. Voy. notre *Lex. Min.*, p. 114.

e) *Et ideo* 18, 8 ; 36, 1.

f) *Et* pour *etiam*. M.F. aime à employer *et* dans le sens de *etiam* « même » ou *quoque* « aussi ». Les exemples sont très nombreux : *sane et* 2, 3, voy. notre *Lex. Min.*, p. 115 fin et 117. Rem. *et haec* 10, 1 « ces choses à elles seules » ; *et cogitare* 35, 6 « la pensée seule ».

g) Employé dans ce sens, *et* est souvent mis à une autre place que sa place naturelle : *et sacra Romana* 23, 2 (= *et Romana*) ; *Galli eam et semiviri colunt* (= *et Galli*) *ib.*; *et tropaea* 25, 6 ; *et negotium* 28, 6.

Il en est de même de la conjonction *et* : *ut et ipsa deformis et vetula* 23, 4 (= *et deformis et vetula*); *et solubilem et esse mortalem* 34, 4 ; *et quod hic* (= *quod et hic*) 40, 4 ; et de *vel* : *cum sua vel Epona* (= *vel cum sua*) 28, 7.

h) Dans le même sens, *et* est souvent ajouté au corrélatif: *tot... quot et tropaea* 25, 6; *qui sicut nascimur*, (*ita*) *et interi-*

mus 11, 3 ; *eadem fere et ista* 19, 15 ; *par et in illis* 27, 3. Voy. le comm. au ch. 25, 6.

i) Et ipse « lui aussi » ; voy. § 160, 5.

j) Dans la locution : *non tantum* (*tantummodo*), *sed* (*verum*) *etiam*, M. F. aime à remplacer *sed etiam* par *sed* 32, 7 ; 33, 1 ; 37, 4 ; ou par *sed et* 5, 11 ; 18, 3 ; 26, 10 ; 29, 7 ; 31, 5 ; 32, 9 ; 39, 1. Voy. *Lex. Min.* s. v. *sed.*

k) A l'exemple de Tacite, il remplace la même locution par *non — sed* 31, 5 : 38, 6 (Tac., *Germ.*, 41), et il met simplement *sed et* par concision pour *non tantum, sed et* (*etiam*) 40, 1 (Tac., *Germ.*, 17).

10. Etiam. M. F. aime à mettre cet adverbe pour ajouter avec plus de force un troisième terme aux deux premiers, unis par *et* ou juxtaposés avec asyndéton : 12, 4 (un premier membre composé de trois termes, un deuxième uni par *et*, puis le troisième : *ignes etiam*) ; *sacrilegos aliquos et incestos, parricidas etiam* 28, 3 ; *quod adornasset et quod retudisset, ostendisset etiam* 39. De même : 7, 5 ; 12, 4 ; 22, 8. Cf. 25, 12. Au chap. 22, 8, on a eu tort de supprimer *et* devant *nonnulla*.

11. Etiamnunc « maintenant encore » (40, 2) est mis pour *etiamtunc* « alors encore » 1, 5.

12. Forsitan « peut-être » accompagne toujours le subj. dans la prose classique, à cause de son origine (*fors sit an*). M. F. met une fois le subj. (28, 10) et une fois l'indic. (29, 6).

13. Hodieque « aujourd'hui encore » 21, 11 est postclassique.

14. Jam « déjà » modifie un adjectif possessif : *de sectae jam nostrae* 40, 2 (§ 178, 4); un substantif : *jam senes* 21, 10.

Il se met dans l'apodose, après un impératif « et alors » 7, 2 ; 17, 5 ; 33, 4 ; après *si* « alors » 4, 4.

Il sert de transition « et maintenant, et puis » 9, 1 et 5 ; 17, 7 ; 25, 4 ; 26, 1 ; 30, 1.

15. Identidem « à plusieurs reprises » prend le sens de « sans cesse » 14, 5 ; 16, 4.

16. Ideo et et ideo « c'est pourquoi » sont fréquents.

Ideo correspond à *quia* 20, 4, ou à *quod* 25, 6; 26, 2 ; ou à *quoniam* 21, 11. Voy. § 134, 3.

17. ILLIC 18, 10 prend un sens temporel (= *tum*), comme antécédant de *cum* « lorsque ».

18 IMMO « oui certes, mais » dans une réponse 32, 4, est mis pour *potius* 32, 2.

19. INTERIM est synonyme de *interea* 12, 5 ; d'*aliquoties* 19, 11 ; 27, 1 ; il marque une opposition 8, 5 ; 12, 6 ; il signifie « pour un moment » 7, 1. *Interim... interim* équivaut à *nunc... nunc* « tantôt... tantôt » 16, 2 ; 19, 9 ; de même *interim interdumque* 19, 10 ; dans le même sens, il a pour corrélatifs *et... et... et* 23, 5.

20. INVICEM 31, 8 et MUTUO 9, 2 forment le refléchi réciproque. Voy. § 157, 5.

21. ITA et SIC « ainsi, de même ». M. F. prodigue ces deux mots. Il s'en sert 1° pour introduire des exemples ou des faits semblables : 5, 9 ; 7, 4 (2 fois) ; 31, 2 et 8 (3 fois).

2° une conséquence, comme *itaque* « c'est pourquoi, ainsi donc » : 8, 5 ; 9, 2 ; 11, 6 ; 12, 5 et 6 et très souvent.

3° le motif de ce qui précède. comme *nam* « car », *adeo* « tellement » : 1, 2 ; 12, 2 ; 27, 2 et 3 et 7. Alors la conséquence précède.

4° pour annoncer *dum* marquant le manière : 6, 2 et 3; 18, 8. Cf. § 131.

22. LICET avec un adjectif, comme *quamvis* 20, 1 ; 38, 5; avec un subj. concessif : 5, 7 ; 8, 2. Voy. § 132.

23. MAGIS « plus » prend le sens de *potius* « plutôt, de préférence » : *cum essent urguendi magis* 28, 5 « alors qu'il eût fallu plutót les presser. » De même 5, 2; 7, 5; 36, 4 et 7; 38, 3 : *magis miror* « je m'étonne plutôt. » Virg., *Egl.*, 1, 10, avait dit : *miror magis* dans ce sens. Sur *magis* formant le comparatif des adjectifs, voy. § 154.

24. MERITO « avec raison » a un sens très affaibli et marque une conséquence naturelle : « naturellement » et de là « c'est pourquoi, donc » : *merito ei infantes immolabantur* 30, 3 ; de même : 31, 4 ; 37, 11. On trouve même : *merito ergo meruit* « il obtint donc (naturellement) » 13, 2.

Ailleurs, il conserve son sens classique : 35, 3. De même : *nec inmerito* 1, 3 ; 5, 5 « ce n'est pas sans raison, il n'y a rien d'étonnant, il est naturel que. »

25. Modo avec un impératif, pour insister, est familier 4, 5 (très fréquent dans Plaute et Térence).

26. Mox, depuis Tacite, prend le sens de *deinde* « ensuite », qu'il a toujours dans M. F. : *primo*, *mox*, *postremo* 13, 4. De même : 14, 6 ; 23, 1 ; 25, 3 et 8.

27. Nam et enim sont parfois des formules de transition (γάρ) : 19, 13 ; 21, 4 ; 29, 2. Il y a une ellipse ; voy. le comm. Cf. § 180.

28. Ne « en vérité » 29, 3. Particule affirmative.

29. Nec. De même que *et* est mis pour *etiam*, *nec* remplace souvent *ne... quidem* « pas même » ou « pas non plus » : *ideo nec facta sunt* 20, 4 ; *nec postea* 22, 4 ; *nec adhuc* 22, 5 ; *nec audiendos* 28, 3 ; *nec audire* 29, 1 ; *nec edulium pecorum* 30, 6. De même : *nec laboro* 11, 5. Cf. Kühner, *Ausf. Gramm.*, II, p. 660 ; Brenous, p. 433 Remarquez la double négation : *nobis non licet nec audire* 29, 1 *(= ne audire quidem nobis licet)* et : *in scenicis etiam non* 37, 2 *(= ne in scenicis quidem)*.

De même que *et* signifie parfois *et tamen*, *nec* peut signifier *et tamen non ;* voy. § 179, 9 a.

30. Non, pour *nonne* ? 22, 9.

31. Perquam renforce le sens du verbe : *perquam delectati sumus* 3, 3.

32. Plurimum quantum 24, 1 ; 40, 1 « extrêmement ». Voy. § 141, 6.

33. Porro « et puis » marque progrès dans le raisonnement 34, 9.

34. Potius est sous-ent. devant *quam succumbere* 5, 3.

35. Proinde = *itaque* « c'est pourquoi » 5, 2 ; 12, 7 ; 38, 5.

36. Publice « au nom de l'État », a pris le sens de *palam* « devant tout le monde » 31, 6.

37. Quasi avec un substantif, pour marquer une identification, est classique : *quasi parentis sui* 9, 2. Voy. § 133.

38. QUATENUS, pour *quoniam*. Voy. § 135.

39. SED. *Non... sed*, ou simplement *sed et*, pour *non solum... sed etiam* 31, 5. Voy. § 179, 9, k.

40. SAEPE est rare dans la latinité postérieure. M. F. l'emploie deux fois (5, 9 et 31, 4), et lui préfère *saepius* (22, 4; 35, 1 ; 36, 8 ; 37, 6) « assez souvent » ou « souvent ». Il a une fois *frequenter* (31, 4) et quatre fois *frequentius* (3, 6 ; 7, 4 ; 14, 5 ; 25, 11), que César et Salluste n'ont pas.

41. SALTEM. *Non saltem* = *ne quidem* « pas même » 10, 3; 12, 1 ; *saltem non* 5, 3 « ne pas... du moins »

42. SOLUMMODO, inconnu des classiques, remplace *solum* ou *tantummodo* 18, 3 ; 28, 2 ; 35, 6.

43. STATIM remplace *continuo* dans la tournure *non statim... si*. Voy. § 138, 1.

44. TAMEN « cependant » est une fois *suivi* de la prop. concessive 33, 1. Voy. J. Vahlen, *Opusc. acad.*, II, p. 123. Placé après le 3e mot : 32, 5 ; 36, 5.

Et tamen « et d'ailleurs » 11, 8 ; 25, 10 ; 36, 4 ; 37, 2.

At tamen, voy. § 138, 7 et 180.

45. UT causal se met devant un substantif ou un adjectif ou un participe, pour exprimer :

a) une cause *réelle ou objective* (ἅτε avec le participe) « attendu que » : *ut Graeculus et politus* 21, 5; cf. 23, 4 ; 27, 2 (2 fois) ; 29, 6; 33, 4 et 5 ; 38, 1 ; 40, 2.

b) une cause *subjective*, présentée comme la pensée du verbe principal (ὡς et le part.) « dans la pensée que, disant ou croyant que » : *ut bonis... ut injustis* 11, 5 ; 14, 6 ; 29, 5 ; 31, 8. Voy. notre *Lexicon Min.* s. v. *ut*.

La grec emploie le part. présent ὤν, qui n'existe pas en latin.

46. UT... ITA marque une opposition 14, 1 « si ».

Ut « par exemple », voy. § 141, 3.

47. VEL. M. F. aime beaucoup cette particule, qui signifie proprement « ou si vous voulez » (de *velle*) « ou ce qui revient au même ».

Vel... vel, comme *sive... sive* (cf. 34, 10), laisse le choix entre deux alternatives : *vel auspicia vel oracula* 26, 7.

De deux membres unis par *vel*, le second comprend deux parties unies par *aut :* 7, 2 ; 10, 3 ; 37, 5.

Il faut remarquer *vel* dans le sens de :

a) « même » : *vel si* (= *etiamsi*) *pauca* (*diximus*) 36, 2. Déjà dans César et Tite-Live. — *Vel ut exemplo crederemus* 11, 9 « quand ce ne serait que pour nous faire croire par un exemple ». (Tertullien dit de même : *vel ne*, *Apol.* 2, 17 ; 23, 19 et *vel quia* 21, 2).

b) « par exemple »: *cum vestra vel Epona* 28, 7.

c) « du moins » (*saltem*) : *vel Protesilai sorte* 11, 9 (du moins avec le sort de Protésilas, sinon pour toujours) ; *vel hunc errorem saltem... non... implicemus* 5, 6 « du moins ne compliquons pas encore ».

d) « ou, suivant le cas » : *velle vel nolle* 1, 3 ; cf. 20, 2 ; 21, 7 ; 25, 12.

e) *vel potius : humanas vel inhumanas* 30, 4 ; *delectata vel capta* 20, 2.

f) *vel* renforce le superlatif : *vel maxime* 17, 2.

48. Velut « pour ainsi dire » est ajouté à *quidam* « une sorte de » 9, 2. Voy. § 168.

Velut, pour *velutsi* « comme si » 3, 3.

Formules d'objection et de réfutation.

180. M. F. varie les formules qui reprennent *une objection* qu'il se propose de réfuter. Dans la langue classique, la plus ordinaire est *at enim*, litt. « mais en vérité ; mais, dira-t-on ». *Gramm.*, 215, 5, rem. Nous la trouvons une fois 32, 4.

M. F. emploie deux fois *at tamen* 25, 1 ; 26, 7 « mais cependant, dira-t-on » ; une fois *at* 25, 7 (*et P*).

Sed introduit ordinairement la réfutation : 11, 7 ; 37, 9 (2 fois), M. F. l'emploie une fois au lieu de *at enim*, pour introduire l'objection 32, 2 ; il met une fois *sed enim* dans le même sens 32, 7.

Nisi forte, ironique, sert aussi à énoncer une objection pour la réfuter ; voy. § 138, 7.

Rem. Dans deux autres passages (37, 3 et 38, 4), *at enim*

n'introduit pas une objection ; *enim* y est une particule affirmative : « mais en vérité » ou « au contraire, en vérité ».

Formules de prétérition.

181. *Longum est* (= *esset*) 18, 1 ; *otiosum est* 21, 9 ; *omitto* 12, 4 ; 18, 6 ; 19, 4 ; *omitto, neglego, transilio* 7, 5 ; *praetereo* 11, 5 ; *ut transeamus* 33, 4 ; *praetereo multa* 10, 1 ; *quid loquar ?* 5, 10 ; 17, 10 ; 24, 7. Voy. § 164, 6.

Arrangement des mots.

182. M. F. s'ingénie à construire les périodes et les membres de phrase avec symétrie (*concinnitas*). Il cherche aussi l'abondance oratoire et l'harmonie qui distinguent le style de Cicéron.

Clausules métriques.

183. A l'époque de Cicéron, les Romains empruntèrent la prose métrique [1] à l'éloquence asiatique, qui florissait alors en Grèce. Son but est de flatter les oreilles si sensibles et si délicates des auditeurs et des lecteurs anciens. Depuis Cicéron, tous les écrits du genre élevé (éloquence et histoire) furent soumis aux lois de la prose métrique.

La prose est dite métrique, quand la fin des phrases (et des membres de phrase suivis d'une ponctuation forte) est soumise à des règles métriques. Cette fin s'appelle alors *clausule métrique*. Cicéron dit : *Sunt clausulae plures, quae numerose et jucunde cadant* (*Orat.*, 213).

Minucius Félix affectionne quatre clausules, qui peuvent prendre différentes formes par la résolution des longues en deux brèves.

---

1. H. Bornecque, *Les clausules métriques dans M. F.* (*Musée Belge*, VII, 1903, p. 247-65). A. Ausserer, *De clausulis Minucianis.* Innsbrück. 1906 (Comm. Aenipontanae, I). Nous suivons ce dernier. Voy. aussi E. Norden, *Die Kunstprosa.* Leipzig, Teubner, 2 vol. *De M. F. aetate et genere dicendi* (Greifsw., 1897), p. 18-21.

I. Un crétique et un trochée (322 fois) [1] :

–́ ∪ –̀ | –́ –̌ nuntia | verunt 7, 3.

Formes dérivées :

∪́∪ ∪ –̀ | –́ –̌ merita con]fusa 5, 10,
–́ ∪ ∪̀∪ | –́ –̌ signa repe | tamus 7, 4.
–́ ∪ –̀ | ∪∪ — ambiti]one pro | tegerent 4, 6.
∪́∪ ∪ ∪̀∪ | –́ –̌ mu]neribus opu | lenta 7, 5.
∪́∪ ∪ –̀ | ∪́∪ — colere mu | nicipes 6, 1.

C'est la clausale favorite de M. F. : on la trouve 322 fois.

II. Un double crétique (178 fois) :

— ∪ –̀ | –̀ ∪ –̌ aeternita]tem repro | mittere 11, 3.

Formes dérivées :

∪́∪ ∪ –̀ | –́ ∪ –̀ ad]posita cu | ratio 2, 3 ; cf. 4, 3.
–́ ∪ ∪̀∪ | –̀ ∪ –̌ esse sapi | entiam 16, 5.
∪́∪ ∪ ∪̀∪ | –̀ ∪ –̌ con]serere sapi | entiam 4, 4.

III. Un double trochée (139 fois) :

–́ ∪ | –́ –̌ dissipatur 5, 8.

Cette clausule est précédée :

d'un crétique : solvitur, dissipatur 5, 8.
d'un dactyle : sensibus implicata est 1, 2 (élision). [2]
d'un molosse : me]tu hostili liberavit 7, 3.
d'un choriambe : du]os medius segregarem 4, 6.
d'un dispondée : in]justis poenam sempiternam 11, 5.
d'un ditrochée : in]terrogati praedicamus.

Elle peut devenir un dispondée (10 fois) :

saeviens placaretur 7, 2.

IV. Un trochée et un crétique (12 fois) :

–́ ∪ | –́ ∪ –̀ argueret inscientiae.

La clausule la plus fréquente est la clausule I ; les clausules II et III sont aussi très fréquentes. La clausule IV est

1. Les chiffres sont empruntés à A. Ausserer.
2. L'élision est presque constante dans la clausule de M. F.

rare. On trouve dans M. F. quelques autres clausules plus rares encore ou même isolées. Voy. Ausserer.

Remarquons que, dans la grande majorité des cas, l'accent tonique correspond à l'accent métrique, comme dans la fin de l'hexamètre.

184. La clausule métrique a eu une grande influence sur la syntaxe et sur le style de M. F., de même que la recherche de la symétrie dans la construction (§ 190). En voici des exemples :

I. adluderet fluctus 3, 3. Constr. poétique.
exploratione divina 5, 5. Constr. hardie. Symétrie.
signa repetamus 7. 4. Concordance inobservée.
libenter audire 20, 3. Constr. vulgaire ou grecque.
plangit inquirit 21, 1, Pour *conquirit*.
imbribus flere 24, 4. Pour *flevisse*.
structor accepit 24, 5. Changement de temps.
de servientibus reges 33, 3. Pour *servis*. Symétrie.
et esse mortalem 34, 4. Place de *et*.
arbores in hiberno 34, 11. Ellipse vulgaire.

II. objurgavit neglegentiae 4, 3. Pour *neglegentiam*. Symétrie.
suspensa sublata sunt 5, 5. Symétrie.
profunda demersa sunt 5, 5. Idem.
sincera sententia 32, 2. Pour *conscientia*.
religionis aut profugus 35, 6. Place de *religionis*.

III. familiarius noverimus 5, 5. Avec *i* long.
sanguinem noverimus 30, 6. Idem.

IV. osculum labiis pressit 2, 4. Pour *impressit*.

On a pu corriger le texte du ms. en rétablissant la clausule :

rationem deum disserit 19, 10 (disseruit *P*) ; insontium nocentumque 5, 10 (nocentiumque *P*) ; uberius et plenius 36, 2 (verius *P*) ; Deo plena sint 32, 7 (Deo cognita plena sint *P*) ; et peut-être : subtrahatur (subtrahitur *P*) 34, 10 ; ferme (fere *P*) Chrysippus 19, 11.

D'autre part, beaucoup de fins de phrases ont été reconnues exactes, parce qu'elles ont une clausule métrique :

cruore discessit 18, 6 ; rediviva blanditur 8, 5 ; adulteria numerare 22, 8 (où le crétique est entièrement dissous ◡́◡ ◡ ◡́◡, ce qui se présente douze fois dans M. F. Voy. nos *Studia Minuciana*, p. 83.

Asyndeton.

185. Un ornement du style déjà vanté par Cicéron (*Orat.*, 135), c'est l'*asyndeton* ou la suppression des conjonctions de coordination.

1. M. F. aime l'asyndeton à deux membres *(asyndeton bimembre, dicolon)*. Voici tous les exemples que nous rencontrons :

Substantifs : *opere, fame* 12, 1 ; *feris, beluis* 17, 2.
Adjectifs ou participes : *mortuis, extinctis* 11, 3 ; *major, melior* 12, 1 ; *invitus, miser* 11, 3 ; *inviti, miseri* 27, 7 ; *improvidi, creduli* 20, 5.
Verbes : *raderet, emicaret* et *emergeret, emicaret* 3, 6 ; *indignandum, indolescendum* 5, 4 ; *egetis, algetis* 12, 1 ; *patitur, dissimulat* 12, 2 ; *imperant, regnant* 12, 5 ; *erigit, cedit* 37, 1 ; *uri, cremari* 37, 4 ; *facitis, protegitis* 22, 7.
Locutions consacrées : *de toto integro* 4, 4 ; *velit nolit* 29, 4 ; *quis unus ullus* 11, 8 ; *tot omnibus* 5, 4.

Les deux termes sont souvent des synonymes ; dans ce cas, il y a une gradation et le second mot renchérit sur le premier.

2. Il aime plus encore l'asyndeton à trois membres *(tricolon)* :

Substantifs : *domo, conjuge, liberis*, 2, 1. Etc.
Adjectifs : *tacens, anxius, segregatus* 4, 1. Etc.
Verbes : *nascitur, inspiratur, attollitur* 5, 8. Etc.
Adverbes : *apertius, proximius, verius* 19, 2.

3. On trouve aussi l'asyndeton à quatre *(tetracolon)* ou à cinq membres formant deux groupes de 2+2 ou de 2+3 :

indoctis impolitis, rudibus agrestibus 12, 7. Cf. 16, 5 ; 17, 4 ; 24, 3. Etc.
passim cadunt, etc. 5, 9. (3+2) [1].

4. On rencontre un tetracolon suivi d'un tricolon (16, 5); ou un tricolon dont le 3e membre est divisé en trois (24, 3 *hic eorum*, etc.).

---

1. Voy. E. Norden, *De M. F. aetate et genere dicendi*. Progr. Greifswald. 1897.

5. L'*asyndeton* est *adversatif*, si l'on supprime une conjonction adversative :

si dei creare possent, interire non possent 21, 12 ; *qui subvenire revivescentibus potest, viventibus non potest* 12, 4. Autres exemples où *non posse* est opposé à *posse* : 21, 12 ; 27, 8 ; 32, 4 ; 37, 2 et 3. Autres asyndètes adversatifs : 37, 10 et 12 (fin).

6. Pour varier le style, M. F. entremêle le *polysyndeton* à l'asyndeton, c'est-à-dire qu'il répète la conjonction *(et, aut)* devant chaque membre ; souvent aussi, il ne la met qu'au dernier membre :

Arcesilas et Carneades et Pyrrho et multitudo 38, 5 ;
conflatur, tunditur et figuratur 22, 4.

Synonymes.

186. Pour renforcer l'idée ou pour donner au style l'élégance et l'abondance oratoire, Minucius emploie souvent deux synonymes, ordinairement unis par *et, atque, — que :*

Adjectifs ou participes : transacta et decursa 1, 1 ; crispis tortuosisque 3, 3 ; insano atque inepto 5, 6 ; latebrosa et lucifuga 8, 4 ; vana et demens 9, 2 ; perditis sceleratisque 9, 4 ; caecis occultisque 9, 5 ; confirmata probataque 16, 4 ; contrariis et repugnantibus 16, 4 ; anxia et sollicita 23, 3 ; insignis et nobilis 25, 1 ; de castis et pudicis 29, 1 : laeti hilaresque 40, 4.

Substantifs : cineres et favillas 11, 2 ; fulmina et fulgura 24, 6 ; figmentis et mendaciis 24, 8 ; morbi et malae valetudines 25, 8 ; ad nutum et arbitrium 26, 9 ; triumphator et victor 39, 1.

Verbes : angit et remordet 4, 3 ; occultare et abscondere 10, 2 ; adstruunt et adnectunt 11, 2 ; convincam et redarguam 16, 4 ; insultare et inludere 25, 5 ; erras et falleris 32, 7.

Adverbes : temere et audaciter 13, 5.

Voy. notre *Lexicon Min.*, s. v. *et.*

Quand il met trois synonymes, il préfère l'*asyndeton :*

dubia, incerta, suspensa 5, 2.
sentiri, perspici, intellegi 17, 6.
tenent, colunt, possident 25, 5.

Chiasme ou Entrecroisement.

187. La figure de construction que M. F. affectionne particulièrement, c'est le *chiasme* ou *entrecroisement de mots.* Lorsque deux mots unis entre eux sont opposés à deux autres mots unis de même façon, on obtient un chiasme en plaçant ces deux paires de mots dans un ordre inverse :

Omnium RECTOR *et* AMATOR *suorum* 36, 9.

Si on les place dans le même ordre, il y a parallélisme :

AUCTOR *omnium ac* SPECULATOR *omnium* 32, 9.

Trois paires de mots : *pluvias* FLUERE, FLARE *ventos*, *grandines* INCREPARE 5, 9. Comparez : *de paucis innumeri facti*, *de egentibus divites*, *de servientibus reges* 33, 3.

Quatre paires de mots : *aut observandis auguriis aut extis consulendis*, *aut instituendis sacris aut delubris dedicandis* 7, 1.

Six paires de mots : *Eleusinios*, etc. 6, 1 ; *cautelam*, etc. 7, 6.

Le chiasme a pour but de faire ressortir l'antithèse : *et caute indocti possunt et docti gloriose* 13, 3. M. F. abuse de cette construction et en fait souvent un simple ornement, destiné à varier le style : on en trouve 116 exemples dans ces 40 chapitres, c'est-à-dire plus que dans aucun auteur latin.

Il a habilement combiné le chiasme a) avec le parallélisme ou construction symétrique, employant tantôt l'un, tantôt l'autre ou les rapprochant dans la même phrase :

Parallélisme : *in publicum muta*, *in angulis garrula* 8, 4 ; cf. 5, 4 : *neque quae ;* 5, 5 : *aut... aut ;* 14, 4 ; 33, 3.

Chiasme et parallélisme : *Neptunus glaucis oculis*, *Minerva caesiis*, *bubulis Juno*, *pedibus Mercurius alatis*, *Pan ungulatis*, *Saturnus compeditis* 22, 5 (ababba+bababa) ;

b) avec l'asyndeton : *repudiaris alterum*, *alterum comprobaris* 5, 1 ;

c) avec le polysyndeton : *et altius eruere et aperire manifestius* 26, 7 ;

d) avec l'anaphore ou répétition : *numquam* 5, 12 ; *vel ut* 7, 2 ; *hoc* 9, 5.

Il répète *con amore* un des termes du chiasme : *beati satis satisque prudentes* 5, 5. Il y a 18 exemples : 5, 1 et 5 et 6 ; 9, 6 ; 10, 2 et 5 ; 17, 8 ; 19, 9 ; 21, 1 (2 fois) ; 23, 2 ; 28, 7 ; 32, 9 ; 35. 4 ; 36. 7 et 8 ; 37, 3 et 7.

e) avec la *conversio*, qui consiste à retourner la pensée et les mots : *nec singulis* 10, 5 ; *qui se putat* 18, 9 ; *aut nunc* 20, 1 ; *perdere* 21, 1 ; *vel lugere* 23, 2, et sans chiasme : *vel quae* 26, 10.

f) l'homœotéleute : *dant cautelam* 7, 6 [1].

Anaphore.

188. Il cherche à produire un effet oratoire au moyen de l'*anaphore*, ou répétition du même mot au commencement de chaque membre de phrase :

testis est (5 fois) 9, 5 ; *hic* (2 fois) 24, 3 ; *hujus* (2 fois), *hac* (2 fois) 9, 5 ; *haec* (2 fois) 32, 3 ; *qui* (4 fois) 32, 3 ; *quid* (3 fois) 25, 3 ; *vos* (3 fois) 35, 5 ; *idem* (2 fois) 37, 12.

cum (3 fois) 12, 3 ; *cum* (2 fois) *et cum* (2 fois) 29, 8 ; (5 fois) 37, 1 ; *ecce* (3 fois) 22, 5 : *jam* (2 fois) 25, 3 ; *nunquam* (3 fois) 5, 12 ; *sic* (2 fois) 6, 2 ; (3 fois) 27, 3 ; *sic* (2 fois), *dum* (6 fois) 6, 2 ; *dum* (4 fois) 22, 7 ; *sicut* (2 fois), *ita* 35, 3 ; *tam* (3 fois) 8, 1 ; 17, 4.

Inversion ou hyperbate.

189. L'inversion joue un grand rôle en latin : grâce aux désinences des cas, elle ne nuit pas à la clarté. Elle consiste à mettre un mot à une place autre que sa place naturelle et elle sert à faire ressortir une idée, à appuyer sur une antithèse, ou simplement à varier le style.

1. P. Faider. *Le style de M. F. Le Chiasme* (*Musée Belge*, 1906, et *Studia Min.*, pp. 85-99).

1. M. F. aime à séparer l'adjectif de son substantif :

a) Entre le substantif et l'adjectif ou, en général, entre le mot déterminé et le mot déterminant, il aime, à l'exemple de Cicéron, à intercaler un ou plusieurs mots. Son but est d'attirer l'attention sur un terme : PEDIBUS *Mercurius alatis* 23, 5 ; *sit dei* HOMO IPSE *simulacrum* 32, 1 ; ID *in se mali facinoris admittunt*, *quod* 28, 11.

b) Cette sorte de disjonction s'impose, quand il s'agit de rapprocher deux mots dont l'un détermine l'autre :

in illo-praecipue sermone 1, 5 ; carminibus praecipue-poetarum 24, 1 [1] ; investigandae-penitus veritatis 5, 9 ; sectae jam-nostrae 40, 2 ; artium etiam-sordidarum 5, 4 ; curvi-molliter litoris 3, 4 ; mutua-sibi patrocinia praestare 24, 5 ; loquellam ipso... fragmine-dulciorem 2, 1 ; quaedam libidinum-religio 9, 2 [2].

Les deux termes rapprochés forment une seule et même idée.

c) Souvent l'hyperbate a pour but de faire ressortir un mot :

cum MAXIMA iudicandi mihi invidia detracta sit 40, 3 ; etiam pluribus TURPE defendere est 29, 1 [3] ; OCCULTIS se notis et insignibus noscunt 9, 2 ; philosophi principalis nobiscum PENITUS opinionem consonare 19. 4 [4] ; nisi persuasionis civilis NONNUNQUAM admixtione sordesceret 19, 14 [5] ; crispis tortuosisque IBIDEM erroribus 3, 3 ; VERNIS indulgere nos floribus 38, 2 [6]; cf. 19, 10 : publicum... errorem ; 20, 1 : multis... nominibus ; 32, 2 : nostra... mente, nostro... pectore ; 31, 6 : de ultima STATIM plebe ; 40, 1 : dum istaec .. evolvo et ego... gratulor. Etc.

d) C'est parce qu'on n'a pas pris garde à ce caractère du

---

1. Cic., *De n. d.*, 2, 2 : *talibus-praesertim de rebus.*
2. Cic., *De n. d.*, 1, 118 : *totam de dis immortalibus-opinionem.*
3. Cic., *Acad. post.*, 2, 108 : *sed brevi res potest* TOTA *confici.*
4. *De n. d.*, 1, 115 : *qui sustulerit omnem* FUNDITUS *religionem.*
5. *Ibid.*, 2, 6 : *quod et praesentes* SAEPE *di vim suam declarant.*
6. Il veut dire que les chrétiens aiment les fleurs que le printemps produit, les fleurs naturelles. Cic., *De n. d.*, 1, 53 : *sine* DIVINA *posse sollertia* : 1, 91 : *in homine esse* ROMANO *tantam scientiam* : 1, 42 : *furentes induxerunt deos* : 45 : *nullos a superis impendere metus* : 110 : *ex individuis quomodo corporibus oritur.* Etc.

style de M. F., qu'on a voulu corriger les passages suivants, où l'hyperbate est plus hardie [1] :

Romani... sacrificii 30, 4 ; *regni sui... universa* 33, 1 ; *tam magni imperii* DUOS *fortuna non cepit* 18, 6 [2].

2. Pour appuyer sur les adjectifs *omnis*, *totus*, *multi* et les interrogatifs *quis* et *quantus*, M. F. les met après le substantif :

animal omne 5. 8, et souvent ailleurs [3] ; mundi totius 17, 3 ; 33, 1 ; deos multos 19, 7 ; corporibus quibus 11, 7 ; 22, 2 ; 32, 1 ; providentiae quantae 17, 8.

3. Il rejette souvent le sujet à la fin de la phrase :

intentio 1, 5 et 15, 2 ; praesentia 2, 2 ; oratio 4, 3 ; statuae consecratae *et* iteratio 7, 3 ; consensio 9, 1 ; obscuritas 10, 1 ; dubitatio 13, 3 ; reparatio 17, 6 ; conjunctio 31, 5.

4. Quand un substantif a deux déterminatifs ou quand un verbe a deux compléments, M. F. fait précéder l'un et place l'autre après :

spumantibus equis atque fumantibus 7, 3 ; incerta metuunt atque futura 8, 5 ; nec ortum habet nec occasum 21, 10 ; nec ostendere possunt nec videre 10, 5 [4] ; homines noxios feriunt et saepe religiosos 5, 9 [5] ; his enim et sparsis utimur et solutis 38, 2 ; deos aut otiosos fingit aut nullos 19, 8. Etc. [6].

5. M. F. forme souvent un chiasme par la répétition d'un des termes. Voy. §. 187, d.

6. *Et* signifiant « et » ou « même, aussi » n'est souvent pas à sa place naturelle. Voy. § 179, 9, g.

Symétrie et Variété.

190. Nous avons vu que M. F. recherche l'arrangement symétrique des mots et des membres de phrase (*concinnitas*).

1. Voy. J. Vahlen, *Opusc. Acad.*, II, p. 124-125.

2. L'hyperbate de *duos* sert à juxtaposer deux mots opposés : *magni imperii* et *duos* ; elle donne aussi la clausule favorite de M. F. (nº 1).

3. Voy. notre *Lexicon Minucianum*, s. v. *omnis*.

4. Cic., *De n. d.*, I. 110 : *quae vel prodesse nobis soleant vel nocere* ; 103 : *sit deus effigies hominis et imago*.

5. Avec une pointe ; voy. le comm. et ci-dessus, § 179, 9, c.

6. Theissen, p. 39-40, a réuni beaucoup d'exemples.

La symétrie est l'un des caractères distinctifs de son style : elle amène parfois des constructions hardies ou concises, qui ont étonné les commentateurs. Voici quelques exemples (cf. § 184) :

adluderet fluctus 3, 3. Poétique.

objurgavit avec le génitif 4, 3, à cause de *argueret inscientiae.*

exploratione divina pour *rerum divinarum* 5, 4, à cause de *humana mediocritas.*

insitos esse sapientiam 16, 5, acc. grec.

incudibus 22, 4, pour *in incudibus*, comme 24, 6.

voluit 22, 5, pour *voluit esse* ; cf. § 40.

de diis spolia 25, 6, comme *de gentibus tropaea.*

nec morte finitur 37, 3, pour *vita ejus finitur.*

in hiberno (ellipse vulgaire) 34, 11, opposé à *in saeculo.*

Dans la plupart de ces passages, l'auteur a paru sacrifier la grammaire et la logique à son amour de la symétrie.

191. Gardons-nous de conclure de là qu'il faut rétablir la symétrie partout : il semble, en effet, que M. F. cherche souvent à éviter l'uniformité et qu'il rompt la symétrie de propos délibéré (*oratio variata*), comme Tacite. Il varie les termes ou la construction. Voici quelques exemples :

1. Termes correspondants ou opposés : *supra nos* — *infra terram* 5, 4; *ex altera parte* — *ex altero latere* 14, 7.

Adseverationibus — *peritioribus* 14, 5 (abstrait et concret) ; *aequatur nequitia melioribus* 5, 11 *(idem).*

Timeas — *metueris* 27, 8 ; *egisse* — *geritis* 28, 5 ; *Aegyptiis* — *Athenis* 31, 3. Voy. 7, 6, où les datifs désignent des personnes et des choses.

2. Construction : Accusatif, puis prop. infin. avec *praedicantes* 19, 1.

Adjectif et participe : *innocentibus* — *temptantibus* 2, 1.

Abl. abs. et abl. de cause : *et libertate remissa et Dei patientia maxima* 34, 12.

Cf. *apertior... oratio et quae tota esset caelestis* 19, 14 ; *male sanos et vanae et perditae mentis* 22, 10 ; *claudus, levis, barbatus* (3 adj.), *glaucis oculis... pedibus alatis* (2 groupes de 3 abl.) 23, 5.

Quid loquar (5, 10) a pour compl. des substantifs et des prop. infinitives (§ 109) ; cf. 17, 10 ; *habent* 10, 1 a pour compléments des substantifs et des infinitifs (§ 103, b).

3. Changement de temps : *opineris, suspiceris, intelleges* 18, 10 (§ 97); *liberatum esse, flere, concumbere* 24, 4 (§ 102) ; *egerit... pascit... instituit... accepit* 24, 5 (voy. le comm. de 19, 10 : disserit) ; ailleurs, le

changement de temps s'imposait : *mansit — augetur* 5, 3 ; *fuimus — sentiebamus* 28,2 ; *qui praestet* etc. — *qui jubet* etc. 18, 7.

Infin. historique suivi de l'imparf. de l'indic. (4, 1) ; cf. § 115. — Infin. exclamatif après l'indicatif (5, 8-9); cf. § 116.

4. Corrélatifs différents : *sive, sive, — vel, vel* 34, 10 ; *nonnumquam — interim* 27, 1 (= *modo, modo*); *interim... et... et... et* 23, 5 ; *modo — modo — plerumque* 19, 10 ; *interim interdumque* 19, 10 ; ailleurs on a : *alias — alias* 19, 10 ; *interim — interim* 16, 2 ; 19, 9 ; *modo — modo* 23, 6 ; *nunc — nunc* 3, 3 ; 25, 9 ; 34, 4 ; 37, 12 ; *alias — alias, et — et, aut — aut* 17, 10.

5. L'*hyperbate* est aussi un élément puissant de variété : *duos* 18, 6 ; *universa* 33, 1 ; *et* souvent : voy. § 189.

6. L'*oratio variata* se rencontre jusque dans l'anaphore : *testis est* 9, 5 ; *quibus* etc. 17, 2.

7. L'*hypallage* détruit la symétrie : *conviciorum* AMARISSIMAM *labem verborum* VERACIUM *flumine* 16, 1.

8. Le *chiasme* est parfois évité : *itaque indignandum omnibus, indolescendum est* 5, 4, où Vahlen propose à tort d'ajouter *omnibus* devant *indolescendum est*. Cf. 13, 4 : *nonne admiranda omnibus et sectanda cunctatio !*

De même, on a eu tort d'ajouter *saepe* après *feriunt* au ch. 5, 9 ; *omnium* devant *verba* au ch. 10, 5. Au chap. 5, 1, *alterum* est exigé par le sens. Sur *modo* au chap. 19, 10, et *quam multa* au ch. 22, 8, voy. l'Appendice critique.

Voy. P. Faider, dans le *Musée Belge*, 1906, et dans nos *Studia Minuciana*, p. 97-99.

Cette observation est importante : on a cru devoir modifier plusieurs de ces passages pour rétablir une symétrie que M. F. voulait précisément éviter pour l'une ou l'autre raison.

Ellipse.

192. M. F. mêle la concision et la brièveté du style à l'abondance oratoire : il abandonne souvent son modèle ordinaire Cicéron, pour suivre Tacite et Sénèque. C'est ainsi qu'il fait de l'*ellipse* un usage aussi fréquent que Tacite.

193. SUBSTANTIFS. 1. Grâce à l'ellipse du substantif, les adjectifs sont pris substantivement :

Crastino (die) 40, 2 ; in hodiernum (tempus) 21, 7 ; Dindyma (sacra) 23, 4.

Ellipses consacrées : in altum (mare) 4, 5 ; alternis (vicibus) 23, 7 ; pluribus (verbis) 29, 1.

Thebanorum par et *gemini* 18, 6 sont des expressions consacrées sans ellipse (de *fratres*), pour désigner Étéocle et Polynice, Romulus et Rémus.

2. Le complément du verbe est sous-entendu : *intendo* (*oculos* ou *animum*) 7, 5 ; 17, 9 ; 32, 8.

3. Plusieurs verbes sont employés absolument (§ 46) : *erupit* (*voce*) 40, 1 ; *gestientis* (*loqui ?*) 15, 2 ; *obtinuit* (*causam*) 40, 3.

194. Pronoms. Le pronom personnel est souvent sous-entendu 1) comme sujet de l'infinitif (§ 113) :

(se) dolere 4, 1 ; (vos) in vestros recurrere 31, 4 ; interim deos (se) credere, interim se deliberare variavit 16, 2 (*se* est exprimé devant le deuxième infinitif et se rapporte au premier ἀπὸ κοινοῦ) (1).

2) comme complément direct :

non respuit (se) comitem 1, 4 ; qua in te invectus objurgavit (te) neglegentiae 4, 3.

3) dans une antithèse fortement marquée :

quod facitis (vos, *opposé à* nobis) 28, 1 ; quae sentitis et geritis (vos, *opposé à* nos) 28, 5 ; quae dicimus (nos, *opposé à* philosophos) 34, 5.

195. Le pronom *is* est fréquemment sous-entendu 1) quand il est antécédant du relatif. Voy. notre *Lexicon Minucianum*, au mot *qui* (p. 217). Citons quelques exemples remarquables :

(is) qui *très fréquent* ; (is) cujus 36, 7 ; (is) cui 22, 9 : (ea) quae possit 22, 8 ; (id) de quo cum maxime quaerimus 5, 1 ; (eos) adsumptos (esse) in deos, qui 21, 2 ; *(iis) remissis* quae constrinxerant 27, 2 ; (eo) moveor quod 14, 3.

2) comme sujet de l'infinitif : *vult enim* (*eam*) *esse* 26, 12.

3) pour représenter un mot qui précède :

nisi abigatis (eos) 22, 6 ; sed requirentibus (eam) 24, 8 ;

4) un membre de phrase qui précède :

et de convivio notum est, passim omnes locuntur (id) 9, 6 ; sprevit (id

1. Les pronoms *se* et *nos* manquent dans le ms aux chap. 13, 2 ; 31, 8 et 38, 1, où on les a ajoutés, l'ellipse paraissant trop dure. Voy. l'Appendice critique.

ou ea auspicia, *au lieu de mettre :* auspicia retinentia sprevit) 17, 6 ; nisi de vobis probaretis (ea, *ou plutôt* ea fieri) 29, 1.

196. Rem. Il arrive qu'il faut suppléer un pronom personnel ou *is* à un autre cas que le mot qu'ils représentent :

qua *in te* invectus objurgavit (te) neglegentiae 4, 3 ; infirmitatis argueris nec fateris (eam *ou* id) 12, 3 ; curasse (ea) videantur 27, 2 ; induendo (eis) 37, 12 ; adfixi (ei) 29, 7 ; cum conscientiam (ejus rei) non habetis 31, 4. Cf. Synnerberg, *Randbemerkungen zu M. F.*, II, p. 2-3.

197. Esse, verbe substantif. M. F. aime à sous-entendre le verbe substantif *est* ou *sunt* « exister, se trouver », surtout quand ce verbe est accompagné d'un déterminatif :

Christianus *ibi* nullus (est) 35, 6 ; quod supra nos (est) 13, 1 ; in scaenicis etiam non minor furor (est) 37, 12 ; quicquid aliud animalium 19, 2.

Avec un datif : ecce vobis minae *etc.* (sunt) 12, 4 ; rex unus apibus *etc.* 18, 7 ; nec tormentis aut modus ullus aut terminus 35, 2 ; quibus exempla utique de caelo 18, 6.

Avec un complément formé d'un subst. et de la prép. *de* marquant l'origine, on peut sous-entendre le verbe substantif ou un verbe d'origine (*orior*, *nascor*, *proficiscor*, etc.) :

quibus exempla utique de caelo (sunt, profecta sunt) 18, 6 ; de ipsis etiam illa (sunt, orta sunt) 27, 4 ; ergo nec de mortuis dii *etc.* (sunt, orti sunt, facti sunt) 21, 11 ; templa omnia de manubiis 25, 5. Cf. § 83, b.

198. Esse, copule. 1. La 1re personne de la copule, *sum*, est une fois sous-entendue après *est : ut ille mei victor est, ita ego (sum) triumphator erroris* 40, 2.

2. La 3e personne de la copule, *est* ou *sunt*, est souvent laissée de côté et particulièrement :

a) *dans les propositions interrogatives :*

quis hic auctor Deus ? quis Deus machinator ? 5, 7 ; unde autem vel quis ille aut ubi Deus ? 10, 3 ; quanto venerabilius ac melius ? 6, 1 ; quis autem ille qui dubitat ? 38, 2 ; quid inreligiosius *etc.* ? 25, 3 ; quis tam stultus, ut... quis stultior, ut... ? 28, 7.

b) *dans les exclamatives* (qui ont parfois l'air d'être apposées à une phrase) :

digna et nata religio talibus moribus ! 9, 3 ; pro ! mira (est) stultitia 8, 5 ; anceps malum et gemina dementia (est)... denuntiare ! 11, 3 ; haec alumna urbis istius superstitio ! 25, 8 ; vanus error hominis...

fulgere *etc.* ! 37, 10 ; quam pulchrum spectaculum Deo, cum... 37, 1 ; ne ille miserabilis (est), cujus... 29, 3.

c) Avec un substantif attribut :

testis (est, 4 fois) ; testis est (1 fois) 7, 3 ; sic Allia « nomen infaustum » (est) 7, 4 ; Vulcanus (est) claudus deus, etc. 23, 5 ; ignorare nec fas (est) nec licet 17, 2 ; quaedam (fana) in totum nefas visere 22, 8.

d) Avec un adjectif attribut :

eadem fere ista (sunt) quae nostra (sunt) 19, 15 ; legitima (sunt) conubia 31, 3 ; taetriora (sunt) 9, 5 ; par et in illis (est) instigatio 27, 3 ; nisi forte apud istos major (est) castitas 25, 11 ; nec tamen mirum (est) 28, 6 ; non ideo tanti (sunt) quod 25, 7.

e) Avec ETSI : *etsi jam senes (sunt)* 21, 10 ; *etsi Apollinis filius (est)* 23, 5. Voy. § 132.

199. Comme VERBE AUXILIAIRE, le verbe *esse* est sous-entendu :

1. Avec un participe :

facti (sunt) 33, 2 ; proditus (est) 21, 7 ; prodita (sunt) 24, 7 ; Febris dedicata (est) 25, 8 ; ut ostensum (est) 27, 1.

2. Avec l'adj. verbal en *dus*, ou le gérondif :

eruenda prorsus haec et execranda consensio 9, 1 ; reliquenda vero... oratio 17, 6 ; computandae 25, 8 ; nihil itaque indignandum vel dolendum 16, 6 ; nec avocanda diutius intentio 15, 1.

200. L'INFINITIF ESSE (soit copule soit auxiliaire) est très souvent supprimé, 1) après un verbe signifiant « dire ou penser » ; il se fait ainsi que ce verbe paraît construit avec deux accusatifs :

Voy. surtout le chap. 19 : rerum initium (esse) aquam dixit, deum autem (esse) eam mentem 19, 4 ; aera (esse) deum statuunt 19, 5 ; deum tradere, nosse § 7 ; deum loquitur § 8, dicit § 9, disserit § 10, credit § 11 (toujours avec un second acc.).

nullos deos (esse) adseverando 8, 2 ; qui hominem et crucem ejus... caerimonias (esse) fabulatur 9, 4 ; quid loquar apte disposita recta montium, etc. 17, 10 ; (eos) adsumptos (esse) in deos loquitur 21, 2 ; scribit proditum (esse) secretum 21, 3 ; Saturnum hominem tradiderunt 21, 4 ; Jovem narrat liberatum (esse) 24, 4 ; quid loquar adulterium deprehensum et... consecratum 24,7 (cf. § 109); qui... negotium (esse) credidit... angelos (esse) narrat 26,12 ; ut diffiterentur se Christianos (esse) 28, 5 ; quae praeparata (esse) tradiderunt 35, 1 ; quos corruptores (esse) novimus 38, 5 ; quod sciret responsa simulata 26, 6 ; ostendisset veritatem

non modo favorabilem *etc.* 39 ; quod si omnia ornata vidisses 18, 4 ; patefacere omnia (esse) dubia, etc. 5, 2.

Rem. Au ch. 21, 1 : *deos habitos Evhemerus exsequitur* « Evhémère énumère ceux qui furent regardés comme dieux », il ne faut pas sous-entendre *esse ;* le participe *habitos* accompagné d'un compl. attributif est pris substantivement : ce que l'article aurait indiqué en grec.

2. Après les verbes de sentiment :

gloriamur nos consecutos (esse) 38, 6; injustos ipsos magis nec laboro (= ne laboro quidem) 11, 5 ; voy. le comm.

3) Il faut remarquer la construction de *volo* et *nolo :*

qui non perfectum (esse) volunt *etc.* 17, 3 ; deos (esse) nolumus 8, 6; in Natali meo versutiam (esse) nolo, non credo 16, 2 ; si eunuchos (esse) deus vellet 22, 9 ; cum homo illum voluit (esse) 22, 5. Voy. § 40.

4) Avec le verbe *videri :*

nata... prolata (esse) videatur 5, 1 ; beati satis... (esse) videamur 5, 5 ; ne vobis antiquitas nimium fabulosa (esse) videatur 7, 5 ; similes universi videmur 18, 1 (*symétrie avec* dissimiles invenimur).

201. La copule est assez rarement sous-entendue à un autre temps :

1. *Erat* et *fuit :* sic solus in amoribus conscius (fuit *ou* erat), ipse socius in erroribus (id.) 1, 4 ; vel qui prior (fuit *ou* erat) Diagoras 8, 2 ; homo utique (fuit) qui fugit, etc. 21, 7 ;

Avec un génitif de qualité : jam providentiae quantae (fuit)... inserere 17, 7 ; Romani.. sacrificii (fuit)... obruere 30, 4.

2. *Sit :* utrum elementis concretus (sit)... an potius a Deo factus (sit) 17, 1.

3. *Sint :* non ideo tanti (sunt), quod religiosi (sint), sed quod inpune sacrilegi (sint) 25, 7 ; cf. § 134, 6.

4 *Essent :* peut-être au ch. 28, 5 : (essent) urguendi. Voy. le comm. [1]

---

1. Tacite supprime *esset*, *essent* après *cum* (*Ann.*, 1, 65), dans les prop. finales (*Germ.*, 19 ; *Hist.*, 1, 85, 15 ; *Ann.*, 1, 7, 3), après *tamquam*, *quasi* et *dum*, etc. Voy. L. Constans, *Etude sur la langue de Tacite*, p. 120. J. Gantrelle, *Gramm. et Style de Tacite*, § 160.

202. L'ellipse des VERBES DÉCLARATIFS, qui expriment une opinion ou un sentiment, est assez fréquente et plus hardie que dans les auteurs classiques :

cui ego 4, 2 ; tum ille 4, 3 ; ecquid ad haec audet (dicere)? 14, 1 ; ac de fato satis (diximus), vel si pauca (diximus) 36 2 ; Straton quoque et ipse naturam (deum esse loquitur) 19, 8 ; eadem fere Chrysippus (loquitur) 19, 11 ; quid illas aniles fabulas (loquar?) 20, 4.

Avec l'interrogatif *quid*, l'ellipse du verbe « dire » est fréquente : *(quid loquar?)? quid (dicam de eo) quod?* Voy. § 164.

203. Ellipse des verbes de MOUVEMENT : *est quo viro non licet (ire, adire)* 22, 8 ; *nihil ad nos (pertinet)* 13, 1.

204. Autres verbes dont l'idée ressort du contexte : verbe marquant l'origine, voy. § 83, b, et 197 ; *ut improbe (usurpem)* 40, 1 ; *fato (agi)* 11, 6 (voy. le comm.)

205. Ellipse des PRÉPOSITIONS : *et in ludicris et (in) seriis* 1, 3 ; *ab eo, (a) quo exstructa est* 3, 4.

206. Ellipse des PARTICULES. 1. On a peut-être corrigé à tort deux passages, l'un où *tam* (8, 1) n'est pas répété devant l'un des trois adjectifs, l'autre (19, 10) où *modo* n'est pas mis devant le premier membre. Cf. Tacite, *Ann.*, 4, 50 : *clamore turbido, modo per vastum silentium ; ib.*, 6, 32 [1].

2. *Potius* est sous-entendu 5, 3. Voy. § 179, 34.

3. *Magis* peut être sous-entendu, de sorte que le positif remplace le comparatif dans l'un des deux membres. Voy. § 154, 2.

4. *Nam* et *enim* avec une ellipse. Voy. § 179, 27.

5. Sur les ellipses employées dans la locution *non solum — sed etiam*, voy. § 179, j et k.

---

1. Au ch. 22, 8, on a ajouté *quam multa*, dans *ridenda quam multa, <quam multa> etiam miseranda sunt.*

Peut-être y a-t-il une ellipse du même genre que celles de *tam* et de *modo.*

Allitération, paronomase, assonance.

207. Minucius Félix aime un genre de figures qui repose sur la composition matérielle des mots : l'*allitération*, qui consiste à juxtaposer des mots qui commencent par les mêmes lettres ; la *paronomase* (*annominatio*), qui rapproche des mots apparentés entre eux ; l'*assonance* ou *rime* (*homœotéleute* et *homœoptote*), qui fait voisiner des mots de même terminaison. Ce sont des figures dont rafollaient les auteurs de l'époque archaïque et que les classiques ne laissaient pas de rechercher.

1) L'ALLITÉRATION est accompagnée souvent de la PARONOMASE et ces deux figures servent à mettre en relief les jeux de mots antithétiques que M. F. affectionne :

fluere, flare 5, 9 ; miserentur miseri 8, 4 ; mori post mortem 8, 5 ; sacra sacrilegiis 9, 5 ; aut puniendum aut pudendum 10, 2 ; fata et funera 23, 1 ; perditi jam perdere 26, 8 ; depravati — pravitatis 26, 8 ; et falluntur et fallunt 27, 2 ; contemnere — continere 36, 7 ; dum fingit, infligit 37, 12.

Remarquez : *homo Plautinae prosapiae, ut pistorum praecipuus, ita postremus philosophorum* 14, 1 (la lettre *p* 9 fois). Voy. l'Appendice critique sur ce passage.

2) ASSONANCE :

spumantibus, fumantibus 7, 3 ; cautelam — medellam, spem — opem 7, 6 ; puniendum — pudendum 10, 2 ; egetis algetis 12, 2 ; veritas — subtilitas 14, 7 ; impiatum — triumphatum 25, 6 ; cf. 4, 4 ; 16, 5 ; 34, 3 ; 37, 3. Etc.

Figures diverses.

208. ANTITHÈSE. M. F. aime cette figure. Tantôt l'épithète fait antithèse avec le substantif : *inhumani cibi* 8, 4 ; *humanas vel inhumanas victimas* [1] 30, 4 ; tantôt deux mots sont opposés : *deus* — *hominibus* 10, 4 ; *reformidatis* — *negatis* 12, 5 ; *tam magni* — *duos* 18, 6 ; *docti* — *indocti* 13, 3 ; *civilia* — *divina* 12, 7 ; tantôt le raisonnement pro-

1. J. Vahlen, *Opusc. Acad.*, II, p. 125, note : « *humanas victimas, quae proprie vocantur, sed quae rectius inhumanae vocarentur.* »

cède par antithèse ; voy. 9, 7 ; 10, 2 ; 11, 6 ; 12, 7 ; 19, 14 ; 31, 5 ; 33, 3 : 35, 6 ; 37, 6. Remarquez la construction : *potest — non potest ;* voy. § 185, 5 [1].

209. Litote : *nec immerito* 1, 3 ; 5, 5 ; *nec insolens stuprum* 9, 2 ; *non dissimiles* 38, 6 ; *non minor* 3, 1 ; 37, 12.

210. Pléonasmes : *ut potero pro viribus* 16, 1 ; *quisque vestrum tantus est, si poterit* 13, 1 ; *ante praedictum* 33, 4 ; *velut quaedam religio* 9, 2 ; *eandem emensi viam rursus versis vestigiis terebamus* 3, 5 ; *utilitati... profuerunt* 21, 2.

211. Alliances de mots piquantes : *melius errare* 7, 1 ; *irreligiosa prudentia* 8, 1 ; *sacra sacrilegiis taetriora* 9, 5 ; *impietas expietur* 38, 7 ; *immortalitatem postumam* 12, 3 [2].

212. Périphrases maniérées et abstraites dans le goût d'Apulée et de Fronton : *petrarum obices* (= *moles*) 4, 5 ; *ubertas lactei roris* (= *lac*) 18, 3 ; *crispis tortuosisque erroribus* (= *fluctus*) 3, 3. — Sur les périphrases formées avec *ratio*, etc., voy. § 145, 4.

213. Hypallage : *hac* (= *hujus*) *spectaculi voluptate* 4, 1 ; *conviciorum amarissimam* (= *-orum*) *labem* 16, 1 ; *inexesa* (= *-orum*) *corporum laceratione* 35, 3 ; *plebem profanae* (= *-am*) *conjurationis* 8, 4.

214. Ironie. Octavius, de même que Cécilius, aiment le ton ironique. L'ironie exprime le contraire de ce qu'on veut faire entendre. Voyez surtout le chap. 25, 2 : *haec sunt*, et 9 : *isti scilicet ;* la tournure si fréquente de *nisi forte* (§ 133, 7). Etc.

---

1. Voyez notre *Lexicon Minucianum*, aux mots *non* et *sed*, et le comm. aux chap. 12, 4 et 21, 12.

2. Fronton cherchait les *insperata atque inopinata verba, quae non nisi cum studio atque cura atque vigilia atque multa veterum carminum memoria indagantur* (Ed. Naber, p. 63).

215. Jeux de mots. M. F. rapproche le positif du comparatif : *casto sermone*, *corpore castiore* 31, 5 (voy. § 154, 7); il joue sur le sens de *victimas humanas*, en ajoutant *vel inhumanas* 30, 4 ; il joue surtout sur les mots de même radical (voy. allitération, § 207, 1).

216. Suspension, avec trait ou pointe finale (*sententiae*): *sed nostrorum deorum* 12, 6 ; *et saepe religiosos* 5, 9 (§ 179, 9, c); *sed requirentibus* 24, 8. En français, on ferait précéder ces mots de quelques points dits points de suspension, qui servent à introduire quelque chose d'inattendu.

217. Comparaison abrégée : *nobiscum* 19, 4 (= *cum nostra opinione*).

218. Epanalepse : *quid? homines... homines, inquam* 8, 3 ; *de hominibus* 20, 4.

219. Conversio, ou *commutatio* (ἀντιμεταβολή). C'est une figure qui retourne le sens et les mots. Elle est combinée avec le chiasme : *aut nunc Christianos philosophos esse aut philosophos fuisse jam tunc Christianos* 20, 1. Autres exemples : 10, 5 (*nec singulis*) ; 18, 9 (*qui se putat...*) ; 22, 1 (*vel perdere...*) ; 22, 2 (*vel lugere...*) ([1]).

220. Correction (*revocatio*). Elle est introduite par *vel* (30, 4 ; voy. § 179, 45, d) ou elle a la forme d'une interrogation oratoire (37, 5 : *viros... comparo ?*).

Couleur oratoire et poétique.

221. Le style de Minucius Félix est remarquable par sa couleur oratoire. Comme Cicéron, M. F. aime la période harmonieuse, artistement construite, balancée par le rythme intérieur et terminée par la clausule métrique. Il exprime

1. P. Faider, dans nos *Studia Min.*, p. 90-91.

ses idées par deux ou trois synonymes et les fait ressortir par l'antithèse et le chiasme, qui les opposent l'une à l'autre, par l'asyndeton qui les distingue, par l'anaphore qui y insiste, par toutes les figures familières à la langue oratoire.

Mais à la symétrie, il joint la variété ; à l'abondance oratoire, il unit la brièveté et la concision ; à la période majestueuse, il mêle la phrase courte et incisive de Sénèque, qui finit souvent en trait ou « sentence ».

Un autre caractère de son style, c'est la couleur poétique. Toute l'introduction est écrite en une prose poétique, comparable à celle de Chateaubriand. Cet exorde rappelle aussi celui des *Soirées de S. Pétersbourg :* comme J. de Maistre, Minucius Félix approprie son style au sujet, qui était poétique par les vifs sentiments de regret et d'amitié, par les scènes si pittoresques qui se succèdent : le récit et la description s'entremêlent et amènent naturellement le débat.

N'est-ce pas un vrai tableau que cette description des enfants qui bégaient leurs premiers mots, à la grande joie des parents, ou celle du jeu si animé des ricochets, ou encore celle des trois amis qui se promènent au bord de la mer et dont l'attitude change avec le sujet de la conversation ?

Ailleurs aussi, le style est parsemé de métaphores et d'images, de personnifications, qui lui donnent une couleur poétique [1].

222. Mais nous devons arrêter ici cette longue étude ; nous en tirerons deux conclusions :

Par son style à la fois oratoire, « sentencieux » et poétique, par son vocabulaire et par sa syntaxe, qui sont émaillés, dans une mesure diverse, d'archaïsmes, de vulgarismes, d'hellénismes, de mots et de tournures poétiques, M. F. nous paraît appartenir à l'époque de Fronton, à la deuxième moitié du second siècle après J.-C.

---

1. On trouvera une liste des unes et des autres dans Theissen, p. 43-44.

L'analyse minutieuse que nous venons de faire, pourrait laisser l'impression que cette langue si complexe, composée d'éléments hétérogènes, est bigarrée, sans unité et sans harmonie. Ce serait une grande erreur de le croire. L'art de Minucius Félix a si habilement fondu ces éléments et rendu son style si naturel, que rien n'y détonne, qu'il reste harmonieux dans son ensemble (1).

1. A lire : Paul Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrétienne*, I, p. 504-508. G. Boissier, *Fin du paganisme*, I, p. 261-289.



INDEX.

III

APPENDICE CRITIQUE



Nous rappelons d'abord que l'unique ms. qui puisse servir à la constitution du texte, est le *Parisinus* 1661, du IXe siècle. Voyez la Partie de l'élève, *Introd.*, p. XXVII. On le désigne par la lettre *P*. Le *Codex Bruxellensis* 10847 en est une copie, faite au XIe siècle ; nous le désignons par la lettre *B*. Enfin la lettre *r* désigne l'*editio Romana* ou *editio princeps*, publiée à Rome par Sabaeus en 1543.

P = Parisinus 1661.
B = Bruxellensis 10847.
r = editio princeps, de Sabaeus.

Nous ne tenons pas compte des variétés orthographiques du ms., ni des simples fautes d'orthographe, qui sont nombreuses (*inhesit* pour *inhaesit ; velud* pour *velut*, *spraevisset* pour *sprevisset*), ni des erreurs corrigées par la seconde main (*glorius* pour *gloriosius*, etc.). Nous les avons signalées toutes dans l'édition critique qui précède notre *Lexicon Minucianum* et Boenig les a classées dans sa Préface.

En revanche, nous passons en revue *tous* les autres passages où nous avons cru devoir nous écarter du ms., et nous justifions brièvement notre manière de voir, à moins qu'il ne suffise de renvoyer à notre commentaire ou à l'étude sur la *Langue de M. F.* (que nous désignons par le chiffre II, suivi d'un §).

Quant aux passages sur lesquels des doutes ont été exprimés ou qui ont été modifiés par les modernes, à tort, selon nous, on en trouvera l'explication dans notre commentaire et il n'y a plus lieu de nous en occuper ici. Nous avons fait une exception pour quelques-uns, qui ont paru particulièrement intéressants.

On constatera que le nombre des passages modifiés a été singulièrement réduit. Notre texte, en effet, diffère en plus de cent endroits de celui de Halm et plus encore de celui de Boenig, le plus souvent parce que nous avons écarté les conjectures pour revenir à la leçon du ms. Cependant, par ci par là, nous avons cru devoir adopter une conjecture nouvelle, justifiée le plus souvent par la métrique.

I, 3. et in ludicris et seriis] *P.* L'omission de la préposition *in* devant le deuxième membre est dure, parce que les deux membres sont nettement distingués par *et... et.* Heumann a proposé de lire <*in*> *seriis*, mais on trouve des exemples de cette omission dans des cas analogues, même chez les auteurs classiques. Voy. R. Kuehner, *Ausf. Grammatik der lat. Sprache*, II, p. 422, § 112, 2, b.

5. quo Q.] Baehrens ; quod *P* ; quo *vulgo*. — La conjecture de Baehrens donne le prénom de Cécilius ; elle explique assez bien la faute du copiste ; *quod* (en capitales QVOD, pour QUOQ).

II, 4 litori] Cellarius ; litore *P.* — Partant de leur logis, ils se dirigent vers la mer, non pas « par le rivage » *(litore)*, mais pour se promener sur le rivage, afin que *(ut)*. — P. Thomas, *Rev. de l'Instr. publ. en Belg.*, 47, 1904, p. 365.

4 pressit] Winterfeld, *Philologus*, 77, 1904, p. 315; praessit *P* ; impressit Halm et *vulgo*. V. comm. et II, § 19, 2°.

III, 3 tortuosis] P. Daniel, dans Wower; toro//sisque *P.* — *Torosus* « musculeux, solide » dans le sens d' « onduleux, houleux » serait unique et ce sens ne s'explique guère. Il faut d'ailleurs un synonyme de *crispis*. II, § 186.

6. raderet enataret] Holden ; raderet vel enataret *P.* — La suppression de *vel* donne l'*asyndeton bimembre*, que M. F. affectionne (II, § 185) et la symétrie avec *emicaret emergeret*. Halm met *vel enataret* et *emergeret* entre crochets, comme étant des gloses.

IV, 1. dolere] Ursinus ; dolore *P* — Faute du copiste inattentif.

V, 1. alterum] ajouté par l'*ed. princeps* comme nécessaire au sens. Chiasme. P. Faider, *Musée Belge*, 1906, p. 305 (= *Studia Minuciana*, p. 97). Cf. II, § 187, d, et 206, note.

5. aut scire sit datum aut ruspari religiosum] E. Norden (*Gött. gel. Anz.*, 1904, p. 296) ; aut scire sit datum ut scrutare permissum aut stuprari religiosum *P.* — *Ut scrutare* pour *vel scrutare* est une glose du mot rare *ruspari*. Ce mot a été confondu par le copiste avec *stuprari*, plus connu. Enfin *permissum* est une glose de *datum ;* ces deux mots sont

synonymes et l'auteur a cherché l'antithèse *datum* et *religiosum*. Cf. 17, 2 (fin) : *nec fas nec licet.* Halm lit : *aut scire sit datum, aut scrutari permissum, aut suspicari religiosum.*

10. nocentumque] Winterfeld, *l. c.*, p. 315 ; nocentiumque] *P*, Halm et *vulgo*. La correction est nécessaire pour la clausule (crétique et trochée).

VI, 1. antistitem] Wowerus ; antistites *P*.

ut Eleusinios] *r ;* et Eleusinios *P*. II, § 142, 3, et ch. 11, 5 et 25, 10. — numina universa] Halm ; *P* a omis *numina*.

2. captis in] *r ;* capti in *P ;* captis Halm.

3. extruunt etiam] *r* ; extruunt dum etiam *P ;* extruunt interdum etiam] Halm avec Heraldus. — *Dum* semble être une ajoute du copiste, amenée par la répétition fréquente de ce mot dans le §.

meruerunt] *r* et *vulgo ;* merunt] *P*.

VII, 1. aut observandis] *P a* ut.

memoriam] *r ;* memoria *P*.

aut iam] Halm ; dans *P*, la seconde main a ajouté *ut* au-dessus de la ligne entre *aut* et *iam*.

3. sicut se] Ursinus ; sic *P*. Cf. chap. 13, 2.

anheli] Gelenius ; anhelis *P*. — Ce mot se rapporte au sujet. Florus, 1, 15 : *quod adhuc anhelarent* (voy. le comm.).

offensi] Rigaltius ; offensio *P*.

somnio] Gelenius ; somno *P*.

Deciorum] *r ;* decuriorum *P*.

VIII, 1. tam utilem] Gelenius. *P* n'a pas *tam*. Voy. ci-dessus, II, § 206.

4. foederatur] Vahlen dans Halm ; foederantur *P*.

lucifuga] P. Daniel dans l'éd. Wower ; lucifugax *P*.

IX, 3. maxime nefaria] P. Daniel dans l'éd. Wower ; maxima et varia] *P*.

4. fabulatur] *r ;* fabulantur *P*. A cause de *tribuit*.

5. ebriatis] Meursius ; ebrietatis *P*. Le copiste a mis le substantif, qui est fréquent, au lieu du participe, qui est rare.

7. opera] Halm ; opora *P* (et non *oporae*, comme le dit Halm). *Opera* se rapproche plus de *opora* que *opere*.

X, 4. caerimoniisque] *vulgo ;* cerimonisque *P*. Cf. II, § 32.

hominibus] *r;* nominibus *P* — Le copiste a confondu deux mots semblables. Nous avons préféré la correction *hominibus* à *numinibus ;* il y a une antithèse entre le Dieu des Juifs et les Romains, qui ne sont que des hommes.

5. quanta monstra] Davisius ; quantam nostram *P.* — Le ms. a l'abréviation nra avec une barre ondulée sur n (= nostra); le copiste a lu *nostra*, au lieu de *monstra* ou *mostra.*

districtus] *r* ; destrictus *P.* — Confusion de deux mots semblables. Cf. 19, 6.

XI, 1. compage] *r* ; compagetur] *P*, mais avec les lettres *tur* exponctuées.

5. et perpetem vitam mortuis] *r* ; *P* a *ut* et *mortui*, deux fautes d'inattention. Cf. 6, 1.

novi] intercalé par Vahlen (dans Halm) après *plurimorum*, ce qui ne donne pas de clausule. Nous avons suivi E. Norden, *l. c.*, p. 301.

6. ut alii fato] *P.* Les uns intercalent *fieri* après *fato ;* d'autres insèrent *agi ;* d'autres encore changent *dicitis* en *addicitis.* Il y a tout simplement une ellipse de *agi.* Voy. le comm. et Cic., *De div.*, 2, 8, 20. Ausserer, *De clausulis Min.*, p. 20, 3.

7. an absque corporibus] ajouté par Winterfeld, *Philologus*, 1904, p. 316. — Cette addition est exigée par le sens. Halm proposait : *an sine corporibus*, ce qui ne donne pas de clausule. La clausule est un crétique et un trochée, avec la longue du trochée dissoute (Ausserer, p. 13).

9. in dulcedinem] Wopkens; in dulcedine *P.*— Faute fréquente, parce que *m* était remplacé par une barre suscrite à la dernière lettre. Voy. *in sole*, ch. 32, 5 et 8 ; *in nidore* 34 10.

XIII, 2. persensit] Ouzelius ; praesensit *P.*

se esse] Wowerus ; sese esse] Davisius ; *P* a omis *se*, qui paraît nécessaire. Voy. II, § 194, 1, note.

XIV, 1. pistorum] *P.* — Récemment, A. Elter (*Prolegomena zu M. F.*, Bonn, 1909, p. 59, a proposé de lire : *istorum*, c'est-à-dire *hominum Plautinae prosapiae.* La lettre *p* aurait été amenée par l'allitération (elle est répétée 9 fois).

2. laudi set] Halm ; laudis et] *P.* — L'erreur du copiste

peut venir de ce que son original avait l'orthographe *set* pour *sed*. Cf. 37, 9.

4. et incredibile verum et verisimile mendacium] Winterfeld ; et incredibili verum et in verisimile mendacium] P. On lit ordinairement : *et in incredibili verum et in verisimili mendacium*, ce qui donne un sens, mais pas de clausule. La lecture de Winterfeld (*Philologus*, 1904, 58, p. 316) donne deux crétiques avec la première longue du premier crétique dissoute. Ausserer, *De clausulis Min.*, p. 23, n. 1.

6. ab his] *P* ; ab iis] *vulgo*. M. F. emploie *his* pour *iis* : voy. 33, 4 et II, § 158, 4.

XVI, 1 flumine] Meursius ; in lumine] *P*.

vafritia] Haupt ; tua eruditio *P*. — Le sens exige un mot tel que *vafritia* ou *versutia* (Vahlen) ou un synonyme. Voy. le comm.

2. incertior] Ursinus ; certior *P*. — La correction est exigée par le sens ; elle donne l'antithèse *incerto incertior*. Voy. II, § 154, 7.

simplicitate] Gelenius ; subtilitate simplicitate *P*. — Confusion amenée par *subtilis*, qui suit.

3. ut fit] Gelenius ; ut sit *P*. — *f* confondu avec *s* long.

diffinditur] Gelenius ; diffunditur *P*. — Confusion de *i* et de *u*.

probataque : sic] Davisius ; probataque sint *P*. — Le copiste a cru avoir affaire à la forme du parfait passif.

XVII, 11. sensus] *r* ; sensibus *P*.

XVIII, 3. temperare Nilus amnis solet] Cima (*Rivista di fil.*, 16, p. 43) ; temperat Nilus amnis colet *P*. — L'inondation du Nil fait quelquefois défaut, de là : *solet*.

4. caelo terraque] P. Thomas, *Revue de l'Instr. publ. en Belg.*, t. 48, 1905, p. 173 ; caelum terramque *P*. L'ablat. sans *in* est poétique, mais fréquent dans M. F. ; voy. II, § 74. Halm proposait de lire : *caelum terramque* < *perlustrans* >.

6. par, mortuam] Meursius, Rigaltius ; per (fin de la ligne) mortuam *P*. — *Liber de idol. vanitate*, 5. 2 : sic Thebanorum germanitas rupta. Voy. le comm.

7. totam majestatem] J. Gronovius ; totam potestatem *P*.

— Dittographie, à cause de *summam potestatem*, qui précède.

8. nec conprehendi : tactu purior est] Canterus et Ursinus (d'après le livre *de idol. vanitate*) ; nec conprendi potest *P*. — Il y a une lacune évidente et dittographie de *potest*. Norden, *Goett. gel. Anz.*, 1904, p. 304, propose *conprehendi* pour le rythme.

10. carnalem — terrenum] Wopkens ; terrenum — carnalem *P*. — Il y a eu transposition ; en effet, *carnalis* s'oppose à *spiritalis* et convient à *patrem ; terrenus* s'oppose à *caelestis*, *immortalis* et convient à *regem*. Voy. Lactance, éd Brandt, *Index*.

intelleges] *P* et non *intellegis*, comme dit Halm.

XIX, 1. *diem duxerit*] *P ; diem induxerit* Davisius et vulgo. — Homère, *Od.*, 18, 137, dit : οἷον ἐπ' ἦμαρ ἄγῃσι. La leçon du ms. est confirmée par la clausule (dicrétique) et par Virg., *Aen.*, 2, 801 : *jamque jugis summae surgebat Lucifer Idae | ducebatque diem.* Norden, *l. c.*, p. 304, et Winterfeld, *l. c.*, p. 316.

2. verba] Ursinus ; vera *P*. Cf. 23, 5 et 36, 2.

unde hominum genus et pecudes] Vahlen, *Opusc.*, II, p. 116 (= *Index lect. aest. Berol. 1894*, p. 11), d'après Virg., *Aen.*, 1, 743. Voy. le comm. Le ms. a : *unde homines et pecudes.*

4. is autem] Vahlen dans Halm ; isdem *P*.

esto — potuerit] Vahlen (*Hermes*, 30, p. 385-390) ; eo — poterit *P*. Voy. le comm.

6. discriptio] Usener ; descriptio *P*. — motus] Meursius ; metus *P*. — Cic., *De n. d.*, 1, 11, 26. Voy. le comm. et 10, 5.

carpatur] Vahlen et Norden (*l. c.*, p. 304) ; capitatur *P ;* capiatur *vulgo*. Cf. Cic. *De. n. d.*, 1, 11, 27. Voy. le comm. et 38, 2.

7. vim animalem] Davisius ; vim naturalem animalem *P*. — Cf. Cic., *De n. d.*, 1, 13, 32, cité dans le comm. et 10, 5.

9 Voici la leçon de *P :* praeficit. Aristoles ponticus variat alias mundo alias menti divinae tribuens principatum heraclides ponticus quoque de deo divinam mentem quamvis varie

adscribit *(au dessus :* adscribendo). theofrastus et Zenon, etc.

A la place de *aristoles ponticus*, évidemment interpolé, P. Médan *(Revue de philologie*, 1905, p. 331-2) a transposé *Theophrastus et*, qui ne va pas avec Zénon, mais bien avec *variat* etc. (Cicéron, *De n. d.*, 1, 13, 35). Sauppe (*Goett., gel. Anz.*, 2, 1867, p. 1997) avait déjà remplacé *de deo* par *mundo*, d'après Cic., *ib.*, 34. *Etiam* après *Theophrastes* est de Vahlen, dans Halm, p. XVI-XVII. Sauf la transposition de *Theophrastus etiam*, nous maintenons l'ordre du ms., avec P. Médan ([1]). *(Musée Belge*, 7, 1903, p. 206).

Bornecque a proposé : *quamvis variat*, et L. Havet *(Rev. de phil.*, 1905, q. 331-2) : *quamvis variet*, pour la clausule. Mais voy. Ausserer, p. 31, et le commentaire.

10. mentem modo naturae atque animum] d'après Cic., *De n. d.*, 1, 15, 37 : *tunc totius naturae menti atque animo tribuit hoc nomen ;* voy. le comm. ; mentem modo animum *P.* — Cependant on peut admettre une ellipse de *modo* devant le premier membre et lire : *Cleanthes enim mentem, modo animum, modo aethera.* Voy. 11, § 206.

disserit] Davisius, Winterfeld (p. 316, pour la clausule : double crétique) ; disseruit *P.* — Tous les verbes qui expriment l'opinion d'un philosophe sont d'ailleurs au présent. Ausserer, p. 21, 1, et le comm.

11. physiologica] Bursian ; physologiae, *corrigé en* phylologiae *P.* Norden, *l. c.*, p. 304, propose : *physiologice.*

12. cetera] Rigaltius ; ceterarum *P.*

XX, 3. mera] Vahlen ; mira *P.* — Vahlen, *Opusc. acad.*, II, p. 112 (= *Index lect. aest. Berol.*, 1894, p. 7). Voy. le comm. et Norden, *l. c.*, p. 304. *Mira*, au lieu de *mera*, influencé par *miracula*, qui suit.

4. feras] Lindner ; feras homines *P.* — Vahlen, *Opusc. acad.*, II, p. 113, suppose une lacune : *<et de lapidibus ac dentibus ferae> homines.* Cf. Norden, *l. c.*, p. 305.

1. J. Roeren (*Minuciana*, Cologne, 1859) avait proposé de supprimer *Aristoles ponticus* et de transposer *variat — principatum* au § 10 après *Theophrastus et.* Il a été suivi généralement. Voy. Halm, p. XIV-XVIII.

5. erraverunt] Vahlen ; ac vero *P.* — Voy. Vahlen, *ib.*, p. 112 ; Norden, p. 305. Après avoir montré à quels monstres les ancêtres ont cru, il va montrer qu'*ils se sont trompés aussi* à l'égard des dieux.

XXI, 1. historicorum] P. Daniel et Ursinus ; stoicorum *P.* — Lactance, *Divin. Inst.*, 5, 4, 6 : *prius humana testimonia offerri id est philosophorum et historicorum, ut suis potissimum refutaretur auctoribus.*

Evhemerus] Gelenius ; erueret *P.* Le scribe n'a pas reconnu ce nom propre.

3. illic] Rigaltius ; illi *P.*

Après *Jovis gentem*, le ms. a la phrase *Et despicis*, puis les chap. 23-24 : *Considera* jusque *requirentibus.* Il y a eu une transposition de deux feuillets du ms. Nous avons rétabli l'ordre, imparfaitement rétabli par Lindner. Voy. le *Musée Belge*, 10, 1906, p. 83-100, et *Studia Minuciana*, p. 19-36.

6. indito] Dombart ; dedit *P.*

9. et perjerante] *P.* — A maintenir ; voy. le comm.

11. potest] Wowerus ; posset *P.*

12. possent] Gelenius ; possint *P.* — aer] *r ;* aera P.

XXII, 4. lapideus deus] Vahlen (dans Halm) ; *P* a omis *deus* (haplographie évidente).

6. quanto verius] Ursinus ; quanta vero *P ;* quanta vero <sollertia> Norden, *l. c.*, p. 305-6.

rodunt] Wowerus ; norunt *P.*

8. quam multa] ajouté par Heumann, de manière à donner un chiasme. — Cf. P. Faider, dans nos *Studia Minuciana*, p. 99, et ci-dessus, II, § 206.

vicatim] Gelenius ; vicantes *P.*

9. testa] Gelenius ; exta *P.* Plin., *Nat. Hist.*, 35, 165 : *Samia testa Matris deum sacerdotes, qui Galli vocantur, virilitatem amputare nec aliter citra perniciem M. Caelio credamus.*

10. Et despicis] Cette phrase paraît être une interpolation, mais plusieurs la corrigent et l'insèrent au ch. 23, 1. Voy. Vahlen, dans Halm, p. 31, 7 ; Winterfeld, *Philologus*, 1904, p. 316 ; Ausserer, *De clausulis Min.*, p. 14. Vahlen lit : *Et*

desipias « tu peux te livrer à tes extravagances auprès de », et insère la phrase après *Romana sacra*. Ausserer lit: *Et despice* « et regarde » et intercale la phrase après *miserorum deorum*. Winterfeld lit : *Et despiais — Osiridis tumulum* (clausule).

XXIII, 3. tinnitus] Gelenius ; initus *P*.

4 et ipsa, *et plus loin :* et semiviri] *P*. Sur la place extraordinaire de *et* « aussi », voy. *et sacra* 23,1 ; *et tropaea* 28, 6; *et negotium* 28, 6; *et esse* 34, 4; *et quod* 40, 4. II, § 179, 9, g.

5. dedecora] Gelenius ; decora *P*. Cf. 19, 2.

uberibus] Ursinus ; veribus *P*. Cf. 19, 2.

6. corona induitur] Baehrens ; non auditur *P*.— Le texte du ms. n'a pas de sens. Aucune des corrections proposées ne paraît satisfaisante. Celle de Ott *(corona ambitur)* et de Baehrens sont fondées sur CIL., VIII, 6981 : *Jovis Victor... in Kapitolio habens in capite coronam querqueam*. Il s'agit des *formae et habitus* de Jupiter.

quot] Halm ; quod *P* (cf. 25, 6).

7. ignita] *r* ; ignata *P*.

Oetaeis] Rigaltius ; henneis *P*. — Plus loin (35, 3), *P* a *henneis* pour *Aetnaeis* et l'on peut croire qu'ici il faut lire aussi *Aetnaeis* (M F. aurait confondu l'Oeta avec l'Etna).

XXIV, 4. flere] Winterfeld, p. 316 ; flevit *P*. — Depuis Gelenius, on lisait *flevisse*. La clausule exige *flere*, comme *concumbere*, deux présents historiques, après *liberatum esse :* c'est une *oratio variata*, amenée par les exigences métriques.

loro] Heraldus ; thoro *P*.

5. accepit] *P*. — Le changement de temps est amené par la clausule. Bornecque, *Musée Belge*, 7, 258 ; Norden, *Gött. Gel. Anz.*, 1904, p. 305; Winterfeld, *Philologus*, 1907, p. 317; Ausserer, *De claus. Min.*, p. 6, n. 7. Voy. II, § 191, 3.

XXV, 1. auxit] *r* ; ausit *P*.

4. posteris] Davisius ; postremis *P*.

6. quot de] ; quod de *P* (cf. 23, 6).

7. at quos] et quos *P*. De même au ch. 29, 4, *P* a *et* au lieu de *at*.

prostraverant] Dombart (édit) ; postulaverant *P*. Voy. le comm.

8. Larentia] Ursinus ; Laurentia *P.*

9. vel Diana] Gelenius ; nunc Diana *P.*

10. ut quae] Ursinus ; et quae *P.* Cf. ch. 6, 1.

11. magis quam a sacerdotibus] Heumann; magis a sacerdotibus quam *P.* — Il y a eu une transposition de *quam.*

XXVI, 1. testatus es] Gelenius ; testatus est *P.* — Il fait allusion à ce que Cécilius a dit au chap. VII.

2. solistimum] Gelenius ; solemnisimum *P.* — Mot rare. Voy. le comm.

5. nescivit. Tiresias] *r* ; nescivit ire suas *P.* — Une des nombreuses bévues du scribe inattentif et ignorant, qui copiait d'après un ms. écrit en capitales : NESCIVITTIRESIAS.

11. Hostanes] Gelenius; Sosthenes *P.*

sedem tueri] Hartel (*Zeitschr. f. Oest. Gymn.*, 19, 1868, p. 30) ; sed et veri *P.* Cf. *De idol. vanitate*, 6 : *angelos vero sedi eius dicit adsistere.*

12. ex qua monet etiam nos amorem informari] Sauppe ; et inlabi] Gelenius ; monet etiam nos procupidinem amoris et dicit informari et labi *P.* — Le mot *procupidinem* vient de *pro cupidine*, glose d'*amorem ;* introduite dans le texte sous la forme *procupidinem*, elle a amené le changement d'*amorem* en *amoris.* Les mots *et dicit* sont une glose de *monet.* Cf. Plato, *Symp.*, 202E et suiv.

XXVII, 1. magis ac philosophis] Dombart ; magis a philosophis et a Platone *P.* — Voy. Norden, p. 306. L'auteur a parlé au chapitre précédent des poètes, des mages et des philosophes. Il n'a cité aucun poète, mais un mage, Hostanes, et deux philosophes, Socrate et Platon. Ici, il résume et laisse de côté les poètes. Les mots *a Platone* paraissent une glose, qui a peut-être amené le changement de *ac* en *a.* Voy. le comm.

consecratis] Balduinus ; consecrati *P.* — *Liber de idol. van.*, 7 : *sub statuis atque imaginibus consecratis delitescunt.*

inspirant] ; inspirantur *P.* — Le verbe *inspirare* est construit avec le datif ; voy. le comm. Norden, p. 307, conjecture *insinuantur*, et Baehrens propose *inseruntur.* Cf. *De idol. van.*, 4, 3 : *hi afflatu suo vatum pectora inspirant.*

2. somnos] Ursinus ; omnes *P*.
3. hinc] Davisius ; hi *P*.
5. pleraque pars] Davisius ; plerique pars *P* et *B*.
7. credite] ; après ce mot, *P* avait *fessis* ou *fassis*, qui est raturé. Cf. Winterfeld, *l. c.*, p. 316.
8. timeas] *vulgo ;* timens *P* (n exponctué). Le *Cod. Brux.* a aussi timens.

XXVIII, 5. essent] ajouté par Cellarius L'ellipse a paru trop forte ; mais voy. II, § 201, 4.
6. sit et] J. V. Gronovius (*Observ.*, 7) ; sic est *P*.
7. devoratis] *P*. — A maintenir ; voy. notre article du *Musée Belge*, 13, 1909, p. 65-60, et le comm.
vultu] Gelenius ; vultus *P*.— Voy. Tertull., *Apol.*, 16,13 : *et canino et leonino capite commixtos (deos).*
9. vobis] Ursinus ; vobiscum *P*.

XXIX, 3. ne ille] *vulgo* ; nec *P*.
4. at ille] Vahlen dans Halm ; et ille *P*. — Cf. 25, 7.
5. daemonem] Ausserer (*De clausulis Min.*, p. 6, 8) ; daemonem eius *P*. Vahlen corrigeait *ejus* en *eorum*.

XXX, 1. audere] Gelenius ; audire *P*.
2. epotis] *r* ; et potis *P*.
3. merito ei] Gelenius ; merito et *P*. — immolaretur] Ursinus ; immolaetur *P*.
4. Gallis] Wopkens ; gallos *P*.
5. Romani—sacrificii] *P*. L'inversion a paru forte ; mais voy. II, § 189, 1, d, et Vahlen, *Opusc. acad.*, II, p. 124.
6. infectas] *r* : infactus *P*. — Cf. *insparsis* 28, 6, et II § 31.

XXXI, 1. aspersione] Wowerus ; aversione *P*.
3. Athenis] *P* ; voy. Norden, *l. c.*, p. 308, et II, § 191, 1.
6. factiosi] Heraldus , fastidiosi *P*.
7. et perseverat] Norden (*l. c.*, p. 308) ; et praestat et perseverat *P*. Gelenius corrige *praestat* en *perstat* : mais *et praestat* (corruption de *perstat*) semble être une glose de *et perseverat*.
8. nos] ajouté par Halm, parce qu'il y a anaphore de *nos* et antithèse avec *vos*. Cf. 38, 1.

XXXII, 2. sententia] *P*. Ce mot est synonyme de *mens*

ou *conscientia* et il faut le conserver. Norden, *l. c.*, p. 308.

3. optimam] *P.* Gelenius lisait : *deo opimam* ; Halm lit *opimam*, sans *deo*. Mais *optimam* convient au sens et dans ce dernier membre *deo* peut manquer, car 1° on n'immole une victime qu'à Dieu ; 2° M. F. ne poursuit pas toujours la symétrie jusqu'au bout.

5. in solem] Cellarius ; in sole *P.*

8. in solem] Gelenius ; in sole *P.* Comparez, à ces deux fautes, *in dulcedinem* au ch. 11, 9.

7. deo plena] Ursinus ; deo cognita plena *P.* — *Cognita* est une glose marginale de *plena*, introduite dans le texte ; *plenus* répond parfaitement à *unde enim deus longe est ?* tandis que *cognita* n'y répond pas.

XXXIII, 1. non solum in] *r;* non in solum *P.*

dereliquerunt]; omis par *P;* dereliquerant Synnerberg (*Randbemerkungen zu M. F.*, 1, p. 23); il y a une lacune évidente, que Halm comble par les mots *experti sunt*, ce qui ne donne pas de clausule; cf. Norden, *l. c.*, p. 308-9; Winterfeld, *l. c.*, p. 317. *Dereliquerunt* (crétique et trochée) convient au sens et à la métrique. Nous avions conjecturé d'abord : *experiundo noverunt.*

4. relege — Antoni Juliani]; *P* a : relege, vel si romanis magis gaudes, ut transeamus veteres, flavi iosepi vel Antonii iuliani. L'ordre a été rétabli par Lindner et Baehrens.

Antoni] Baehrens; antonii (corrigé de antonini, dittographie *pour* Antoni) *P.*

his] P; on corrige à tort en *iis* (cf. 14, 6) et § 158, 4.

XXXIV, 1. deficere umorem] Norden, *l. c.*, p 309; difficile *P.* L'incendie du monde peut être produit par un feu qui tombe ou par l'épuisement des eaux (théorie des Stoïciens, voir le § 2). Le vulgaire ne connaît ni l'une ni l'autre théorie. — D'autres ont transposé le premier *aut* et corrigé moins bien : *aut difficile aut non credere* « croire difficilement ou pas qu'un feu tombe à l'improviste ».

2. et aqua marina] Vahlen dans Halm; maria *P.* — Les mots *Omnem adeo* jusque *desierit* manquent dans *P;* le scribe a passé de *desinere* à *desierit.* Nous les avons rétablis,

avec Baehrens, d'après Cic., *De n. d.*, 2, 46, 118 et 3, 14, 37. C'est la théorie stoïcienne. Voy. le comm.

4. inundare]; inundare dicit *P.* — Le mot *dicit* semble être une glose de *loquitur*, qui est construit avec l'acc. et l'inf., comme 19, 8; 21, 2; 24, 7; cf. 5, 10.

5. praedictionibus] Gelenius; praedicationibus *P.*

7. mimi convicio] Ursinus; mimico vitio *P.* — Mots mal divisés : MIMICONVICIO.

10. nidorem] *r;* nidore *P.* — Cf. 11, 9.

11. in saeculo] P. — Synnerberg a montré qu'il ne faut pas corriger en *sepulcro* (*Randbmerkungen zu M. F.*, II, p. 8). Voy. le comm.

XXXV, 1. libris] *r;* liris *P.*

indiciis] *P* (qui n'a pas *iudiciis*, comme le dit Halm).

2. destinatam] *r;* destinata *P*; cf. 11, 9.

3. Aetnaei] Oehler; hennei *P.*—Cf. 23, 7. Norden, p. 310.

Vesuvi] Wowerus; lesui P. Le scribe défigure tous les noms propres : il est inattentif et ignorant.

XXXVI, 1. sors] Heumann; sortis *P.* — Voy. ce que Cécilius a dit au ch. 11, 7.

2. fatus est] Sabaeus (dans la Préface de l'*ed. princeps*); fatum est *P.* Le copiste n'a pas compris l'étymologie.

uberius] Meursius; verius *P.* — La leçon *verius* se comprend, mais la métrique ne s'en accommode pas; voy. le comm. Cf. 19, 1 et 23, 5.

5. pecua] Gelenius; pascua *P.* — On peut lire aussi *pecora*, mais *pecua* se rapproche plus de *pascua*. C'est l'influence de *pascuntur* qui a fait commettre la faute.

7. non continere] Norden (p. 311); continere P. — Oehler avait conjecturé moins bien *contingere*, qui est faible. Voy. le comm.

XXXVII, 1. inridens] Gelenius; inripiens *P.*

insultat] *r;* stultat *P.*

3 ut] ajouté par Heumann. — *Ut* « par exemple » ne peut guère manquer devant un seul exemple. Voy. II, § 141, 3.

6. possit] *r;* posse *P.*

9. es? set]; eêt (= esset), corrigé en eset *P.* Cf. 14, 2.

L'orthographe *set* a fait que le scribe a pris ESSET pour un seul mot. Rigaltius lisait *es? sed.*

12. furor et] Meursius; furore *P.*

infligit] *P;* on corrige à tort en *infigit;* voy. Norden, p. 311, et le comm.

XXXVIII, 1. nos] ajouté par Heumann, parce que l'ellipse du sujet de l'infin. rendrait la phrase incompréhensible. Cf. 31, 8, et II, 194, note.

2. carpamus] Stewechius (ad Apul. *Met.*, 10, p. 383); capiamus *P.* Cf. 19, 6.

et sparsis utimur ac solutis et sertis mollibus] Dombart: et sparsis utimur mollibus ac solutis et sertis *P.* Il y a une transposition de *mollibus.* Cf. ch. 25, 11.

bonam] Halm; bona corrigé en boni *P.*

capillisve solemus] *r;* capillis ,/ue olemus *P.*

3. aut sentienti facem] Ursinus et Salmasius (*Exerc. Plin.*, p. 963, éd. Par.); aut non sentienti facem *P.* — Le scribe a été troublé par *non sentienti* qui suit.

4. quieti, modesti] Rigaltius; quietmodesti *P.*

animamus] Vahlen; animamur *P.* — Voy. le comm.

5. Pyrrho] *P.* — Octavius ajoute Pyrrhon le sceptique aux Académiciens nommés par Cécilius. — On a conjecturé que c'est une note d'un lecteur, qui s'est glissée dans le texte, car Pyrrhon est mal intercalé entre Carnéade et les Académiciens.

conperendinet] Sabaeus; conpraehendi nec *P.* — Le scribe ne connaissait peut-être pas ce mot de la langue juridique.

6. qui] ajouté par Ursinus d'après S. Cyprien, *De bono patientiae*, 3. Le pronom *nos* est sujet de *gloriamur* et les prop. relatives sont opposées deux à deux. Voy. le comm.

7. invidemus] *r;* invidemur *P.*

recti] *P;* regula recti Dombart (cf. 16, 6). L'expression *recti sententiam temperemus* doit probablement s'expliquer d'après S. Cyprien (*De bono patientiae*, 3, 2), qui s'est inspiré de ce passage. Voy. le comm.

XXXIX, 1. retudisset] *r;* retudisse *P.*

XL, 1. istaec] *r;* iste haec *P.* — Après *plurimum quantum*, *P* a les mots *eadem tranquillitate qua vivimus*, repris du chap. 38, 4.

2. de deo] Ursinus a ajouté *de.*

congruentes] Vahlen dans Halm; congruentius *P.*

3. Octavius] P. Daniel et Ursinus; Octavius gaudere *P.*

Le professeur qui veut expliquer l'*Octavius*, doit faire de cet ouvrage une étude approfondie 1) au point de vue grammatical, 2) au point de vue historique, 3) au point de vue littéraire.

Le présent volume est destiné à l'y aider, mais il ne s'occupe guère que du premier point de vue. Philologue dans son cabinet de travail, humaniste dans sa classe, suivant un mot très juste, le professeur saura choisir, parmi les matériaux que nous lui offrons, ce qui peut servir à ses leçons. C'est ainsi que, s'il est utile d'attirer l'attention des élèves sur les différences qui séparent la langue post-classique de la langue classique, il serait pernicieux de vouloir leur remplir l'esprit de toutes les menues observations que le professeur a dû faire.

Quant à l'étude historique et littéraire, nous la réservons pour la *Partie du Maître*, qui accompagnera notre édition d'un traité philosophique de Cicéron, lequel servira de point de comparaison.



LETTRE OUVERTE AU R. P. VEREST.*

Mon Révérend Père,

Minucius Félix rappelle, dans son charmant dialogue, un passage de la *République* de Platon, qui est devenu célèbre. Si Homère ou un autre poète, dit Platon, venait dans notre cité, nous lui rendrions hommage comme à un homme divin, mais nous le congédierions, après lui avoir versé des parfums sur la tête et après l'avoir couronné de bandelettes de laine. Et la raison en était que les fictions d'Homère sont nuisibles à la vérité. C'est exactement le sort que vous avez réservé à mon Minucius Félix : vous le couronnez de fleurs de rhétorique — je vous en remercie, — mais vous le bannissez des classes où il voudrait entrer, et vous enveloppez dans votre anathème tous les auteurs latins qui ont eu le malheur d'être chrétiens.

Car, sous prétexte de rendre compte de mon livre, vous avez cru devoir reprendre le procès de ces auteurs, auprès de qui, vous le dites vous-même, pâlissent et s'effacent Cicéron, Virgile, et même Démosthène, Homère et Platon.

Sentinelle vigilante, qui vous êtes donné la mission de monter la garde à la porte des Humanités, pour empêcher les chrétiens de devenir « classiques » et de prendre ne fût-ce qu'une petite place à côté des païens — car votre exclusivisme va jusque là —, vous avez sans tarder sonné l'alarme.

Y avait-il péril en la demeure? Elle est connue depuis longtemps votre thèse, que je déplore chez un homme de votre goût, de votre savoir et de votre expérience; connue aussi, votre argumentation, qui n'a pas gagné en force. Est-ce que par hasard l'*Octavius*, ce petit chef-d'œuvre, vous four-

---

* Cette lettre a paru dans le *Bien Public* du 16-17 juillet 1909, en réponse à un compte rendu, publié dans le même journal, n° du 3-4 juillet 1909.

nissait des arguments nouveaux? Oh! non! Vous annoncez que vous avez accompli ce tour de force de le relire « sans préjugé », et que vous l'avez trouvé indigne « de l'humble office de classique ». J'attendais vos preuves, mais en vain. C'est l'évidence même, dites-vous. Aussitôt, vous voilà bien loin de Minucius Félix, dont il n'est plus guère question dans votre long article. C'est pourtant de lui, avant tout, qu'il s'agissait et c'est de lui seul que je vous parlerai.

Or, il se fait que ce petit dialogue, où Minucius Félix met aux prises un païen et un chrétien, est précisément un modèle du classicisme le plus pur, et qu'il a toutes les qualités qui donnent aux païens, suivant vous, le « privilège exclusif » de convenir aux classes. Au point de vue de la composition, de la régularité du plan, de la rigueur logique dans la suite des idées, vous ne trouverez rien de plus parfait dans la littérature latine. C'est bien là que l'élève peut « acquérir, comme vous dites, clairs et précis, les concepts généraux et fondamentaux qui se retrouvent dans tout écrit, dans tout discours, contracter enfin les habitudes mentales du travailleur intellectuel, acquérir la logique, l'esprit d'analyse et de synthèse, la passion du vrai et la méthode de le découvrir, le culte du mot propre. » Personne, mieux que Minucius Félix, ne peut lui inculquer ce que vous appelez « le sens de la loi. »

On trouve aussi dans l'*Octavius*, « à un état accessible aux jeunes intelligences, » toute « cette culture générale, que notre race tient des anciens, » et on l'y trouve plus complète, puisqu'elle s'y présente sous ses deux faces, la païenne et la chrétienne. Quoi de plus instructif que ce grandiose et émouvant spectacle de deux civilisations aux prises, qui nous montre comment le monde moderne est sorti du monde antique?

La « manière de parler de Minucius Félix et son tour d'esprit » sont classiques : son style pourra donc donner lieu aux mêmes exercices que votre Cicéron. Mais je m'aperçois que je copie tout ce que vous dites des païens : c'est que tout s'applique rigoureusement à Minucius Félix.

Vous dites encore que nos jeunes gens n'ont pas assez d'envergure pour suivre dans leur vol sublime ces aigles que sont les écrivains chrétiens. Je veux bien que ces aigles s'élèvent parfois à des sommets où nous avons peine à atteindre. Mais vos classiques païens sont-ils *toujours* accessibles à nos élèves et pouvez-vous faire lire en classe *tout* ce que Platon ou même Cicéron ont écrit? Minucius Félix, au contraire, et c'est de lui qu'il s'agit ici, ne nous offre *rien* que ne puisse aisément comprendre un élève ordinaire de seconde ou de rhétorique, même dans cette sublime description de la vie des chrétiens, qui forme la dernière partie de son ouvrage.

Que reste-t-il de vos objections, mon Révérend Père? Rien. Il reste la langue, direz-vous : elle est post-classique. Entendons-nous. La langue de Minucius Félix ne s'éloigne guère de la langue classique et elle est facile. Elle ne pouvait pas être « classique », si « classique » veut dire cicéronien, puisque Minucius Félix a vécu deux siècles et demi après Cicéron, pas plus que la langue de Louis Veuillot ou de Victor Hugo ne pouvait être celle de Bossuet. En est-elle moins régulière et moins belle? Dans votre excellent et si moderne *Cours de Littérature*, — que je voudrais voir entre toutes les mains — vous citez comme des modèles les écrivains français du XIXe siècle et même nos contemporains, à côté de Bossuet, de Bourdaloue et de Pascal. Je vous en loue, mais pourquoi ne traitez-vous pas de même les Latins? Cicéron et ses contemporains ont-ils eu le « privilège exclusif » de bien écrire? Ou direz-vous, comme un de vos confrères a osé faire, que la Providence semble avoir créé ce païen pour l'instruction de la jeunesse chrétienne? Non, n'est-ce pas? Mais vos classiques n'écrivent pas même les uns comme les autres et l'on a publié de gros volumes sur la syntaxe particulière de Cicéron, sur celle de César, sur celle de Salluste, sur celle de Tite-Live! Vous alléguez très habilement une de mes phrases, où, pour dater la langue de Minucius Félix, je fais ressortir son amour pour les archaïsmes, les hellénismes et les tournures poétiques. N'exa-

gérons rien. Salluste est aussi archaïque que lui; Horace a plus d'hellénismes que lui. Quant à la couleur poétique, ne convient-elle pas admirablement à la ravissante mise en scène qui ouvre l'*Octavius* et amène si naturellement la discussion entre les deux amis? Il en est de même de tel autre passage; ailleurs, il s'agit le plus souvent de réminiscences classiques, telles qu'on en trouve à toutes les époques chez les bons écrivains.

Mais ce mélange ne doit-il pas jeter la confusion dans l'esprit des élèves? Grosse question, que vous soulevez, mais facile à résoudre, si l'on songe où en est l'étude du latin, quel est actuellement son but et ce que nos rhétoriciens connaissent du latin dit classique. Je sais jusqu'où va leur science, car je suis bien placé pour juger les résultats obtenus; mon expérience est déjà longue — trente ans! — et je pourrais m'étendre sur ce sujet. Il me suffira de dire ici que nos élèves n'écrivent plus le latin, qu'on leur apprend seulement à le lire. Il faut sans nul doute commencer par leur enseigner la syntaxe classique; plus tard, ce sera encore un excellent moyen de leur rappeler et de fortifier en eux cette connaissance, que de leur dire, par exemple que dans tel cas, Minucius Félix a mis l'accusatif et l'infinitif au lieu du subjonctif avec *quin*. La confusion ne se produira pas chez ceux qui savent leur syntaxe; chez les autres non plus, parce qu'elle existe déjà.

Mais je dois m'arrêter, car je m'aperçois que ma lettre s'allonge, et pourtant j'ai encore un mot à vous dire. Vous convenez que l'*Octavius* est de ces écrits qu'un esprit cultivé *doit* avoir lus. Eh! qui donc l'a lu? Je vous le demande. Vous l'avez lu et même relu, quelques théologiens l'ont étudié, quelques professeurs l'ont lu pour l'expliquer et — leurs élèves l'ont lu. Et puis? C'est par là que je veux terminer: si l'on n'initie pas les jeunes gens à la littérature chrétienne, ils ne la connaîtront jamais. Il en est de Tertullien, de S. Augustin, de S. Jérôme et des autres comme de Minucius Félix: on les ignore, si on ne les dédaigne pas comme des écrivains barbares.

Je m'abstiens de vous parler de Léon XIII, que vous citez, de Pie IX et du cardinal Mercier, que vous ne citez pas. Leurs opinions concordantes me paraissent décisives.

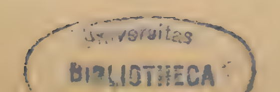
Je n'ai parlé que de Minucius Félix; je me réserve, si vous le désirez, de montrer que les autres écrivains chrétiens ont aussi « ce qui est nécessaire pour remplir l'humble office de classiques ». Je compte le faire prochainement pour Tertullien et je souhaite — que ne puis-je dire : j'espère — que vous réserviez un accueil plus favorable à ce fougueux défenseur du christianisme naissant qu'à l'aimable, élégant et très classique Minucius Félix.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de ma haute estime et de mes sentiments très respectueux.

J. P. WALTZING.

Liége, le 10 juillet 1909.





A la mémoire

DU CHANOINE L. GUILLAUME.

M. le Chanoine L. Guillaume, fondateur de la *Collection des classiques chrétiens et païens comparés*, est décédé à Leffe (Dinant), le mardi 10 août 1909. Il était né le 11 mai 1838, à Cul-des-Sarts (province de Namur). Il commença ses études dans un collège du Nord de la France, les continua aux séminaires de Floreffe et de Namur, suivit à Louvain les cours de philosophie et lettres, fut professeur au collège de Dinant, fit de 1870 à 1874 un voyage d'études à l'étranger, entra dans le ministère comme curé de Châtillon, puis comme doyen de Beauraing. Forcé par une pénible maladie de renoncer au ministère sacré, il s'était retiré successivement à Villers-le-Heest et à Virton. Il y a trois mois à peine, il avait trouvé une délicieuse retraite à Leffe, près de Dinant.

Ses collaborateurs et amis conserveront pieusement sa mémoire et son œuvre ne périra pas. Nous reproduisons ici l'éloge funèbre, prononcé sur sa tombe par M. Godefroid Kurth, un de ses plus anciens amis : l'homme et l'œuvre sont bien caractérisés dans cet éloquent discours.

« Si la justice de Dieu n'avait d'autres balances que la justice des hommes,la carrière qui vient de se terminer dans ce cercueil apparaîtrait comme une tragique et insoluble énigme.

Cette carrière, elle s'annonçait comme pleine d'éclat et de triomphes.

Le chanoine Guillaume avait reçu tous les dons de l'intelligence et du cœur : un jugement sûr, un goût délicat, une imagination riche, une rare élévation d'idées étaient

fécondées chez lui par ce profond amour de l'Église et un zèle ardent des âmes qui furent la seule passion de son existence. Il s'était distingué également dans le ministère sacré, dans l'enseignement et dans la vie littéraire. Admirable manieur d'âmes, il laissait d'impérissables souvenirs dans les paroisses qu'il a administrées, et j'y sais bien des yeux que la nouvelle de sa mort a remplis de larmes. Orateur éloquent, écrivain distingué, polémiste redoutable quand la charité ou l'obéissance ne lui fermaient pas la bouche, professeur dont la vie entière était un enseignement magnifique, il avait devant lui un grand avenir dans la hiérarchie sacrée, lorsqu'en pleine maturité il fut soudain frappé par un mal mystérieux et implacable qui a converti le reste de ses jours en une longue torture. Il lui fallut descendre du haut de cette chaire de vérité d'où sa parole tombait si féconde, il lui fallut abandonner le troupeau que l'Église lui avait confié et dont il était aimé, il lui fallut, dans une retraite prématurée que visitait la gêne, faire jour par jour et heure par heure le lent apprentissage de la mort. Sans murmure, il s'inclina sous la main de Dieu et se consacra désormais tout entier à la grande tâche qui avait été de tout temps son rêve de prédilection : régénérer l'étude des humanités en mettant la jeunesse à l'école des maîtres de la pensée chrétienne. Il nous donna alors, à la suite d'un long labeur, cette *Collection de classiques grecs et latins comparés*, dont les volumes, signés de son nom et de ceux de collaborateurs d'élite comme les Baelde, les Sterpin, les Conrotte, les Legrain et autres, forment une bibliothèque. L'œuvre était si belle et si noble qu'elle avait valu à l'auteur de nombreuses sympathies à l'étranger et qu'en Belgique elle avait forcé l'admiration de plus d'un parmi ceux qui ne partageaient pas sa foi. Il avait donc le droit de croire que son pays apprécierait la grandeur du service qu'il rendait à l'enseignement catholique, et que les professeurs s'empresseraient de mettre entre les mains de leurs élèves ces alertes et vivants petits livres où une érudition solide revêtue d'une forme élégante commentait à l'usage des

adolescents les grandes pages de la littérature chrétienne. Il n'en fut rien : la routine et le pédantisme, gardiens jaloux des sanctuaires de l'éducation nationale, ont presque seuls répondu à l'appel qu'il adressait aux hommes d'enseignement, et ils l'ont fait en poussant autour de son œuvre des clameurs à faire croire qu'un nouveau Capitole était en péril.

Après trente années d'une lutte sans repos et sans défaillance, il s'en va de ce monde avec l'amertume d'avoir été la voix qui crie dans le désert, et après avoir connu jusque sur son lit de mort toutes les trahisons et tous les abandons. Désormais, plus personne ne troublera dans leur quiétude les mentors qui se sont imposé la tâche de préserver la jeunesse de nos collèges du funeste contact avec les écrivains chrétiens.

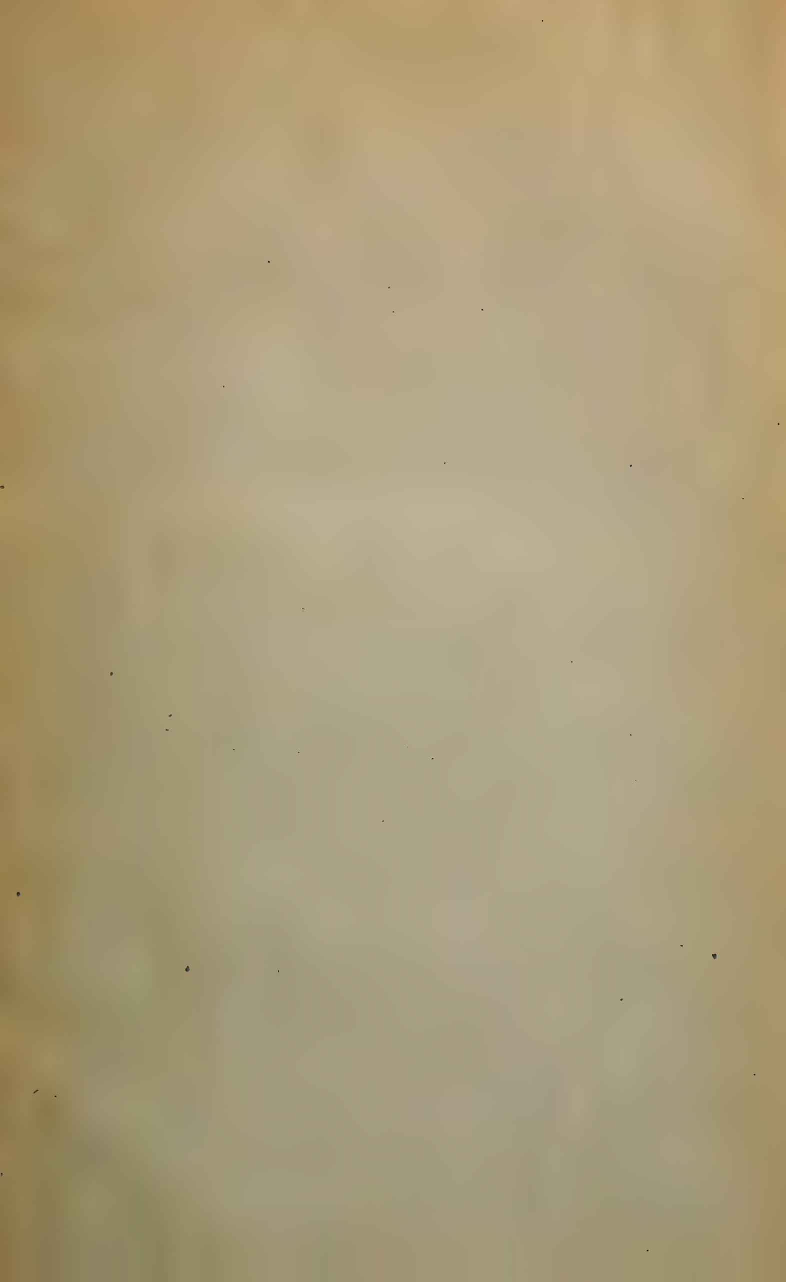
Mais si l'ouvrier disparaît, l'œuvre ne disparaîtra pas. Le chanoine Guillaume a ouvert une voie dans laquelle tôt ou tard le suivra l'avenir. Il viendra un jour où justice lui sera rendue dans les milieux mêmes où il a été le plus combattu, et je ne crains pas d'en envisager l'aurore devant ce cercueil. Ce jour-là, on se souviendra de l'âme héroïque et généreuse qu'on a laissée partir inconsolée. On dira la grandeur de son entreprise, l'énergie inlassable de ses efforts, la richesse des moissons qu'il ne lui a pas été donné de récolter. En attendant, la voix de l'amitié a pour devoir de proclamer bien haut la beauté de cette existence de prêtre remplie par la pratique de toutes les vertus sacerdotales, ennoblie par le culte d'un idéal sublime et sanctifiée par une patience admirable dans les souffrances. Voilà pourquoi, malgré toutes les douloureuses épreuves qu'il a traversées, il peut quitter ce monde en redisant à Dieu les paroles qu'il lui disait au jour de son ordination : « *Tu es qui restitues hereditatem meam mihi* » c'est vous, ô mon Dieu, qui me rendrez pour toute l'éternité mon héritage de gloire et de bonheur. »



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, LILLE-PARIS-BRUGES.







DU MÊME AUTEUR :

Octavius de M. Minucius Félix. Partie de l'élève.

Édition A : Introduction, texte et commentaire. **3 fr. 00**

Édition B : Introduction et texte. **1 fr. 25**

(Même collection).

MÊME OUVRAGE. Partie du Maître. I. Traduction nouvelle (2e édition). II. Langue et syntaxe de Minucius Félix. III. Appendice critique. Lettre ouverte au R. P. Verest. A la mémoire du chanoine L. Guillaume. **5 fr. 00**

LEXICON MINUCIANUM. Praemissa est Octavii recensio nova. (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liége. Série gr. 8°. Fasc. III. Liége, Vaillant-Carmanne; Paris, Champion, 1909. 284 pp. **12 fr. 50**

STUDIA MINUCIANA. Louvain, Ch. Peeters, 1906. 100 pp. **3 fr. 50**

